

Oeuvres de François de La Mothe Le Vayer, ... ([Reprod.]

La Mothe Le Vayer, François de (1588-1672). Oeuvres de François de La Mothe Le Vayer,... ([Reprod.]). 1756-1759.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

2193.
A-3.

OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE
LEVAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.
Nouvelle Edition revue & augmentée.

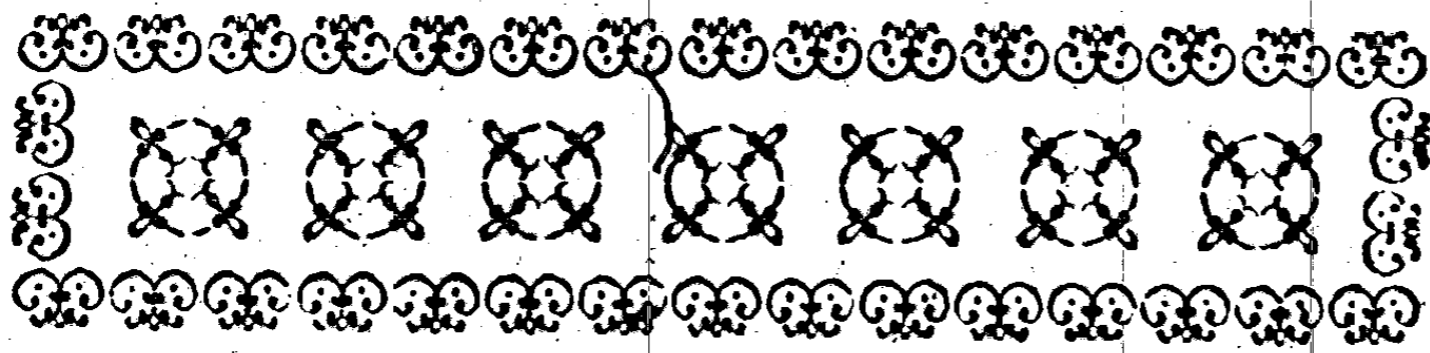
Tome II. Partie I.



avec Privilèges.

imprimé à Pforten,
& se trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.



AVERTISSEMENT.

*Nous avons commencé ce Volume avec le
Traité de la Physique, qui est le der-
nier de celles, qui traitent des Scien-
ces & que Mr. de la Mothe avoit composé pour
le jeune Roi Louis XIV.*

*Mr. l'Abbé le Vayer a publié ce petit livre
en 1657. que son Pere avoit composé dans un
tems de maladie, & quand son indisposition
ne lui permettoit pas d'être à la suite de la Cour
durant la Campagne, que le Roi fit en personne,
afin „ de n'être pas absolument inutile au Prin-
„ ce, qu'il ne pouvoit accompagner que de ses
„ voeux. „*

*Ce sont les paroles de l'Editeur, qui dédia
l'ouvrage au Cardinal Mazarin; Son Epitre dé-
dicatoire a quelque chose de si frappant & mar-
qué au bon coin, que nous croions obliger le
lecteur en lui copiant ce petit morceau. „ Il y a
„ quelque tems, que j'eus l'honneur de présenter
„ à Vôte Eminence le Recueil des Oeuvres de
„ mon Pere, & de faire voir dans ce Recueil*

AVERTISSEMENT.

„ l'Europe , l'Asie , l'Afrique & l'Amérique,
„ sous la protection du nom Illustre de V^{otre}
„ Eminence. Après ces quatre parties du mon-
„ de voici toute la nature, pour laquelle je prens
„ la liberté de lui demander la même grace. El-
„ le en a bien besoin, Monseigneur, dans un
„ siècle si dénaturé, où l'on voit d'un côté ses
„ propres enfans se révolter contre elle, & la
„ diffamer par leurs écrits injurieux, & où l'on
„ apperçoit d'autre part tant de monstres at-
„ taquer jusqu'à son Auteur par leurs impietés
„ horribles. „

Pour ce qui est de l'ouvrage même, nous n'a-
vons qu'à alleguer ce que l'Editeur en dit dans
sa Préface: „ Ceux qui jétteront les yeux sur ce
„ petit ouvrage y verront sans doute le soin de
„ l'Auteur à n'y dire que ce dont un grand Prin-
„ ce peut faire son profit, & à en supprimer tout
„ ce qui eût eu trop de disproportion aux choses,
„ dont il doit prendre connoissance. Il y a par-
„ fois des suppressions instructives; & l'on disoit
„ des tableaux de Timanthe, que l'on y appre-
„ noit même des particularités, que son pinceau
„ n'y avoit pas représentées. En effet, comme
„ la Musique a ses Pausés, le silence desquelles
„ ne fait pas la moindre partie de l'harmonie;
„ & comme la Reticence n'est pas une des moin-
„ dres figures de la Rhétorique; le Stile Di-

AVERTISSEMENT.

„ dactique a aussi ses retenües nécessaires, si l'on
„ veut que des personnes d'une naissance souve-
„ raine en tirent quelque utilité. C'est la con-
„ duite que mon Pere a tenuë dans cet ouvrage
„ & dans tous les autres de même nature. „

Cela suffira sans doute pour nous donner une
idée juste de ce *Traité*, qui ne manquera pas
de plaire encore aujourd'hui par la précision
& la retenüe, avec laquelle nôtre *Auteur* s'est
exprimé.

Après ce *Traité* on trouvera les *Considéra-
tions sur l'éloquence Françoisse de son tems.*

Il n'y a point de doute, que les *Disputes*, que
Mr. de la Mothe avoit alors avec quelques uns de
l'*Academie Françoisse*, n'aient beaucoup contri-
bué à la composition de ce petit *Traité*. La *Dé-
dicace* au *Cardinal de Richelieu* qui est à la tête
de l'ouvrage, le fait assés voir. Mais comme il
ne nous appartient pas d'entrer ici dans une su-
vante discussion de cette matière; nous nous bor-
nons à remarquer, que ces *Considérations*; ou-
tre qu'elles sont remplies d'une profonde érudi-
tion, contiennent encore des préceptes solides
tant de l'*Eloquence générale*, que de la *Françoisse*
en particulier & que par cette raison on pour-
ra se servir de ce livre tout aussi bien que d'une

AVERTISSEMENT.

Rhétorique. C'est ce qui nous a engagés à le mettre à la suite des autres *Traité*s Didactiques ainsi que l'ouvrage, qui contient des observations diverses sur la composition & sur la lecture des livres avec lequel nous finissons la I^e Partie du II. Tome.

Il est presque nécessaire de lire ce petit traité, avant que de continuer la lecture des autres ouvrages de nôtre Auteur. Il y a si nettement déclaré ses sentimens qu'il faut être extrêmement malicieux, si après cela l'on veut accuser l'Auteur d'irréligion ou de libertinage. Il n'a pû cependant échaper à ce malheur, & il a trouvé des critiques, qui non contents de lui imputer des pensées libres ont poussé la noirceur si loin que de publier qu'il n'avoit point de religion.

On pourroit croire qu'il prévoioit ces traits des vils critiques, lorsqu'il dit. „ Il n'y a „ guères de livre, si retenu, ni même si saint, „ dont un esprit mal fait & dépravé ne puisse „ abuser par quelque mauvaise interprétation. „ Le Portrait, qu'il fait de ces sortes de gens dans ce même traité, est trop frappant pour ne pas l'alleguer. „ Leur coutume artificieuse, dit- „ il, est de choisir quelque endroit qui plait le „ moins dans une composition, le mettant mali- „ cieusement au plus mauvais jour qu'ils peu-

AVERTISSEMENT.

„ vent, & le prononçant si malignement qu'ils
„ le font passer pour tout autre qu'il n'est. „

Il est vrai, qu'il a cru avoir pris ses précautions sur ces deux points, dont on l'a accusé en déclarant assés clairement ses sentimens, & c'est à cette fin qu'il dit „ qu'on voit parfois des livres si scandaleux, & si pernicious à l'égard des bonnes moeurs, qu'on ne sauroit trop les condamner. „ Il étend même ses réflexions sur les bons ouvrages, quand il veut, que leur lecture doive servir à nôtre correction. „ Ne serons nous pas bien plus blamables, dit-il, qu'eux, si toute nôtre curiosité se porte à feuilleter beaucoup de livres, & à y admirer soit l'éloqueute narration, soit la doctrine profonde, pendant que nous menerons une vie négligée & pleine de défauts, sans penser à la reformer en lui appliquant tant de beaux préceptes moraux, que ces mêmes livres nous fournissent? „

Voions encore comme il s'exprime sur l'article de la Religion. „ Ne pensons pas, dit-il, franchir les barrières, que Dieu a voulu mettre au devant de toutes nos connoissances, puisque nous l'entreprendrions inutilement, & que nôtre plus grande gloire dépend de la soumission, que nous devons apporter à suivre, ce qu'il a ordonné là-dessus. „

AVERTISSEMENT.

Et après avoir cité quelques opinions des nations entières diamétralement contraires, il ajoute: „Voilà qui montre clairement la diversité de nos sentimens & combien il est dangereux de soutenir dogmatiquement des opinions autres que celles, que nous tenons du Ciel, & dont il n'y a personne, qui se puisse départir sans blesser sa conscience.„ On devrait croire, que ces déclarations auroient été suffisantes pour éviter les accusations d'impureté & d'irréligion; cependant l'expérience nous a montré, que tout est inutile, quand la malice & l'envie se sont unies pour attaquer la reputation d'un Auteur.

T A B L E.

VII. La Physique.

VIII. L'Eloquence.

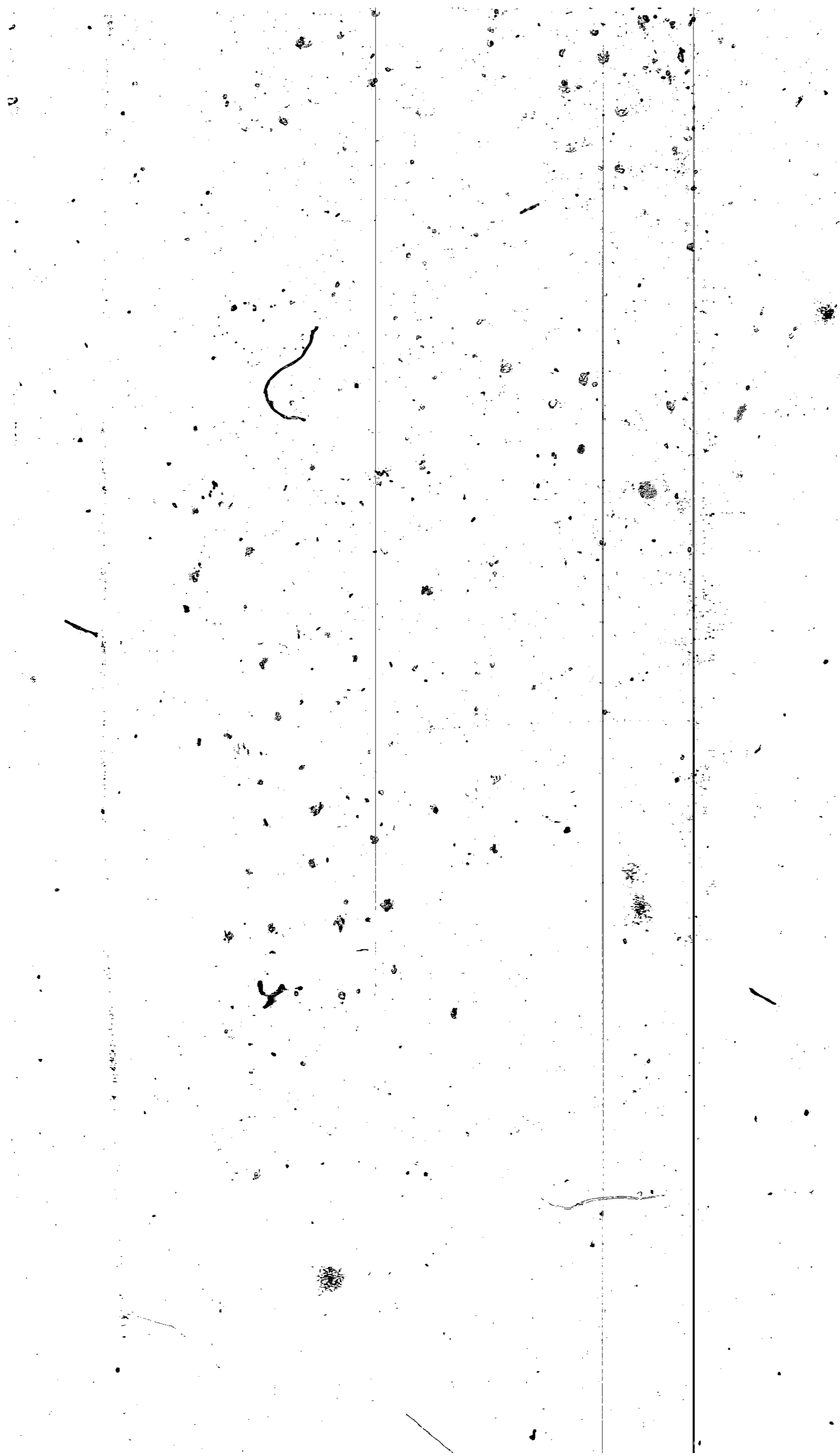
IX. Observations Diverses sur la Composition & sur la lecture des Livres.

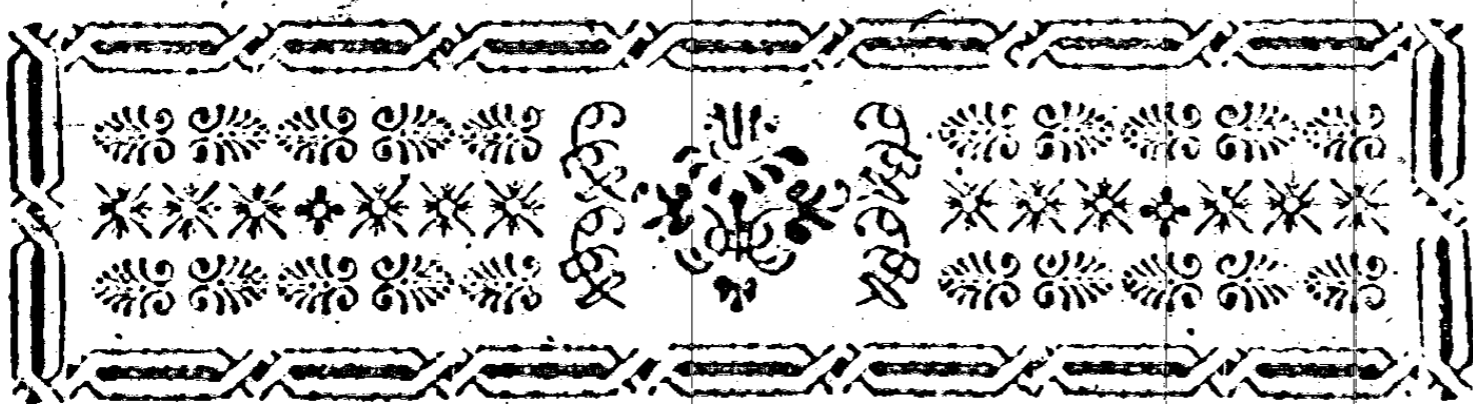
VII. LA

VII.
LA
PHYSIQUE
DU
PRINCE.

Tome II. Part. I

A





LA
PHYSIQUE
DU
PRINCE.

CHAPITRE PREMIER.

De son nom.

L E nom de Physique est passé des Grecs aux Latins, & à nous, pour dire la Science des choses naturelles, ou, de tout ce qui se passe dans la Nature. C'est pourquoi la Theologie Payenne disoit que Pan, qui veut dire tout, étoit le Dieu de la Nature, parce qu'elle comprend toutes choses.

Il faut aussi remarquer que le terme de Nature est équivoque, & se prend pour plusieurs choses différentes. Car parfois l'on s'en sert pour exprimer le temperament de chacun, quand on dit qu'une personne est d'une nature delicate, bilieuse, ou mélancolique.

On l'emploie aussi en parlant des Elemens: La nature du feu est de brûler; celle de l'eau de rafraichir & d'humecter.

Il designe même dans l'Anatomic la partie qu'on appelle autrement honteuse, & qui sert à la generation dans l'un & dans l'autre sexe: La nature de l'homme: la nature de la femme.

Mais son principal usage va parmi les Philosophes à signifier ou l'Auteur de la Nature, ou le Monde & ce qu'il contient, qui servent d'objet à la science naturelle appelée Physique. Ainsi les Grecs, & les Romains ont reveré cette même Nature sous le nom d'une Divinité masculine, puisque Pan leur étoit ce que nous venons de dire. Et l'Ecole Chrétienne a inventé pour expliquer cela, les façons de parler barbares de *Natura naturans*, qui est Dieu; & de *Natura naturata*, par où ses Docteurs entendent le Monde considerée comme la creature du même Dieu. De sorte que l'art ne suppose point plus necessairement la Nature, que la Nature suppose un Dieu dont elle ne se peut passer.

Or quoique la Physique contemplant la Nature remonte jusqu'à Dieu, comme étant le premier Moteur, de qui tous les Etres & les corps naturels recoivent leur mouvement: Si est-ce que cette science a pour principal ob-

jet ces mêmes corps Physiques, comme faisant un composé de la matière & de la forme, par l'union substantielle de l'une & de l'autre.

CHAPITRE II.

De ses Principes.

SANS s'amuser à distinguer les Principes des Elemens, il suffit de considerer qu'un véritable principe ne se peut résoudre ni diviser en d'autres principes: Sur cela sont fondées des contestations infinies entre les Philosophes. Car il n'y a pas un des quatre Elemens qu'on n'ait voulu établir pour le seul principe de tous les Etres. Aristote les a reçus tous quatre également. Epicure, & devant lui Democrite ont eu leurs Atomes, de l'infinité desquels ils composoient toutes choses. Mais ce Philosophe qui rioit de tout, n'a pû empêcher qu'on n'ait ri de même de ses Atomes, dont le concours fortuit n'a non plus été capable de produire ce Monde dans la grande perfection que nous y admirons, que le jet hazardeux des vingt-deux lettres de l'alphabet les Annales d'Ennius, ou quelque autre ouvrage aussi accompli que celui-là paroissoit à Cicéron, qui s'est servi de cette comparaison. Enfin, dans ces derniers siècles tous les Novateurs ont renouvelé les opinions des

Iulius Firmicus de error. prof. relig.

l. 2. de nat. Deor.

Anciens sur ce sujet, ou ont tâché d'en apporter de leur invention. Le Pere Trigault en recite une plaisante des Chinois, qui mettent cinq Element dont dépend toute la Nature, le Feu, l'Eau, la Terre, les Metaux, & le Bois. Nos Chymistes croient avoir d'autant mieux rencontré avec leur Sel, leur Soufre, & leur Mercure, les établissant pour les vrais principes de tout ce que le Monde contient, qu'ils se vantent de reduire à ceux-ci les principes de tous les autres Philosophes, ce qu'ils prennent pour une conviction, que les leurs sont les premiers de tous, & par conséquent les plus recevables. Tant y a que le Peripatetisme se tient toujours à ses trois autres principes de toute generation, la Matiere, la Forme, & la Privation.

CHAPITRE III.

De la Matiere.

PARCE qu'un des plus recens aphorismes de toute la Physique porte, que de rien l'on ne fait rien; les Philosophes ont imaginé une matiere premiere, de laquelle toutes choses étoient faites. Les savans du Paganisme, comme Platon, ont supposé pour cela cette matiere coéternelle à Dieu, dont il s'étoit servi dans la creation du Monde. Et il n'y a que

les Juifs, les Chrétiens, & les Mahometans, qui sur le texte de Moysé croyent que de rien il a produit tout ce grand Univers. C'est pourquoi il faut tenir pour constant que la matiere premiere, si l'on en doit établir une est une production de la main du Tout-Puissant, n'y ayant que lui seul qui puisse créer & ancantir ce que bon lui semble.

Galien tout Paien qu'il étoit prefere Moysé à Epicure sur l'opinion de la creation du Monde, se moquant des Atomes, qui sans esprit ne peuvent avoir fait des choses si bien ordonnées que nous les voions, & selon qu'il les nomme après Hippocrate, si justes. Mais comme Infidelle il prefere à Moysé Platon & les autres Grecs, qui n'ont pas crû que Dieu peut faire tout de tout, ni un bœuf, ou un cheval, avec de la cendre; parce qu'à leur jugement cela étoit hors des forces de la Nature, & que Dieu ne l'entreprendoit jamais, choisissant toujours une matiere convenable. Il n'y a rien de plus contraire à la Foi que la derniere partie de ce raisonnement: Et il faut être assuré que la Nature ne peut être contraire à la puissance absoluë de Dieu, puisque suivant la belle pensée de S. Augustin, elle n'a rien de plus naturel que d'obeir à l'Auteur de la Nature.

*L. ii. de
usu part.
f. 14.*

L. 12. Confess. 5.

Tant y a que la matiere premiere selon Aristote & toute son Ecole n'est pas un Etre actuel, mais seulement par puissance lorsqu'elle le reçoit de quelque forme, dont elle est dans une avidité si grande, qu'un Ancien l'a comparée pour cela à ces femmes debauchées qui se prostituent à tous venans. Elle s'accommode à tout, & rien ne lui est contraire. C'est donc le sujet paisible de toutes les formes, soit qu'elles s'introduisent par la generation, soit qu'elles s'absentent par la corruption. Car tout retourne à cette matiere premiere, qui subsiste toujours par puissance, n'étant pas sensible d'elle-même, mais seulement intellectuelle, ou intelligible, encore qu'elle ne soit jamais dépourvue de quelqu'une des formes qu'elle peut successivement posseder. La comparaison de Saint Augustin se rapporte à cela, lorsqu'il a dit qu'elle étoit comme les tenebres, & qu'on ne la connoissoit qu'en l'ignorant; de même qu'en la voulant connoitre l'on tomboit infailliblement dans l'ignorance de ce qu'elle étoit: *Materiam ignorando cognosci, cognoscendo ignorari*. C'est encore d'elle qu'on veut parler, quand l'on assure que rien ne se perd dans la Nature, d'où est venue cette celebre dispute de la cuisse d'Arcefilaus, que Plutarque té-

moigne avoir été tant promenée par toutes les Ecoles de son tems. L'on y soutenoit que cette cuisse aiant été jettée dans la Mer, en sorte qu'elle s'y fut pourrie & fondue, la flotte du Roi Antigone pouvoit depuis avoir donné une bataille dans cette même cuisse. C'est porter une matiere Physique bien à l'extremité.

CHAPITRE IV.

De la Forme.

COMME la matiere premiere est toute dans la passion, la forme a l'avantage de l'action, & par elle de donner l'Etre à la chose, *forma dat esse rei.* Et cette forme considerée de la sorte, tient bien plus de la nature que la matiere, ou, pour parler avec les Physiciens, *est magis natura, quam materia.* Aussi nomme-t-on la forme substantielle la partie principale du composé naturel; & possible est-elle ainsi appelée, parce qu'elle en fait toute la beauté; puisque le mot Latin *forma* signifie souvent la bonne grace des choses dont l'on parle. Quoiqu'il en soit, elle sort & est tirée de la puissance, & comme du sein de la matiere premiere où elle étoit cachée, lors de la generation de quelque Etre nouveau; de même que les formes artificielles sont & se manifestent dans les matieres secondes, quand,

*L. des
comm.
conc.*

Quidditas rei naturalis potissimum in forma.

par exemple, la figure d'Alexandre s'exprime & se tire du marbre, dans lequel le Sculpteur la cherche tant qu'il la rencontre & la rend visible. L'amitié d'entre la forme & la matière est telle, qu'on ne les voit jamais l'une sans l'autre. Mais la forme peut être comparée à un mari fidele & constant dans son affection; au lieu que la matière, selon ce que nous avons dit au Chapitre precedent, ressemble à ces femmes sans honneur qui s'abandonnent incessamment à toute sorte de partis.

CHAPITRE V:

De la Privation.

LA Privation comme nous la considerons ici en qualité de principe naturel & necessaire dans la generation, est le point où s'aneantit une forme, au même instant qu'une autre lui succede; ou, le terme de la destruction d'un Etre, lorsqu'un autre s'engendre & se produit. Or quoiqu'on lui attribue, elle ne peut paroître qu'une pure negation de forme, & son absence d'un sujet capable d'elle. Mais parce que toute generation naturelle est un passage du non-Etre, à l'Etre; & qu'il est impossible de nous imaginer cette transition, ou ce passage d'une forme qui s'établit, & d'une autre qui se perd, sans concevoir une

privation de toute forme entre deux, c'est à dire entre la generation & la corruption, la premiere n'étant jamais sans la seconde; il a été nécessaire de donner lieu à ce troisième principe de la generation, qui semble nécessaire, & non pas simplement accidentel; comme l'on peut dire que la Privation est je ne sais quoi qui se trouve entre l'Etre réel, & le Neant.

CHAPITRE VI.

De la Nature.

PUISQUE la Nature est nommée par Ari-^{l. 2. Phys. cap. 1.}stote le principe & la cause du mouvement & du repos, ce qui passe pour sa définition; il la faut contempler en suite des principes de toute generation naturelle, où le mouvement & le repos interviennent si essentiellement. Nous ne le saurions mieux faire pour nôtre dessein, qu'en rapportant les principaux attributs qu'elle a reçus, & les plus notables axiomes des Philosophes sur son sujet. Je ne ferai pas difficulté pour cela, de les représenter parfois à un Prince qui s'est rendu la langue Latine assez familiere, dans les propres termes de l'Ecole qui ont plus d'energie que les nôtres, je veux dire qui impriment plus fortement & plus nettement dans l'esprit ce

qu'ils veulent faire entendre, que ceux des langues vulgaires, vrai-semblablement à cause que tous les savans en ont convenu.

3. de Celo
c. 1.

Aristote a eu sujet de se railler de quelques Pythagoriciens, qui vouloient, s'il ne leur a rien imposé, que la Nature ne fut rien que des nombres. Elle est bien mieux considérée par d'autres Sectes dont nous verrons les décisions, qui ont cela de propre qu'en élevant l'esprit, elles le mettent dans la plus grande satisfaction, & la plus parfaite tranquillité, dont il est humainement capable, *continet enim sedationem animi humana in conspectu posita natura.* Aussi tous les Etres la respectent,

Cic. 4.
Tusc. qu.

& suivent doucement ses ordonnances: Dieu même ne la détruit jamais, *gratia perficit naturam, non destruit.* Il n'y a que l'homme qui se revolte contre elle par une vraie *gigantomachie*, & qui fait assez souvent l'enragé, contrôlant ses ouvrages, trouvant mauvais qu'elle ait donné six pieds à une Puce, l'Elephant n'en aiant que quatre, & exagérant le reste aussi déraisonnablement, *dum verum naturam, quam errorem suum, damnare mavult.* En effet il reconnoitroit, s'il étoit plus sage, que cette même Nature fait toujours tout pour le mieux; & que *Natura semper id facit quod est optimum eorum quæ fieri possunt.*

5. Tusc.
qu.

Arist. 2.
de Celo.
c. 5.

Et certes le Droit de la Nature est souvent respecté même par les plus barbares des hommes, *Naturæ jura sacra sunt etiam apud Piratas*, dit Seneque dans une de ses Controverses. C'est le Code du Tout-puissant sur lequel sont fondez le Droit des Gens, & celui qu'on nomme Civil, qui doivent toujours être interpretez par leur Original. Et c'est sur ce fondement que le Chef des Gymnosophistes fit reproche au truchement d'Alexandre, de ce que les Philosophes Grecs, qu'il estimoit d'ailleurs beaucoup, avoient souvent preferé leurs loix municipales ou particulieres à celles de la Nature.

Strabo 15.
Geogr.

Cette bonne Mere n'a point de preceptes bien pris, qui soient contraires aux commandemens du Pere, c'est à dire à ceux de Dieu, puisque c'est ainsi qu'on interprete le texte de Salomon. Et cela présupposé, l'on ne peut pas condamner le mot du Satyrique Latin,

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit. Juven.

Sa parole ainsi prise pour celle de Dieu, il ne faut pas s'étonner si Themistius & Averroës ont prononcé cet aphorisme de tous ses ouvrages, *Naturæ opus, est opus intelligentiæ non errantis.* Mais la Morale Chrétienne doit être consultée là-dessus, afin qu'elle modifie

sat. 14.

ce qui pris trop cruément causeroit du scandale, & feroit tomber dans l'erreur. Il est besoin d'user de la même précaution à l'égard de ces autres communes façons de parler: *Naturam si sequamur ducem, nunquam aberrabimus: Naturalibus neque meremur, neque demeremur: Omnia quæ secundum naturam fiunt sunt habenda in bonis.* Car prenant la Nature pour Dieu même, & la creature pour le Createur, comme nous avons vu que c'est une de ses significations, ces maximes se peuvent soutenir: autrement l'on seroit bien loin des termes de la pieté, qui enseigne à resister aux tentations de la Nature corrompue par le peché.

Une si indifferente interpretation du mot de Nature a fait que Hippocrate, & à son imitation Galien, l'ont nommée tantôt savante, demoniaque, ou divine; & tantôt ignorante, comme celle qu'on pouvoit reprendre de beaucoup d'impertinences. Alphonse Roi de Castille & grand Mathematicien trouvoit plusieurs choses à redire dans la fabrique du Monde. Et Seneque ne fait si la Nature a été meilleure mere à l'homme en de certaines choses, que cruelle marâtre en d'autres: *ut non sit æstimare parens ne homini, an tristior noverca fuerit.* En verité, c'est la regarder

d'un trop mauvais biais. Le même Seneque parle bien d'elle autrement dans ses Epitres, en l'une desquelles il prouve que la raison accompagne toujours la Nature, dont il ne faut pas s'émerveiller, puisque la raison n'est rien autre chose qu'une certaine imitation de la Nature. *Sequitur autem ratio naturam, quid enim ratio? Naturæ imitatio.* Et dans une autre il compare les hommes qui résistent à cette même Nature, à ceux qui rament malheureusement contre le cours de l'eau, *contra naturam nitentibus non alia vita est, quam contra aquam remigantibus.* C'est le fait de la prudence de discerner ces divers raisonnemens pour les accorder en suite.

Non seulement la Nature porte tous les ouvrages dans la dernière excellence, ce que nous avons déjà remarqué, n'exécutant rien à demi, ni foiblement, *πενιχρός* qui est le terme dont se sert Aristote dans ses Politiques; elle ne fait même jamais rien en vain selon la doctrine du même Auteur, *Natura nihil facit frustra.* L. 1. c. 2. Regardez avec attention ce qui sort de plus abject en apparence de ses mains, vous y trouverez toujours quelque sujet d'admiration. Et il n'y a peut-être creature si basse, & si défavorisée d'elle, qui comparée avec la plus haute, & la plus parfaite de toutes, ne

la surpasse en quelque point, & ne contribue à la grande société, & à la perfection de l'Univers, quelque commodité que l'autre n'y sauroit apporter. C'est pourquoi l'on ajoute qu'elle n'a ni superfluité ni défécuosité; *Natura neque abundat superfluis, neque deficit in necessariis.* Ce qui paroît monstrueux parfois à cause du trop, ou du trop peu dans le particulier, est regulier & achevé dans l'ordre general, & sert à la perfection du Monde. La Fourmi, & le Ciron ne sont pas moins considerables; que le Bœuf, & l'Elephant; voire même, *Nusquam magis quam in minimis Natura tota est.* Et S. Augustin qui reconnoit le doit de Dieu dans toute la Nature, a prononcé la même chose en ces termes, *Deus ita est artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis.*

Plin. hist. nat. l. 11. c. 2.

L. 1. de Celo. De anim. incessu c. 2.

L'on dit encore qu'elle est ennemie de ce qui paroît infini, dont elle a horreur aussi bien que du vuide, visant toujours à un but déterminé & certain, *Natura terminata est ad unum,* sans jamais se contrarier en rien, *Natura nihil contra naturam agit.* Que s'il semble parfois qu'il se passe des choses qui vont au delà de son cours ordinaire, & de son train accoutumé, il faut dire que la seconde Nature dont nous avons parlé, cede aux volontez de
la

la premiere, de qui elle dépend comme la creature de son Createur. Et c'est là où je voudrois rapporter le vers de Laberius,

Natura vincit naturam, & Dii Deos.

Enfin se conduisant avec constance toujours par les voies les plus courtes, les plus assurées, & les plus faciles, sur cette regle qu'en vain l'on fait un long chemin quand on le peut abregger, *frustra fit per plura, quod fieri potest per pauciora*; elle reporte adroitement & heureusement toutes choses à leurs principes,

Ortus cuncta suos repetunt,

Boëtius.

où la matiere premiere les reçoit, pour y être dans une égalité exemte de toute distinction, *in fundamento quippe naturæ nihil est distinctum.*

Je finirai ce Chapitre par la consideration de ce qu'Aristote prend souvent le mot de Nature pour l'assemblage & l'union de toutes les causes qui agissent naturellement; ce qui nous oblige d'en parler en suite.

CHAPITRE VII.

Des Causes.

PUISQUE la science n'est que des choses que l'on connoit par leurs causes, *Scire est per causas cognoscere*, l'on ne peut pas douter que la contemplation des causes ne soit très impor-

*Sen. ep.
66. Co-
nimbr.
ad 2.
Phys. p.
327.*

tante. Il y en a quatre reconnus pour principales parmi les Peripateticiens, la matérielle, la formelle, l'efficiente, & la finale. Les Stoïciens n'en mettoient que trois: Platon en ajoûtoit une cinquième: D'autres plus recens sont allez jusques à huit.

*1. de part.
anim. c. 1.*

Il n'y a aucune des quatre premières qui n'ait quelque considération qui la peut faire preferer aux autres. L'efficiente semble l'emporter par sa propre signification, puisque les termes de causes, & d'efficient ou de ce qui fait, semblent être synonymes. Aristote pourtant en plus d'un lieu paroît donner l'avantage à la cause finale; parce que la fin est toujours celle qui nous fait agir, & la raison de l'effet; or la raison le doit emporter par tout; & par consequent la cause finale être la plus estimée de toutes.

On les distingue encore avec beaucoup d'autres termes. Les unes sont universelles, les autres particulieres; les unes totales, les autres partiales; les unes internes, les autres externes; les unes propres, les autres non propres; les unes premières, les autres posterieures; quelques-unes éloignées, d'autres immediates, *remotæ, vel proximæ*; telles sont simples, telles sont conjointes & con-causées; quelques-unes univoques, d'autres

équivoques; *aliæ actu, aliæ potentia; aliæ per se, aliæ per accidens*; il y en a de nécessaires, d'autres contingentes & qui paroissent dépendre du hazard, c'est pourquoi l'on traite souvent ici du Destin, & de la Fortune. Ces distinctions vident des plus grands différens de l'Ecole.

Elles ont leurs aphorismes particuliers qui méritent d'être pesés. Et premièrement la cause est toujours réputée plus excellente que son effet; *causa nobilior est effectu*, ce qui est vrai en une façon; *prout causat*, mais non pas absolument, ni en tout sens. Outre qu'aux choses morales qui sont mauvaises, la cause est estimée pire que l'effet, par cet axiome, *ut in bonis melior est causa suo causato, sic in malis peior est causa suo causato*.

L'on tient aussi que la cause de sa nature & d'elle même est plus connue que son effet; encore qu'à notre égard, les effets qui tombent sous nos sens soient pour cela plus comprehensibles.

La cause ôtée, il faut de nécessité que l'effet cesse qui dépendoit d'elle, *sublata causa, tollitur effectus*.

Quelque chose qui arrive de nouveau dans l'effet, présuppose quelque nouveauté dans

sa cause, *novum in effectu ponit novitatem in causa.*

La cause ne peut donner à son effet plus qu'elle n'a, ni beaucoup moins ce qu'elle n'a pas, par la regle, *nemo dat quod non habet.* Si est-ce que la Queue ou Pierre affiloir, qui prend son nom du mot Latin, *Cos*, fait trancher le couteau bien qu'elle ne tranche point; & la Torpille endort le bras du Pêcheur sans être endormie. Il faut pour cela distinguer le genre des causes, ce qui est vrai dans la materielle, ne se trouvant pas toujours véritable dans l'efficiente. Joignez à cela que moralement parlant une bonne cause peut produire un mauvais effet, comme quand la verité engendre la haine; ce que Xenophon compare à la naissance de ces difformes Satyres, qu'on disoit être fils des Nymphes, toujours représentées pour très belles.

L'effet suit toujours la plus mauvaise partie de la cause, *effectus sequitur deteriorem partem suæ cause*; Ce qui n'est pas seulement vrai dans la Physique, car la copie n'égale jamais l'original dans les Arts, & dans la Logique la conclusion prend toujours ce qui est le plus foible dans ses *prémises*, qui sont les propositions dont elle depend.

Mais toute cause naturelle produit dès son

coup d'essai le plus noble ou le plus bel effet qu'elle peut, si elle n'est empêchée d'ailleurs d'exécuter son dessein: *Omnis causa naturalis, si nihil desit, vel obsit, edit primò nobilissimum effectum quem potest.*

Parce que de mêmes causes produisent de mêmes effets, on en tire cette conséquence, que des effets contraires doivent avoir des causes contraires, *contrariorum contrariae sunt cause.* Et néanmoins cela n'est pas vrai quand les sujets sont differens, comme quand l'action se passe sur une matiere diverse. Ainsi un même Soleil noircit l'Ethiopien, & blanchit la cire; un même feu à son imitation noircit le charbon, & blanchit la chaux; & une même paille meurit les fruits, les empêchant aussi de geler, bien qu'on se serve d'elle ailleurs pour tenir la glace dans sa froideur, & l'empêcher de se fondre.

Dans la recherche des causes, non plus qu'ailleurs, le progresz ne peut aller jusqu'à l'infini, mais il faut toujours donner jusqu'à la dernière, qui touche le plus près son effet. S'il est particulier, sa cause sera aussi particulière; que si les effets sont generaux, l'on peut se contenter d'une cause universelle. Tant y a que ce seroit une chose honteuse & impertinente à un Medecin, de dire que la

Cap. 4.

3. de nat.
Deor.Metaph.
c. 4.

fièvre seroit arrivée à son malade à cause du peché originel, qui est une cause trop éloignée. Aristote se raille pour cela d'Anaxagore au premier livre de sa Metaphysique, sur ce que manquant de raison, il se servoit pour expliquer de certains effets d'une ame universelle, & d'un esprit general, quand il traitoit de la generation du Monde; De même que ceux de son tems faisoient venir des Dieux sur le theatre avec des machines quand ils ne pouvoient autrement dénouer un intrigue, ou rendre vraisemblable quelque incroyable evenement. Cicéron appelle cela *ad causam primam tanquam ad aram confugere*, lorsqu'on est réduit à l'extrémité. Aristote se moque encore en un autre endroit d'Empedocle, qui souvent ne donnoit point d'autre cause de beaucoup d'effets physiques, sinon que la nature des choses le vouloit ainsi, avec ces termes dont il usoit toujours, ἅτος πέφυκεν, *ita natura aptum est*, ce qui est trop general, & trop éloigné, pouvant servir à toute sorte de productions naturelles, comme une selle à tous chevaux, si l'on se contentoit de semblables solutions.

L'effet est dans la cause par puissance & par vertu, mais pour être réellement il faut qu'il en sorte, parce que la raison de l'existence

d'une chose, consiste à être poussée & avancée hors de ses causes.

Les causes qui sont de divers genres peuvent être cause l'une de l'autre, auquel cas, *causa causæ est causa causati*, par cette autre maxime, que l'on peut attribuer le conséquent à ce qui donne lieu à l'antecedent, *quidquid est causa antecedentis, est etiam causa consequentis*.

Ceci sommairement & classiquement représenté, suffira pour faire comprendre de quelle importance est la connoissance des causes, où le Poëte a mis la félicité des contemplatifs.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas. Virg.

CHAPITRE VIII.

Du Lieu, du Temps, & du Mouvement.

COMME la Physique considère les causes des productions naturelles, elle examine aussi le Lieu, le Temps, & le Mouvement, nulle opération ne se pouvant faire sans leur intervention. Nous laisserons la Quantité, & la Qualité, dont nous avons assez parlé dans la Logique.

Le Lieu est défini ordinairement, le terme, la borne, ou la superficie, qui environne un corps, *Locus est terminus corporis*

bientis, ou, est terminus continens rem locatam. Cette definition travaille bien les interpretes d'Aristote; parce que l'air étant le corps qui environne une tour, il semble par là qu'elle change de lieu quand il est agité, & qu'au contraire un vaisseau qui couleroit également avec l'eau d'un fleuve ne changeroit point de lieu. L'on a eu recours, pour sauver cet inconvenient, à un point immobile & imaginaire du Ciel, qui regle ce lieu; mais cela satisfait peu; & en tout cas il vaut mieux definir le lieu, l'espace où un corps naturel est contenu. Il n'y a que six especes ou differences de lieu; le haut, le bas; le droit, le gauche; le devant, & le derriere. Elles se reduisent à ces trois mesures ou dimensions, la longueur, la largeur, & la profondeur. C'est ici qu'on traite du Vuide, si fort abhorré par la nature, que l'opinion qui nie qu'il y en ait semble la plus sûre, les experiences qu'on apporte au contraire pouvant être trompeuses.

Le Temps est une chose si peu connue, que les Stoiciens comparoient l'intelligence que nous tachons d'en prendre, à l'empoignement de l'eau, qui s'écoule, se glisse, & se perd d'autant plus vite, qu'on s'efforce de la ferrer, & de l'étraiudre. C'est selon ce sen-

timent que S. Augustin prononça depuis qu'il pensoit savoir ce que c'étoit que le tems, lorsqu'il n'en parloit point ; mais que quand on l'obligeoit à s'en expliquer, il étoit contraint de reconnoitre son ignorance: *Si nemo ex me querat, scio: si quærenti velim explicare, nescio.* Tant y a que les Philosophes en ont diversément parlé. Pythagore le nommoit l'ame de l'Univers, à ce que nous apprenons de Plutarque, qui l'appelle ailleurs le vase des générations & des corruptions. Platon ne le consideroit que comme la conversion ou le tour circulaire des Cieux. Et le Peripatetisme n'en dit autre chose si non qu'il est la mesure du mouvement, qui distingue le passé du futur, les choses prieres des posterieures ; ou, le nombre & la regle du mouvement des choses qui succedent les unes aux autres. En réglant le mouvement il est aussi la mesure du repos, qui ne peut être que dans quelque espace de tems. Les parties du tems, qui sont le passé & le futur, sont conjointes par le present, qui n'est qu'un instant ou moment, comme le point qui est inféctile, assemble les parties de la ligne, composée du flux des points, de même que le Tems du flux & de l'écoulement des moments. Le passé, le present, & le futur, ont

L. ii.
Confess.
c. 14.

Qu. Plat.
Et de vo-
ce ii.

leur rapport aux trois Parques des Anciens. Il n'y a que l'Eternité qui nous puisse servir à mesurer la nature divine. L'Ame immortelle & les Anges qui ont eu un commencement sans devoir finir, se mesurent par la demie Eternité que les Latins nomment *Aevum*. Et le Tems dont nous parlons est la mesure de tout ce qui est sujet à generation & corruption. Surquoi l'on peut remarquer, qu'encore que ces deux choses soient produites par le tems, si est-ce que selon Aristote ce même tems, est plus la cause de la corruption, que de la generation, qui ne dépend de lui que par accident. Et toutefois un même tems meurit un fruit, & en pourrit un autre. La même heure qui plait & paroît fort courte à celui qui triomphe, est très longue & afflige celui qu'on traîne pour servir d'ornement à la pompe & au triomphe. Mais pour nous divertir un peu des considerations physiques, qui demandent beaucoup d'abstraction, faisons une petite excursion dans la Morale. Elle estime le Tems de telle façon, qu'elle n'a point de precepte plus exprès que de s'accommoder à lui & de le bien ménager, sous ces termes Latins, *tempori parce*. En effet toutes choses ont leur tems selon le mot ordinaire, & cette *ἐννομία* des Grecs, que Cicéron traduit

L. 4.
Phys.
c. 19.

L. 1. de
offic.

l'occasion, est si importante dans tout le cours de la vie, qu'au dire de Chilon celui qui la fait prendre, ne manque jamais d'y trouver toute sorte d'avantage, *Tempori cuncta insunt bona*. Une autre sentence Grecque porte que le tems est le meilleur de tous les conseillers. Et Senecque ne se lasse point de déplorer la miserable condition de ceux qui perdent le tems mal à propos, la chose du monde la plus précieuse, & où l'on peut être honnêtement avare. Ce qui les trompe, dit-il, c'est que le tems n'ayant rien qui tombe sous les sens, ils n'en reconnoissent pas l'importance, *fallit illos quia res incorporalis est, quia sub oculos non venit*. Diog. Laër. in Thal. De brev. vita.

Le mouvement ne se faisant que d'un lieu à l'autre, & dans quelque espace de tems, il est peut-être mieux considéré ici, que s'il avoit précédé selon le rang qu'on lui attribue souvent. La définition que donne Aristote du mouvement en ces termes, *Motus est actus Entis in potentia, quatenus in potentia*, demande, avec les questions qui se forment dessus, des oreilles accoutumées à un semblable jargon. Et possible que jamais ce Philosophe cathedrant n'a moins contenté son auditoire, que sur cette matiere. Il sera plus intelligible de dire que le mouvement est l'action d'u-

ne chose mobile, considérée dans son progrès ou passage d'un terme à un autre. Quoi qu'il en soit, c'est par le mouvement que Platon & Aristote sont arrivez à la connoissance du Souverain Etre, qui est Dieu, remontant des choses mobiles à un premier moteur immobile, par cette regle fondamentale de toute la Physique, que tout ce qui est mû naturellement reçoit cette motion de quelque autre, *quidquid movetur ab alio movetur*; ce qui ne peut pas aller à l'infini que leur Philosophie n'admettoit point, & que l'esprit humain abhorre sur toute chose. Ainsi le plus parfait de tous les Etres est venu à la connoissance de l'esprit humain, par le moien d'un Etre imparfait & seulement commencé, puisque le mouvement est quelque chose de moien entre le veritable Etre, & ce qui ne l'est pas, c'est à dire le Neant. Il y a eu même des Philosophes comme Melisse & Zenon, qui ont nié qu'il y eut aucun mouvement dans la Nature, aux argumens de qui Diogene dit fort bien qu'il ne falloit répondre qu'en se promenant. Et certes si leur sentiment avoit quelque realité, l'on auroit très mal prononcé que la Nature est le principe tant du mouvement, que du repos; & qu'ignorer le mouvement c'est ignorer cette même Nature.

L'on distingue deux mouvemens, l'un naturel, & l'autre violent; l'un qui part d'un principe interne, & l'autre d'un principe externe. Où il faut observer que celui des choses pesantes & legeres qui est naturel, est plus prompt dans sa fin, que dans son commencement; au contraire du violent, comme de ce qui est jetté avec force, dont la plus grande impetuofité est au commencement. Le mouvement des animaux est considéré comme moien entre les deux precedens, & comme étant plus actif dans son milieu, qu'à la fin, ou au commencement. Mais parce que nous avons présupposé qu'il ne peut y avoir de mouvement, qu'il ne se fasse dans quelque longueur de tems, il est encore necessaire de savoir, que l'acte de toute generation qui se passe en un instant, & celui de l'illumination ou de l'épanchement de la lumiere qui est semblable, ne sont pas tenus pour de veritables mouvemens, mais seulement pour des mutations, comme ils parlent, momentanées. Un petit mot de Morale peut encore être ajoûté ici, puisque Aristote rapporte un proverbe Grec qui rend le changement agreable en toutes choses; & qu'ailleurs il cite deux vers d'Homere pour prouver que nôtre esprit est dans un perpetuel mouvement, à

*Arist. 3.
Phys. c.*

*1. Rhet.
c. 11. § 3.
de anim.*

c. 3.

cause que Jupiter se plaît à changer tous les jours nôtre temperament: La Sceptique peut opposer à ce sentiment la comparaison que fait Salomon d'un homme sage, au Soleil qui ne change point, & d'un mal-avisé à la Lune qu'on ne voit jamais avec la même visage:

Eccles. c. 27. & 33. Homo sensatus in sapientia manet sicut Sol, nam stultus sicut Luna mutatur. Il diversifie cette même pensée ailleurs; égalant le raisonnement d'un Fou à l'agitation d'une rouë de chariot qui tourne sans cesse; & qu'on voit dans un perpetuel mouvement, *Præcordia fatui quasi rota carri, & quasi axis versatilis cogitatus illius.*

Après avoir traité generalement des principes universels, la Physique contemple les effets qui en dependent, & pour cela examine le Monde en toutes ses parties.

CHAPITRE IX.

Du Monde en general.

LE Monde a reçu son nom, qui marque sa beauté & sa perfection, de Pythagore, si nous en croions Photius dans l'extrait de sa vie. Quoiqu'il en soit, les premiers Philosophes, & même S. Augustin, l'ont presque tous considéré comme un animal, avec un

esprit diffus par tous ses membres; soutenant que le tout ne devoit pas être de pire condition que ses parties; & que puisque le Monde en avoit d'animées, il n'y avoit point d'apparence de le croire autre qu'animé. Democrite maintenoit qu'il y en avoit une infinité d'autres semblables à celui-ci, ne le pouvant concevoir unique dans la vaste étendue de l'Univers, non plus qu'un épi de bled seul dans une grande campagne, selon le mot de Metrodore. Et le disciple du premier, Epicure, en faisoit naître & perir les jours de nouveaux. Mais presque tous l'ont crû éternel; & Alexandre Aphrodisée dit que c'est l'article de toute la Philosophie d'Aristote qui lui plaisoit le plus, parce qu'il ne s'en étoit jamais départi, en faisant comme le fondement de toute sa doctrine. Si est-ce que Platon qui avoit été son maître admettoit une certaine creation du Monde, mais de toute éternité, & faite par le seul motif de la bonté de Dieu, de sorte que l'un n'étant pas moins ancien que l'autre, l'on ne pouvoit pas argumenter de la nouveauté de l'effet quelque nouveauté dans la cause, qui eut été un ouvrage à la Divinité; ni dire non plus que de rien il se fut fait quelque chose, puisque cette espece de creation ou formation du

Monde s'étoit faite d'une matiere coéternelle à Dieu, & aussi ancienne que son Createur.

Or parce que c'est un axiome dont toutes les Sectes sont demeurées d'accord, que ce qui n'avoit point eu commencement n'étoit point sujet à finir, & ne pouvoit être attaqué d'aucune caducité, qui n'est inévitable qu'aux choses que le tems a vû naitre, *omnia orta occidunt* : Le Peripatetisme enseignoit nettement que le Monde ne finiroit jamais, eu égard à son tout, quoique ses parties recussent de notables changemens. En effet, Censorin veut qu'Aristote ait reconnu une grande année formée par diverses revolutions des Cieux, dans laquelle le Monde éprouvoit un *cataclysm*e ou inondation, qui étoit son hiver; & une *ecpyrose* ou embrasement, qui faisoit son été: *cùm Mundus exaquescebat, vel exignescebat*, ce sont les propres mots. Mais Macrobe soutient que jamais l'une ou l'autre de ces deux choses n'alteroit toute la terre, ni n'incommodoit tout le genre humain, *nunquam sive eluvio, sive exustio, omnes terras, atque omne humanum genus, vel omnino operit, vel penitus exurit*. Les Stoïciens admettoient un changement plus general dans toute la Nature, dont Seneque s'est expliqué en plusieurs endroits. *Quid enim*, dit-il dans une de ses Epitres,

Epîtres, mutationis periculo exceptum, non terra, non cælum, non totus hic rerum omnium contextus, quamvis Deo agente ducatur: Non semper tenebit hunc ordinem, sed illum ex hoc cursu aliquis dies dejiciet. Le texte d'Aristote ^{cap. 14.} du premier livre de ses *Meteores* ne présuppose ce changement des parties du Monde, que comme une chose imperceptible, qui n'arrive que peu à peu dans une longue suite d'années. C'est pourquoi, dit-il, nous ne la concevons pas, d'autant que nous ne regardons pour le plus qu'à ce qui se passe pendant mille ou deux mille ans, ce qui n'est presque rien dans l'Eternité. Mais l'on doit tenir pour indubitable, si nous l'en croions, qu'où la Mer est aujourd'hui c'étoit autrefois une terre découverte & labourable, comme nos plus belles campagnes & les plus mediterrannées seront un jour submergées par l'Océan. Cette doctrine me fait étonner qu'il ait si mal traité Democrite dans le même ouvrage, sur ce qu'il avoit écrit que la Mer ^{2. Meteo.} diminueoit, & enfin tariroit un jour, ce qui se ^{6. 3.} peut expliquer de certains lieux. Cela eût été mieux prononcé, dit Aristote, par Esope en colere contre quelque matelot qu'il eût voulu intimider, que par un Philosophe qui fait profession de rechercher la verité.

On reproche ce défaut au Prince du Lycée, d'avoir toujours mal pris, & malignement interprété les paroles des autres Philosophes. Cependant Horace ajoûte au sentiment d'Aristote, que la Terre souffre la même alteration du centre à la circonference, & de celle-ci au premier;

*Quicquid sub terra est in apricum proferet
etas*

Desodiet condetque nitentia.

Et l'on peut voir encore dans la seconde Muse d'Herodote, que les Egyptiens se vantoient qu'en dix mille ans ils avoient observé un changement tel au cours du Soleil, que deux fois il s'étoit levé au même point où il se couchoit, & deux fois couché au lieu qu'on marquoit alors pour son Orient. Je sai bien qu'on tâche d'interpreter cela du dérèglement des années, qui n'étant que de trois cens soixante jours sans intercalation, faisoient qu'après un long-tems, les mois de l'Eté se trouvoient être ceux de l'Hiver. Mais c'est rejeter plutôt qu'interpreter le texte d'Herodote. D'ailleurs Empedocle qui donnoit un commencement au Monde, assuroit qu'à la premiere sortie des hommes du sein de la terre qui les avoit engendrez, le Soleil étoit si lent à faire son tour, qu'une journée de ce tems-là duroit

*Vossius de
Theol.
Gent. l. 1.
cap. 28.*

autant que dix de nos mois. A la verité, cette pensée paroît fort extravagante pour être d'un si grand personnage, & pour avoir été rapportée par Plutarque. Quoiqu'il en soit, je veux conjoindre le raisonnement d'Ocellus Lucanus Pythagoricien, qui croioit l'éternité du Monde, à celui d'Aristote touchant les changemens periodiques dont nous parlons. Car il assure que comme la Grece avoit été déjà plusieurs fois très barbare, son commencement sous Inachus regardant plus l'Histoire que la Physique, elle retourneroit encore dans la même barbarie, par la revolution nécessaire de toutes choses, ce qui peut passer pour une prophétie de cet ancien Auteur, eu égard à l'état déplorable où cette belle Province est à present réduite sous la domination détruisante & trop *despotique* des Turcs.

Toutes ces opinions sont ou condamnées, ou réglées par la Philosophie Chrétienne, la Foi nous obligeant à croire la creation du Monde telle que Moyse la décrit dans la Genese. Il fait que Dieu employé six jours à ce grand ouvrage, au bout desquels il se repose le septième: ce qu'on a voulu interpreter de ce qu'il avoit ensuite laissé aller la Nature, & agir les causes secondes, selon le branle qu'il leur avoit donné. Mais cela n'em-

*l. 5. de
plac. Phil.
cap. 1.*

pêche pas qu'il n'en soit le maître, & que souvent sa main n'opere quand il lui plait contre les loix de cette même Nature, qui fait gloire, comme nous l'avons dit, de se soumettre à toutes les volontez de son Createur.

L'on traite mille questions dont je croirois faire ici inutilement la proposition; comme, si Dieu pouvoit former le Monde plus accompli qu'il n'est: S'il en pouvoit produire plusieurs autres semblables: Et en quelle saison il le crea; le Printems qui represente la jeunesse de l'année aiant ses sectateurs, & l'Automne les siens à cause des fruits qu'il pouvoit fournir à la nourriture de tant d'animaux nouvellement créés. Ce sont toutes demandes assez vaines, & qui, la Toute-puissance de Dieu présupposée, attirent des réponses semblables à celle que fit un Gymnosophiste au grand Alexandre. Ce Prince lui avoit demandé qui étoit le plus ancien du Jour ou de la Nuit. Il lui repartit qu'à son avis la Nuit étoit la plus ancienne d'un jour. Un Juif peut-être lui eût fait une autre réponse. Car encore à present ceux qui se disent Hebreux, commencent au soir la journée de vingt-quatre heures, fondez avec superstition sur ce passage de la Genese: *factum*

est vespere & mane dies unus, où le commencement de la Nuit est nommé devant le Point du Jour.

CHAPITRE X.

Du Ciel.

L'ON ne suit pas la doctrine d'Empedocle qui mettoit les Elemens devant le Ciel, parce qu'il le croioit composé de ces mêmes Elemens. Aristote & ses disciples prennent une autre voie, le considerant comme une *quinte-essence*, exemte de toutes les contradictions que souffrent les choses élémentaires, & par là corruptibles. Car ne pouvant pas douter que les Cieux n'eussent de la matiere, puisqu'ils tomboient sous nos sens qui remarquent leur mouvement, & ressentent leurs qualitez; & considerant d'autre part leur invariabilité, & leur incorruptibilité, entièrement opposées à la matiere élémentaire qui est le principe de toute corruption, & de tout changement; Aristote les a le premier composés d'une nature differente de celle des Elemens, appelée par lui cinquième substance, & privilegiée, comme nous venons de le dire. Il les pouvoit aisément juger invariables & incorruptibles, puisque de son tems les Chal-

2. de gene.
c. 6.

1. de Calo
c. 9.

l. 2. Bibl. déens, selon Diodore Sicilien, ou comme
 les nomme Ciceron les Babyloniens, & les
l. 1. & 2. de Divin. habitans du Caucase, se vantoient d'avoir cu-
 ricusement observé tout ce qui s'étoit passé
 dans les Cieux, sans y remarquer aucune ir-
 regularité, pendant les quatre cent & soixan-
 te dix mille ans qui avoient précédé l'expedi-
 tion d'Alexandre le Grand. C'est sur un sem-
 blable raisonnement qu'un des Incas ou Empe-
l. 9. c. 10. reurs du Perou argumente dans Garcilasso de
 la Vega leur allié, que le Soleil ne pouvoit
 pas être un animal tel que quelques-uns le
 disoient, (Origine l'a même tenu, avec les
 autres Etoiles, capable de vice & de vertu)
 parce que s'il eût eû vie, il se fut sans doute
 lassé dans sa course, & s'il eût eû quelque li-
 berté comme en ont les animaux, il eût par-
 fois visité de certaines parties du Ciel où il ne
 va jamais. Aristote en avoit dit presque au-
 tant au premier Chapitre du second livre du
 Ciel.

Mais l'esprit humain ne s'est pas contenté
 de ce que les sens lui ont pû enseigner là des-
 sus, il a porté son raisonnement à déterminer
 toute l'Oeconomie des Cieux, & tout ce qu'il
 semble que Dieu avoit voulu soustraire à nô-
 tre connoissance, l'éloignant de nous, & se
 le reservant. Car c'est de cette science celeste

qu'il seroit sans doute jaloux & envieux, si ^{1. Me-} selon la pensée qu'au sujet de la Metaphy- ^{taph. c. 2.} sique Aristote a nommée Poétique, les Dieux étoient susceptibles d'envie & de jalousie. Certes Plin a eu grand sujet d'admirer là dessus l'entreprise temeraire des hommes, *mirum quo procedat improbitas cordis huma-* ^{l. 2. c. 23.} *ni*, à mesurer les distances qui peuvent être non seulement entre le Ciel & la terre, mais d'un ciel à l'autre, avec une exactitude qu'on diroit ne pouvoir recevoir de mécomte, *ut protinus mundi quoque ipsius mensura veniat ad digitos.* Jésus Syrach avoit prononcé dans son Ecclesiastique, que la hauteur du Ciel, la largeur de la Terre, & la profondeur de l'abyme ou de la Mer, ne pouvoient être réglées par personne; mais cela n'a pas arrêté le calcul des Astronomes, qui ont dressé leurs comtes sur toutes ces choses, sans s'accorder néanmoins entr'eux, ni même de quelque système, chacun aiant dressé le sien à sa fantaisie. Tant y a que la plus commune opinion rend le Soleil plus grand que la Terre, cent soixante-six fois; une étoile de la première grandeur, cent sept fois; & celle de la sixième, dix-huit; pour ne rien dire des autres qui vont à proportion. Quant à la Lune, ils la font moindre que le glo-

Plutar. de plac. Phil. be terrestre trente-neuf fois; & quelques-uns qui la croient habitée, comme les Pythagoriciens, ont arrêté de combien ses habitans passent en hauteur ceux de la terre, les faisant plus beaux, & quinze fois plus grands que ceux d'ici bas. La supputation des distances seroit trop longue à faire, & puis ils assurent que le Soleil s'est approché de la Terre depuis le tems de Ptolomée; outre qu'il en est plus voisin en hiver, logé au Capricorne, se trouvant alors dans son *perigée*, qu'en été où est son élévation, de quatre-vingts diamètres terrestres; d'autres disent de tout l'Eccentrique de son cercle, qui est de plus de quatre cens mille lieuës. Il n'y a point en tout cela de telle distance, ni de si grande disproportion, qu'il s'en trouve entre les opinions rapportées & celle que maintenoit Epicure, que tous les Astres, & particulièrement le Soleil, n'étoient point en effet plus grands ni plus étendus qu'ils paroissent à nos yeux, c'est à dire à l'égard de celui-ci qui est le principal, qu'un bouclier Grec, ou que la gueule d'un Four.

Le nombre des Cieux n'est pas plus réglé, ni assuré que le reste, ceux qui en donnent un à chaque Planete, étant contredits par

d'autres, qui les font cheminer dans leur région comme les poissons dans l'élément de l'Eau. Cela ne peut pas être pensé du Firmament où sont les étoiles fixes, parce qu'elles gardent toujours une même situation, & une égale distance entre elles. Si vous mettez au dessus de ce Firmament un Ciel cristallin, & par delà un Empyrée pour la demeure des Bien-heureux, vous aurez avec les sept inférieurs des Planètes, le nombre de dix Cieux. Mais quelle apparence y a-t-il d'arrêter le nombre des Etoiles à mille vingt-deux, comme l'on fait ordinairement, vû la quantité de celles qu'on appelle nebuleuses, de celles que nos supputateurs n'ont jamais vuës vers le Pole Antarctique, & de celles qui composent cette Galaxie, ou voie lactée, que la simplicité de nos Pelerins a fait nommer le chemin de S. Jacques. Il vaut bien mieux en croire le texte sacré qui les dit innombrables, & tenir pour suspect tout ce qu'il ne nous a pas revelé des choses d'en haut, aiant mieux aimé nous apprendre comme l'on va au Ciel, que comme le Ciel va, où chemine. Je sai bien que les Puissances de la Terre donnent de grands accez auprès d'elles aux personnes qui les entretiennent là-dessus; & j'ai même lû depuis peu dans une Relation, que la char-

ge de Minatzim, ou d'Astrologue, est une des plus importantes de la Cour de Perse, où le Roi n'entreprend rien sans avoir consulté celui qui la possède. Mais je suis sûr aussi qu'on y est souvent trompé; que Dieu défend cette curiosité, *A signis cæli nolite metuere, que timent gentes, quoniam leges eorum vanæ sunt*; & que hors ce que le hazard peut faire réussir, il n'y a que de la vanité en la plupart des choses que la Judiciaire se vante de pouvoir prédire; non plus qu'en ce qu'ont dit beaucoup de Philosophes sur cette matière.

Les Stoiciens vouloient que le Soleil se nourrit les vapeurs de la Mer, la Lune de celles des eaux douces, & les autres astres des exhalaisons de la Terre. C'est pourquoi suivant la maxime qui fait que chaque chose prend ses aliments de ce qui a servi à sa production; *iisdem nutrimur quibus constamus*; ils ne considéroient le Soleil & la Lune que comme des amas & réunions de vapeurs d'eaux douces ou salées; non plus que les autres étoiles que comme des corps composez de ce que la Terre poussoit d'exhalaisons en haut. Tant y a que suivant cette doctrine, Cleanthes assuroit que le Soleil ne se tenoit entre les deux Tropiques sans s'écarter davantage, que de crainte de s'éloigner trop de sa pâture

ordinaire, & nécessaire à sa subsistance, *ne longius discederet à cibo*, comme en parle Cicéron au troisième livre de la Nature des Dieux. D'autres ont tenu que ce grand Astre, pris par quelques uns pour le Dieu visible de la Nature, n'avoit de lumière que par la communication du Ciel Empyrée, n'étant qu'un trou par lequel elle paroissoit. Vous voiez le peu d'apparence qu'ont de telles opinions. Et puisque la Sainte Ecriture même ne nous enseigne rien de ces choses non nécessaires à salut, qui ne soit sujet à diverses interpretations, quand elle fait les Cieux de cuivre ou d'airain, & qu'elle parle souvent d'eux, & particulièrement du Soleil, comme d'Etres qui doivent enfin perir, ce qu'on explique ordinairement de leurs qualitez plutôt que de leur substance: n'est-il pas à propos que l'homme reconnoisse là-dessus sa foiblesse, & que la pieté nous fasse dire, que Dieu a voulu que nous admirassions les merveilles du Ciel, mais non pas que nous les penetrassions pour en établir une science, *hæc nos Deus mirari voluit, scire noluit?* C'est donc assez parlé d'eux, passons aux Elemens qui leur sont inferieurs.

CHAPITRE XI.

Des Elemens en general.

Nous avons déjà remarqué en parlant des principes de la Physique, qu'ils se confondoient parfois avec les Elemens, bien que ceux-ci ne soient pas absolument de premiers principes, puisqu'ils sont composez de Forme & de Matiere. Mais le nom de Cause appartient à tous les deux, encore que ce ne soit pas toujours; la Privation, qui est un principe, n'étant pas tenue pour une veritable cause. L'Element aussi, qui comme corps simple, nonobstant sa composition de forme & de matiere est un Etre accompli, differe en cela du Principe qui n'est qu'une substance imparfaite. D'ailleurs le mot d'Element se prend parfois spirituellement pour le commencement des Arts & des Sciences; les Elemens de Geometrie, les Elemens de Grammaire.

Ceux dont nous parlons se définissent, des corps simples, dont tous les autres corps qui tombent sous nos sens sont composez, & où ils retournent tous lors de leur corruption ou resolution; aussi sont-ils nommez dans l'Ecole *prima sensibilia*.

Quant à leur nombre, c'est une chose mer-

veilleuse qu'il y ait si peu d'accord entre ceux qui les ont voulu déterminer. Quelques-uns n'en ont mis qu'un, & si vous exceptez la Terre qu'Hesiodé seul a choisie, les trois autres Elemens communs ont été pris chacun séparément par quelques Philosophes pour le seul Principe de toute la Nature. Anaxagore établissoit en leur place son *homoimerie*: Democrite & Leucippe leur *Panspermie*: Epicure ses Atomes, & les Pythagoriciens leurs nombres dont Aristote s'est tant moqué, opinions qui rendoient le nombre des Elemens infini. Les Chymistes en ont trois, le Sel, le Soufre, & le Mercure, qu'ils croient d'autant plus recevables, qu'il n'y a aucun des quatre communément reçus, qu'ils ne se vantent de réduire aux leurs. Or Empedocle est tenu pour le premier Auteur de ces quatre Elemens materiels, qu'il nommoit Dieux, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre: bien que Clement Alexandrin assure qu'il les avoit pris d'un Athamas Pythagorien. Ils ont leur rapport aux quatre premieres qualitez, le chaud, le froid, le sec, & l'humide: & même aux quatre humeurs, le sang, la bile, la mélancolie, & la pituite, qui font les divers temperamens de nos corps. Gaspar Balby remarque dans son Itineraire,

l. 6. Strom.

*Ind. Ori-
ent. par.
7. c. 11. p.
61. & 77.* que les peuples de Basora voisins du Golphe
Persique après avoir brûlé les morts selon l'u-
sage du pais, & recueilli leurs cendres, en
jettent une partie dans le feu, une autre aux
vents pour le partage de l'air, la troisième
portion dans le Tigris qui passe par leur ville,
& qu'ils enterrent la dernière, afin de resti-
tuer à chaque Element ce qui vient de lui se-
lon leur façon de philosopher. Le chapitre
dix-neuvième qui suit, porte que la même
chose se pratique par les habitans de Diu à
l'entrée de l'Inde Orientale. Mais Seneque
*l. 3. qu.
nat. c. 14.* dit que les Egyptiens rendoient chacun des
quatre mâle & femelle, voulant que l'Air en-
tant que Vent fût mâle, & comme nebuleux
femelle; la Mer leur étoit le mâle de l'Eau,
& toute l'autre qui est douce la femelle; le
Feu brûlant faisoit le mâle, la flamme qui
éclaire sans brûler, la femelle; & les pierres
ou rochers representoient la Terre mâle,
comme celle qui est facile à cultiver leur pa-
roissoit être la femelle. Considerons ces qua-
tres Elemens séparément.

CHAPITRE XII.

Du Feu.

LE Feu étant avantaagé d'une position supe-
rieure, merite comme tenant le haut

bout d'être considéré & servi le premier. Il s'est pourtant trouvé des personnes qui l'ont voulu dégrader, lui disputant une place si honorable, en soutenant qu'il ne pouvoit y avoir d'Element du Feu au dessus de l'Air, où il ne trouveroit point de nourriture. Il est vrai que celui d'ici bas en a besoin pour sa conservation; & c'est pourquoi le Vulcain des anciens étoit toujours représenté boiteux, comme celui qui sans aide & sans bâton demeure court & s'éteint. Mais il n'en est pas de même du Feu élémentaire, qui dans sa region où il ne trouve rien d'ennemi, n'est pas réduit pour subsister à chercher du support au dehors, ni à s'entretenir d'un aliment étranger, trouvant chez lui, aussi-bien que les autres Elemens dans leur contrée ou patrie, tout ce qui est nécessaire à son Etre.

L'on a aussi voulu reprocher au Feu, qu'il ne donne ni conserve la vie à aucun animal, ce qui le rend beaucoup moins estimable que les autres Elemens; quelque chose qu'on ait voulu dire des Pyraustes, & des Salemandres. En effet toute generation demande un certain accord des quatre premieres qualitez, nécessaires à la vie, & qui ne peut être dans le Feu. C'est pour cela que la Déesse Vesta qui gardoit celui des Romains dans leurs Vestibules,

l. 2. c.
107.

ad Hebr.
c. 12.

étoit réputée vierge & ennemie de la generation. Mais il est aisé de repondre qu'il nè se fait aucune production dans tout le Monde sans son aide, & où la chaleur qu'il y contribue ne fasse le principal effet. Outre qu'on peut dire après Plinè, que c'est un grand témoignage de sa fécondité, de s'engendrer soi-même comme il fait. Sur cette considération Heraclite soutenoit que le Feu seroit un jour en possession de toutes choses: & Zenon, que la Nature entiere n'étoit rien qu'un feu agissant, & qu'il en étoit le supérieur de même que de tous les Arts dont il est nommé le Maître. Peut-être que dans cette pensée, portée encore plus loin, Saint Paul a parlé du Createur comme ces Philosophes de la creature, quand il a dit que Dieu étoit un feu d'embrasement: *Deus noster ignis consumens est.* Aussi voions-nous qu'on le fait porter devant les plus sacrez mysteres de nôtre Religion. Enfin tant de peuples l'ont adoré, & l'adorent encore avec les Perses: Et il est en veneration à tant de Rois qui le font cheminer devant eux, & qui le distribuent tous les ans à leurs sujets pour marque de domination, (à quoi le droit de Fôilage que voulurent établir en France les Anglois, eût eu quelque rapport) qu'on ne sauroit douter de son excellence

cellence. Cela me fait souvenir de ce qu'a observé Ramusio, qu'en l'audience qu'eut Pierre Alvarez du Roi de Calicut, il y avoit une grande quantité de gros cierges allumez, quoiqu'elle se donnât en plein midi: Et de ce qui se voit dans l'histoire de la visite dont l'Empereur Sigismond voulut honorer le Duc de Bourgogne, où l'on portoit deux flambeaux devant cet Empereur durant qu'il dansoit; ce qui a donné lieu au branle de la torche, autrefois si commun parmi nous. Aristote a écrit dans son livre de la respiration, ^{c. 15.} que les animaux qui avoient le plus de feu & de chaleur meritoient qu'on les estimât d'avantage, d'où vient le mépris qu'on fait de ceux qui sont sans poumon. Pour marque des hommes spirituels, nous disons qu'ils ont beaucoup de feu, & nous en nommons d'autres folets, du même mot qu'on appelle de certains feux patibulaires, & de cimetières. S'il s'est trouvé des peuples aux Philippines & aux Canaries, qui n'avoient pas l'usage du Feu, aussi étoient-ils barbares jusqu'à manger leurs viandes toutes crues. Nos proverbes font passer le Feu pour une demie compagnie. Sa force est telle, que l'eau même la mortelle ennemie, ne sauroit l'empêcher de brûler dans ses abymes, depuis l'in-

vention de ce Grec Callinicus, qui l'a fait nommer Feu Grec il y a près de mille ans, sous l'Empereur Constantin Pogonat. Que Prométhée donc en soit l'inventeur par le moien du fusil, d'où vint la fable de son larcin selon Diodore, ou que le genre humain doive ce présent au Roi Phoronée, comme l. 2. le veut Pausanias; ils ont certes beaucoup mérité de leur posterité de lui avoir communiqué l'usage d'une chose si précieuse.

CHAPITRE XIII.

De l'Air.

Si l'on doit juger de l'excellence d'une région par le mérite de ses habitans, celle du Feu n'en aiant point, & les hôtes de l'Air se pouvans vanter d'être les plus voisins du Ciel de tous les animaux, & de posséder de merveilleux avantages sur les Aquatiques, & sur les Terrestres; ce second Element aura droit de contester aux autres le point d'honneur & d'estime. Ses deux qualitez, la chaleur & l'humidité ont tant de rapport à ce qui entretient notre vie, qu'elle ne consiste qu'en elles au rapport d'Aristote & de tous les Médecins. L'un d'eux appelé Sanctorius a fait un livret de *Medicina Statica*, où il prétend avoir montré que l'air est plus alimenteux de

lui-même par la respiration que nous en faisons, que tout ce que la Terre & les Eaux nous fournissent aux repas pour cela. Enfin l'on peut être des journées entières sans sentir le feu, même en hiver, aussi bien que sans boire, & sans manger; là où à peine pouvons-nous subsister quelques petits momens, sans respirer l'Air, qu'aussi-tôt nous n'expirions.

La division ordinaire de cet Element est en trois regions, dont la plus basse s'étend depuis la surface de la Terre jusqu'au lieu où arrivent les rayons du Soleil que la Terre reflechit; la seconde qui s'appelle aussi la moyenne, est celle où s'engendrent & se forment les pluies, les neiges, les grêles, & autres semblables meteores; & la troisième ou plus haute suit & va jusqu'à la superficie concave de la spherè du Feu. Cette division qui fit consacrer le temple de l'Air à trois différentes divinitez, n'empêche pas qu'il n'y ait des montagnes qui s'élevent par de là cette seconde region des Meteores. On l'a dit de plusieurs, & entre autres d'une du Peloponese qui s'appelle Cylene, & qui n'est pas des plus hautes de la Terre. La preuve de leur exaltation se prend de ce que ceux qui sacrifioient dessus, retrouvoient au bout d'un an les cendres sur l'autel au même

*Athen. l.
6. de l'Amour.*

*Geminus .
de app.
cul. 6. 14.*

état qu'ils les avoient laissées, les vents, & les nuës qui les eussent pû dissiper étant au dessous, & ne montant jamais si haut. Ceux qui en ont passé d'autres encore plus hautes, comme les Andes du Perou, écrivent aussi que l'Air n'y est pas vital ni propre à respirer, ce qui oblige à ne s'y arrêter que le moins qu'on peut.

Pour bien paronympher l'Air, il faudroit remarquer comme c'est lui qui nous communique la lumière, & nous fait voir les couleurs. L'on pourroit aussi s'étendre sur l'utilité des vents si nécessaires au commerce, & qui ne sont rien qu'un air agité & porté d'un lieu à l'autre, à quoi les vapeurs & les exhalaisons contribuent beaucoup.

CHAPITRE XIV.

De l'Eau.

SI les sentimens de Thales avoient été suivis, l'Eau seroit reconnuë pour le premier Principe de la Nature. Il se fondeoit sur ce que les semences de toutes choses sont toujours accompagnées d'humidité. Et il ajoutoit à cela une considération qui ne faisoit pas seulement à son dessein, mais qui donnoit encore quelque sujet de respecter cet Element, puisque le plus ancien & le plus

saint de tous les sermens, étoit celui que les Peuples faisoient faire aux Dieux par le Styx, nom parmi leurs fables dont ils honoroient le corps de toutes les Eaux. Aussi voions-nous dans Agathias, que les Perses adoroient l'Eau, comme nous avons dit qu'ils faisoient le Feu. Et chacun fait le mot du Poëte Grec, que cette même Eau devoit être tenue pour la plus excellente chose du monde, *ἄριστον μὲν ὕδωρ*, ajoutant dans une autre Ode qu'elle est entre les éléments, ce qu'est l'or entre les métaux. Il est vrai que ceux de sa Nation avoient un autre proverbe, qui portoit que de tous les voisins l'Eau étoit le meilleur & le pire.

Plin a des Chapitres exprès qui comprennent ce qu'il avoit connu de plus rare & de plus merveilleux dans les Eaux, pour ne pas employer le mot de miracle dont il s'est servi. Il en rapporte des effets qui sont véritables, comme de pétrifier, & d'agir par les qualitez que les métaux ou les minéraux leur impriment, ce qui les rend medicinales & très-utiles au genre humain. Mais on doute fort de cette fontaine de Dodone, qui non contente d'éteindre les flambeaux allumés, allumoit ceux qui étoient éteints. Celle de Colophoné qui faisoit prononcer des Oracles, n'est

2. *hist.**Pind. od*
1. 5 3.1. 2. c. 103.
§ 1. 31.
à primo c.
ad 6.

pas vrai-semblable. Et pour le passage des choses jettées dans le fleuve Alphée du Peloponèse, qu'on reprenoit dans la fontaine Arctuse de Syracuse en Sicile, c'est une galanterie qui n'est pardonnable que dans la Poésie: Quoiqu'il me souviene que Pausanias fasse passer la Mer de même au Meandre de Phrygie, pour devenir l'Asopc du Peloponèse, & au Nil, pour former l'Inope des Deliens; comme le même Nil, à ce qu'il rapporte, n'étoit que l'Euphrate qui s'étant perdu sous terre paroissoit de nouveau au dessus des Ethiopiens. La Religion Payenne a fait écrire avec une même vanité, que ceux qui étoient initiez (pour user du terme propre & consacré) aux mysteres des Cabires, ne faisoient jamais naufrage sur mer. Les Juifs n'ont-ils pas dit aussi, & Pline avec infinis Auteurs après eux, que la Judée avoit un fleuve nommé Sabbatique, parce que coulant six jours de la semaine, il tarissoit infailiblement le septième qui étoit le Samedi. Joseph veut que Titus en ait été témoin oculaire, entre les villes d'Arque & de Raphanée.

de bell. Lib. 7. c. 27. Cependant Belon, entre autres, après s'en être soigneusement informé sur les lieux, assure qu'il n'y a rien de plus faux que toute cette superstitieuse narration, semblable à celle

dont parle encore Pline; d'une fontaine de Bacchus, qui tous les sept jours jettoit du vin. Qu'y a-t-il de plus crû, & de plus écrit que le flux de sept fois par jour attribué à l'Euripe de Chalcis entre l'Isle Eubée & le Peloponèse. Tite-Live néanmoins en desabuse les Romains; Antigonus Carystius les Grecs; & Belon avec assez d'autres modernes ceux de nôtre tems. Ce n'est pas pour nier absolument le mouvement periodique des eaux, qui se fait admirer en tant de façons outre le flux & reflux de la Mer: c'est seulement pour ne pas recevoir indifferemment avec trop de credulité toute sorte de relations, & sur tout celles dont l'on a reconnu la fausseté. Car il peut être d'ailleurs que cet Element a dans le Monde quelque chose d'analogue & de répondant à la masse du sang contenuë dans les veines & dans les arteres des animaux, d'où vient qu'on parle des veines d'eau comme des nôtres. Et possible que ces intervalles avancez ou retardez du cours des Eaux, sent tantôt comme la systole & la diastole du cœur, tantôt comme les fièvres tierces ou quartes, & parfois semblables aux purgations menstruelles du sexe à qui elles sont naturelles. Je li-

l. 31. c. 2.

dec. 3. l. 8.

Ind. Or.
parte 12.
p. 159.

il y a une riviere qui coule quinze jours durant vers l'Orient, & quinze autres consecutifs vers le Couchant. Une autre Relation moderne porte qu'il y a un puis à Schiras en Perse, où l'eau hausse peu à peu durant trente ans, & puis baisse étant arrivée à une certaine hauteur durant trente autres. Et l'on peut voir dans Herrera que la riviere de Carrion qui arrose la ville de Palencia en Espagne, arrête parfois son cours & se seche pendant quelques heures. Il y a des exemples sans nombre de pareils effets de la Nature dans le mouvement réglé ou extraordinaire des Eaux.

*Voiage du
Gou.*

*tom. 3.
hist. l. 10.
c. 25.*

*Somm. c.
84. &
hist. 13.
c. 10.*

Remarquons seulement encore quelques particularitez assez considerables de cet Element. Déjà pour ce qui est de la Mer, elle n'est pas, non plus que la Terre, également fertile par tout. Oviedo a observé qu'elle est si sterile en quelques contrées, que les vaisseaux de long cours font parfois cent & deux cent lieues sans appercevoir ni pouvoir prendre un seul poisson.

Elle est aussi plus propre à être buë en des lieux qu'en d'autres. Il y a des peuples qui s'en delalterent n'ayant point d'autres eaux. Et sans parler de ce qu'on dit que celles de son fond ne sont pas si salées qu'au dessus, Arrien assure l'Empereur Hadrien que le Pont

Euxin, ou Mer Majeure est la plus douce de toutes, le lui prouvant non seulement par le goût, mais encore parce que tous les peuples qui l'environnent y abreuvent leurs troupeaux. Il est vraisemblable, que tant de grands fleuves qui s'y déchargent, temperent son amertume devant qu'elle ait passé le détroit de Thrace. Neanmoins Hallius admire ceux de Groenland qui se trouvoient fort bien de boire l'eau de leur Mer, dont l'on ne peut pas dire la même chose. Cette Mer du Pont me fait souvenir de ce qu'en écrit Macrobe, que les choses pesantes y vont & coulent de la Méditerranée, & qu'au contraire les légères sont portées du Pont dans la Méditerranée.

La Mer a des Brises, des Moufons, & des Courantes, selon les Côtes différentes. Les plus sensibles sont du Levant au Couchant, qui rendent aux Européens les voyages de l'Amérique bien plus courts à l'aller qu'au revenir. Le canal de Bahama est aujourd'hui le plus célèbre pour cela. Et Solin a cru autrefois que le Serpent des Hesperides ne signifioit autre chose, que la rapidité des Courantes de cet Ocean où elles étoient situées. Seroit-il bien vrai que nul animal n'expirât qu'à son reflux, comme Plin le rapporte pour

*Ind. Or.
part. 12.
p. 2. c. 1.*

*7. Satur.
c. 12.*

cap. 24.

l. 2. c. 98

*Macr. 1.
Saturn.
c. 17.* avoir été cru par Aristote ? Tant y a que la violence de ses Eaux a fait que les Poètes lui ont donné le surnom d'ébranleur de la Terre, quoique parfois ils lui en donnent un autre qui veut dire son affermissieur.

*tom. 1.
P. 333.* Mais je ne veux pas oublier que ceux qui la fréquentent sont fort diffamez du manquement de foi, & même d'humanité. Platon pour cela ne veut pas que sa République soit maritime. Et Meandre a prononcé qu'il valoit mieux mille fois vivre pauvre sur la Terre, que riche sur la Mer. Encore aujourd'hui les Naires & les Bramins de l'Inde Orientale, ne s'embarquent jamais dessus que par grande nécessité, Ramusio témoignant que la Religion qu'ils professent leur deffend d'y naviger. Et Marc Polo assure que le long de la Côte des Malabares le témoignage d'un homme qui navige sur la Mer n'est jamais reçu, par cette raison, qu'un homme qui voiage sur cet Element est un desespéré. Il est constant néanmoins qu'il se trouve des hommes de vertu par tout; que selon le mot de Themistocle l'empire de la Mer donne celui de la Terre; & que la Mer a fait des Heros aussi bien que la Terre, principalement depuis peu qu'allant d'un bout du Monde à l'autre, ou plutôt en faisant le tour, à quoi

n'eussent osé penser les Argonautes, ils ont consacré avec leur nom celui de leurs vaisseaux victorieux à l'Immortalité.

La profondeur de la Mer a trois opinions différentes. L'une fait sa plus grande profondeur égale à la hauteur des plus sourcilieuses montagnes, la meilleure partie des anciens Geometres aiant été de ce sentiment, comme nous l'apprenons de Plutarque. Scalliger entre les modernes soutient contre Cardan que les montagnes sont sans comparaison plus élevées que la Mer n'est profonde; & Simler en parlant des Alpes se conforme à ce sentiment. Mais l'Auteur Anglois des recherches curieuses sur la diversité des Langues & des Religions, les contredit absolument, croiant la Mer beaucoup plus creusée que la plus haute montagne n'est exhaussée. Certes s'il est vrai que la Mer ait des endroits où l'on n'a jamais pû trouver le fond, comme Aristote l'a écrit de ce lieu du Pont appelé *Bathia Ponti*, & selon que beaucoup de Relations le portent, il semble qu'on doit suivre cette dernière opinion.

Les Lacs, les Rivieres, & les Fontaines ont aussi leurs raretez. Il se trouve des premiers dont le fond est impenetrable, aussi bien que des abymes de la Mer de qui nous

*Vie de
Paul
Emy.*

venons de parler. Neron en fit l'essai sur un de Grece nommé Alcyonius, si nous en croions Pausanias. L'Islande en a un, dans lequel une perche plantée devient fer par la partie qui entre en terre, ce qui est dans l'Eau se petrifiant, sans que le reste qui demeure dehors change. Celui qui porte le Nom de Pilate en Suisse, & quelques autres, sont de telle nature, que si l'on y jette quelque chose, cela excite la pluie & le tonnerre. Et un autre en Espagne qui est sur le mont Stella, quoi qu'éloigné de douze lieues de la Mer, se ressent de ses tempêtes, & l'on y trouve souvent des débris de navires. Diodore n'a pas ignoré que sur le Lac Asphaltite rien n'alloit à fond; & Josephc assure que Vespasien l'éprouva, aiant fait jeter des hommes dedans qui avoient les mains liées par derriere, & qui ne savoient nullement nager.

L. 19.
De bel.
Jud.
l. 5. c. 5.

Solin.
c. 40.

Pour les Rivieres, leur plus grande recommandation est de rouler de l'or comme le Pactole de Lydie, surnommé pour cela *Chrysoforhas*. Le Poëte Parmeno appelle le Nil dans Athenée le Jupiter de l'Egypte. Le cours oblique du Meandre a donné son nom à toute sorte de sinuositez. Il y a des fleuves sous terre que le Soleil n'éclaire jamais, dont pour cela les poissons ne voient pas plus que nos

Taupes; & Theophraste a cru que c'est ce qui faisoit parfois trouver des poissons petrifiez en terre. L'on a écrit du Danube, qu' allant contre le cours du Soleil, le sien en étoit moins vite le haut du jour, dequoi l'on s'apercevoit entre Bude & Belgrade, aux moulins qui tournent plus lentement sur le midi. Il y en a quatre autres en Alemagne, l'Egra, le Sal, le Nab, & le Mein, qui partant tous d'une même Fichtelberg, ont leur cours vers les quatre parties du Monde. Et le pere de l'Histoire Grecque Herodote conte que Cyrus aiant perdu un de ses chevaux blancs, & tenus pour sacrez, dans le fleuve Gyn-dis, il s'en vengea le faisant couper en trois cens soixante parties, de sorte que les femmes le passoient sans mouiller le genouil.

Mais que ne pourroit-on point rapporter de tant de Fontaines qui ont des vertus si merveilleuses? Comme le Paganisme a venté la fontaine d'Ammon, qui étoit froide le jour, & chaude la nuit: Josephe assure que celle de Hiericho puisée le matin se rafraichissoit à l'air chaud de la journée. Paul Jove s'est contenté de dire d'une qui est auprès de Bude en Hongrie, qu'aiant les eaux brûlantes elle ne laisse pas d'avoir des grenouilles

*Des
Hayes.*

l. 2.

Diod.

Sic. l. 17.

L. 39. hist.

Ep. 1. qui nagent dedans. Mais Busbec témoin oculaire ajoûte qu'elle nourrit des poissons qui nagent dans son fond, d'où apparemment ils ne peuvent être tirez sans être cuits. L'Is-

Ind. Or. par. 12. p. 198. lande en fait voir de même une autre dont les eaux presque bouillantes n'empêchent pas des Plongeurs qu'on écrit avoir le plumage fort rouge, de s'y enfoncer comme ils font dans les eaux ordinaires. Cela peut faire penser que la raillerie d'un Ancien n'étoit pas trop bien fondée, quand il repartit à celui qui contoit avoir vû des poissons nager dans de l'eau chaude; qu'il étoit vrai, mais qu'il oublioit qu'on les faisoit cuire dans de l'eau froide, croiant le rendre ridicule par là, comme l'un étant aussi faux & impossible que l'autre. Plusieurs tiennent l'eau des Fontaines la meilleure de toutes à boire, encore que les Medecins ne soient pas bien d'accord là dessus, quelques uns préférant celle des Rivieres que le Soleil & l'agitation purifient & rendent plus légère. Cette raison a fait même soutenir dans Athenée que l'eau de pluie, & celle de nége fondue, étoient les plus saines comme les moins pesantes de toutes. Celle du Nil est aussi fort recommandée par là, Strabon assurant qu'il ne faut pas la moitié du feu pour la cuire, qui est

L. 2.

5. Geogr.

nécessaire aux autres. Il dit ailleurs que les Rois de Perse buvoient de l'eau du fleuve Eulée, parce qu'elle étoit la plus légère. Herodote écrit, que c'étoit de celle du Choaspe qui passe à Suse, & qui est estimée pour la même qualité, ces deux n'étant peut-être qu'une même Rivière selon la conjecture d'Ortelius. Et Athenée veut que ce fut *L. 12.* d'une eau qui s'appelloit Dorée, & qui se puisoit dans des fontaines pour le Roi & son fils aîné seuls, étant défendu à tous autres d'en boire sur peine de la mort. Nos Rela. *Ind. Or. p. 12.* tions modernes portent que le grand Mogol n'étanche sa soif qu'avec de l'eau du Gange dont un gobelet pese moins d'une once que toutes les autres. Quelques Physiciens soutiennent que le poids n'y fait rien, & que la bonté des Eaux se reconnoit mieux quand elles s'échauffent & se refroidissent le plutôt. L'on considère aussi celles qui fluent vers le Soleil levant, comme les mieux conditionnées. Terminons ce différent par le mot de cet yvrogne Philoxene, qui n'en voulant jamais boire soutenoit que la plus *Athen. l. 3. deipn.* agréable & la plus saine de toutes étoit celle dont l'on se lavoit les mains. Il lui en falloit donner de la fontaine Clitore, que le même *l. 2.* Auteur veut avoir eu la vertu de faire que

1. 3. ceux qui en avoient avalé, ne pouvoient pas seulement souffrir l'odeur du vin. Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici ce qu'il assure d'une imposition qui fit tarir sous Antigonus les eaux salutaires qu'avoit la ville Edepsô en Macedoine: comme une autre taxe mise par Lyfimaque sur le sel de la Troade le fit aussi disparoitre, jusqu'à ce que ce Prince eût oté cet impot. Ces remarques ne plairoient pas & paroistroient insipides à Messieurs de la Gabelle.

CHAPITRE XV.

De la Terre.

IL ne se peut presque rien ajouter à l'éloge de la Terre que Plinè a dressé au soixante-troisième Chapitre de son second livre, bien que son discours tienne plus de la Rhetorique que de la Philosophie. Il veut que cette bonne Mere n'ait produit les poisons mêmes qu'en nôtre faveur, pour sortir du Monde quand la vienous afflige, ou que nous en sommes ennuiez. Et il se plaint que notre avarice ou nôtre luxe soit cause qu'on la fouille jusqu'aux entrailles, où l'on auroit déjà trouvé les Enfers, dit-il, s'il y en avoit dans son centre. Tant y a qu'encore qu'elle soit placée au plus bas étage, & au lieu le plus éloigné

éloigné du Ciel, elle a pourtant cet avantage, que c'est sur elle que s'arrêtent toutes les influences des Astres ; ce qui a donné sujet à *Dial. 2.* Leon Hebreu de former cette pensée, que les autres Elemens peuvent être comparez à des concubines qu'on visite en passant, mais que la Terre est la vraie, ordinaire, & legitime épouse du Ciel. Aussi tient-on que l'inclination qu'elle a, & toutes ses parties, vers le centre de l'Univers, vient de ce qu'elles y croient trouver plus commodement l'influence celeste necessaire à leur conservation: Car tous les Philosophes n'ont pas attribué ce mouvement, ni cette pente, à la pesanteur de la Terre. Anaximandre croioit que cela venoit de ce qu'elle ne savoit de quel côté aller, n'ayant pas plus de propension pour l'un que pour l'autre, *cum æquè se haberet ad extrema.* Et pour ne repeter pas l'opinion de tous, un de ce dernier tems la maintient plus legere que les trois autres Elemens. Mahomet dit en fort mauvais Philosophe dans son Alcoran, que Dieu a élevé les montagnes sur elle, pour la cheviller, & l'empêcher de semouvoir. Ovide croit que son établissement ferme où elle est, vient de sa propre force qui l'y fait subsister,

6. Fast. Stat vi terra suâ, vi stando Vesta vocatur,
 Caussa que par Graii nominis esse potest.

Gotardus
 Arthus
 Ind. Or.
 par. 6
 cap. ult. OÙ vous remarquerez que celle qui a passé pour une des plus grandes Divinitez chez la plupart des Grecs & des Romains ; qu'encore aujourd'hui des peuples de Guinée adorent avec un culte tel, qu'ils font conscience de cracher dessus ; a été considérée par quelques-uns comme une infame cloaque, & comme la vraie sentine du Monde.

Plut. de
 facie
 Luna. Mais l'opinion commune la rendant si stable, il faut observer que celle de sa mobilité est d'ailleurs si ancienne, qu'on accusa autrefois Cleanthes Samien, l'un des premiers Philosophes de la Grece, qui enseignoit le repos du Ciel, & l'agitation de la Terre, du crime d'impiété, pour avoir voulu ébranler le grand foyer du Monde, & oter de sa place cette Vesta dont nous venons de parler, *quòd universi Lares, Vestamque loco moveret.* Les raisons de cette vieille pensée des Pythagoriciens renouvelée depuis peu par tant de savans Mathematiciens, ont certainement de grandes vraisemblances, & d'attrayantes commoditez pour l'Astronomie, qu'on sauve d'une infinité d'inconveniens & de perplexitez : Mais sans s'amuser à examiner tant de syste-

mes differens qu'on a proposez là-dessus, & qui sont plus de Mathematique, que de Physique, il faut attendre que l'Eglise les souffre du moins si elle ne les approuve, devant que d'oser faire profession de les suivre, & de quitter celui de Ptolomée, qui a tant de conformité aux passages de l'Ecriture Sainte qu'on cite sur ce different.

Sans ce respect necessaire tout est disputable au sujet de la Terre, comme en tout autre. Aristote veut que le Septentrion soit la plus haute partie, fondé sur la multitude des Rivieres qui en viennent. Il est contredit là dessus par le même flux ou penchant des Eaux, & precisément par celui de la Mer qui est autre qu'il ne l'a présupposé. Il n'y a Geographe ou Voiageur qui ne nomme quelque montagne pour la plus haute du Monde, sans se pouvoir accorder les uns avec les autres. Le Taurus en changeant de noms differens selon les Provinces où il passe, a sans doute la plus grande longueur, si elle est de plus de cent degrez, ou de près de trois mille lieues, depuis l'Ocean Oriental jusqu'à la Mer Egée, y ajoutant sa largeur du Sud au Nord. Nous paroîtrions trop terrestres si nous nous arrêtons davantage sur de semblables contesta-

*Bergeron
tr. des
Tart.*

tions. L'ordre veut que nous passions à la considération des Météores.

CHAPITRE XVI.

Des Météores en genere.

A PRES la contemplation des corps simples comme le sont ceux des Elements, la Physique vient aux mixtes, & quittant la Terre s'éleve à la connoissance des Météores, tant de ceux que les Philosophes nomment imparfaits, que de ceux qui comparez aux premiers passent pour parfaits. J'ai parlé d'élevation, parce que le mot Grec Météore veut dire une chose sublime & élevée; comme le sont ces corps engendrez en l'air des vapeurs de l'eau, ou des exhalaisons de la terre, tels que la pluie, la grêle, la neige, le tonnerre. Et d'autant qu'il se forme aussi dans les cavitez de la terre des corps de même nature, Aristote a voulu les comprendre dans son traité des Météores, qui a pris son nom de la plus digne, ou pour le moins de la plus haute partie. Il faut donc pour l'imiter commencer par les plus élevez.

CHAPITRE XVII.

Des Meteores qui se font dans l'Air.

ILS se forment de la matiere que nous avons dite, c'est à sçavoir de vapeur ou d'exhalaison, les uns dans la moiennē, les autres dans la basse region de l'air; y en aiant même, comme les Cometes, qu'on attribue à la troisiēme & plus élevée. La vapeur vient de l'eau, & est chaude & humide; l'exhalaison procede de la terre, & est chaude & sèche.

Il y a plusieurs Meteores ou impressions qu'on nomme ignées, parce qu'elles tiennent beaucoup du Feu; comme étant des fumées, ou exhalaisons que la chaleur & la secheresse approchent de sa nature. Telles sont les lances, les étoiles tombantes, les foudres, les éclairs, le feu S. Elme, qu'on appelloit autrefois Castor & Pollux, & beaucoup d'autres qui ne different que par l'abondance, ou par l'étendue & situation de la matiere qui les compose, & qui leur donne de differentes couleurs & figures. Parlons du Tonnerre, de l'Eclair, & de la Foudre, qui ne different qu'en ce que le premier s'entend, le second se voit & la troisiēme frappe. Le langage ordinaire confond souvent la Foudre, & le

Tonnere, comme un même Meteore, qui est le principal de tous les ignées ou embrasés. Aristote l'a défini, le son de l'extinction du feu dans la nuë; on peut dire aussi que c'est l'agitation de l'exhalaison au même endroit. Mais s'il se forme des Tonnerres dans la terre, par le choc des corps embrasés que parfois l'Etna, le Vesuve, & ces autres Volcans ou gouffres de feu produisent, la nuë n'est pas le seul lieu où ils se font. Herodote a cru que le Septentrion n'en entendoit point. Quand ils étoient ouïs du côté gauche, ils donnoient de bons augures aux Romains, hormis dans leurs Comices ou Assemblées générales, qu'il falloit alors abandonner. Cicéron observe que les Grecs & les Barbares faisoient au contraire plus de cas de ceux qui partoient du côté droit. Ces anciens tenoient que Jupiter seul pouvoit tonner favorablement, mais qu'il étoit obligé d'assembler le conseil des autres Dieux pour lancer sa foudre punissante. Ils usoient aussi de certaines precautions pour la détourner, par des bruits qu'ils excitoient, comme l'on sonne aujourd'hui les cloches, & *poppysmatibus obstrependo*, d'où vient le sale Proverbe, *contra tonitrua oppedere*. Ceux de Thrace avoient une façon particuliere de tirer alors leurs fleches contre

2. de
Divin.

Herod.
l. 4.

Tract.
de Su-
cess.

le Ciel, qu'ils menaçoient avec impiété. Il n'y a eu que les Ethiopiens, si l'on en croit Plutarque, qui n'ont jamais apprehendé le Tonnerre. Nos Hurons de Canada ne sont pas de même, ils se le figurent comme un dangereux oiseau, qu'ils prient les Francois d'aller tuer. Auguste pour s'en garentir faisoit porter des peaux de Veau Marin par tout où il alloit & comme Tibere qui le craignoit étrangement prenoit une couronne de laurier à même dessein; & ce monstre de Caligula se fourroit sous son lit, quoiqu'il fit profession de mépriser les Dieux; ce que Suetone a remarqué dans la vie de ces trois Princes. Jamblique a écrit de Pythagore, que quand il tonnoit il exhortoit un chacun à toucher la terre, & à se souvenir de la naissance de toutes choses. Or comme l'on assure que le Tonnerre ne s'entend pas de plus loin que de soixante lieuës, Pline tient aussi que la Foudre ne penetre jamais plus de cinq pieds en terre: ce qui obligeoit les craintifs à se retirer dans de profondes cavernes; & j'en connois de ce tems qui descendent dans leurs caves. L'on veut qu'elle n'offense jamais ceux qui dorment. Mais il ne faut pas croire que les coupables seuls en soient touchez. Zoroastre, Tullus Hostilius, Pompée, Strabon,

*Card.**Paul**Jeune.**Cap. 28.*

*L. 2. de
rem utr.
fort. c. 90.*

les Empereurs Carus & Anastase, n'étoient pas des plus méchans de leurs tems, & Simeon Stylite qui perit comme eux d'un coup de Tonnerre, montre assez que les plus gens de bien sont exposez comme les autres à ce genre de mort. Je sai bien que Petrarque fait fondement sur ce qu'il ne tonna jamais plus que l'année de la mort de ce grand ennemi du Christianisme Domitien: Et que la Religion Payenne defendoit d'enterrer les corps frapez de la Foudre, qu'on étoit obligé de brûler. Mais les consequences de cela ne sont pas faciles à tirer; non plus que de ce qui oblige le grand Cam de Tartarie à refuser trois ans durant la dixme des troupeaux pour nombreux qu'ils soient, depuis qu'ils ont été attaquez du Tonnerre; Marc Polo ajoutant qu'il renonce de même à ses droits sur les marchandises d'un navire qui aura ressenti le même accident. C'est assez de ce Metecore tortu, comme le pied du Dieu qui le fabrique, & qui ne tombe obliquement, qu'à cause que la pesanteur de sa matiere qui auroit sa chute droite, est traversée par l'activité du feu qui la détourne & souleve. Contentons-nous de reconnoitre la Bonté Divine, qui nous pouvant tous écraser de la Foudre, se contente presque toujours de nous

menacer par des Eclairs, & par des Tonnerres; ne frapant jamais au pis aller une personne, qu'elle n'en épouvante une infinité d'autres.

Cum feriant unum, non unum fulmina terrent. Ovid. 3.

Il se trouve des impressions embrasées qui sont de la plus basse region de l'Air, comme les feux solets, & ceux de Saint Elme dont nous avons parlé, qui s'attachent aux mats des vaisseaux. D'autres sont attribuées par plusieurs à la plus haute partie de cet Element, telles que sont principalement les Cometes. Celle de l'an mil cinq cens soixante-douze, qui parut dans la constellation de la Cassiopée, confirma cette opinion, & exerça tous les Astronomes du dernier siecle. L'on n'en voit guere que vers le Septentrion, & toujours hors des Tropiques. Mais il faut avouer que les Anciens ont eu une bien plus grande & plus exacte connoissance des choses d'en-haut que nous n'en avons, si ce qu'assure Dio-
L. 1. 2. & 15.
 dore Sicilien en divers lieux est veritable, que les Egyptiens & les Chaldéens prédisoient la naissance de Cometes, donnant avis du tems qu'elles devoient paroître. L'opinion commune est qu'elles précédent ordinairement la mort des grands Princes. Celle de couleur
L. 9. cap. 15. &
 verte qui parut en Amerique épouvanta sur

part 2. cette créance les Peruviens, à ce que porte
l. 1. c. 54. l'Histoire des Incas, qui ajoûte qu'une autre
 semblable fut l'avant-couriere de la mort d'A-
 tahualpa. Si est-ce que la naissance de Mi-
 thridate fut accompagnée d'une qui tenoit la
 quatrième partie du Ciel, & qui fut prise pour
 un signe de sa future grandeur. L'Etoile
 aussi qui apparut aux trois Rois, prise pour
 une Comete, ou du moins pour une meteo-
 re ignée comme elle, montre bien que de
 semblables impressions ne sont pas toujours
 des presages de mal.

Quant à la Pluie, elle n'est rien qu'une va-
 peur, que le froid de la seconde region con-
 dense ou resserre, & réduit à sa premiere na-
 ture d'eau. Il y a des pluies extraordinaires
 qui passent pour prodigieuses. Si l'on en
 croit les Historiens, non seulement il a plu
 descendres, de la chair, de la laine, du bled,
 du lait, des grenouilles, & mille autres cho-
 ses; mais encore des hommes, des bœufs,
 & des lions. En effet tout ce qui peut être
 enlevé par les vents dans l'air en peut tomber
 après avec la pluie. Et si le témoignage de
L. 63.
hist. c. 6. Mariana peut suffire, l'on vit à Seville l'an
 mil quatre cens soixante quatre, deux bœufs
 avec leur charruë, que la tourmente tenoit
 suspendus en l'air. Ces pluies qui passent

pour miraculeuses sont donc plus aisées à croire, que ce que dit Plin d'une cour du temple de Venus Paphienne, où par privilege il ne pleuvoit jamais. Pour la pluie de sang, qui a tant épouvanté de personnes, Vendelin prouve qu'elle est naturelle dans son traité de *pluvia purpurea*; & Gassendi a observé que c'est un excrement de quelques papillons qui lui donnent cette couleur rouge, & que pour cela elle ne tombe jamais que vers la fin du mois de Juin. Les Anciens ont eu leurs superstitions pour faire pleuvoir; témoin le *lapis Manalis* des Romains; & ce qu'assure Pausanias que le Prêtre de Jupiter Lyceus trempant une branche de Chêne dans quelque fontaine, & priant, excitoit toujours la pluie. C'est sur cela qu'on a dit que ce Jupiter étoit bien empêché quand le Jardinier lui demandoit de la pluie pour ses plantes, qui ont aussi leur forme d'invocation,

---- *Pluvio supplicat. herba Iovi;*

& le Vigneron ou Pelerin, de la serenité. Le Targum porte que le grand Pontife des Juifs dans son oraison pour les fruits de la terre, requeroit Dieu instamment qu'il lui plût détourner ses oreilles de la priere des voyageurs, qui est toujours pour la secheresse qu'on appelle le Beau-tems. Reprenant ce

L. 2. c. 96.

L. 2. vit.

Peir.

Tibullus

l. 1. ele. 7.

Paraph.

Chal.

Fagii.

que la Physique considere d'avantage, Seneque assure que la plus grande pluie ne pene- tre jamais plus de dix pieds en terre, *Vinea- rum diligens effossor affirmo, c'est lui qui parle, nullam pluviam esse tam magnam, que ultra decem pedes in altitudinem madefaciat.*

La Nege & la Gréle se forment d'une sem- blable vapeur congelée, celle-ci par l'anti- peristase du chaud exterior, & la premiere, composée aussi d'exhalaison, par l'antiperista- se du froid. C'est pourquoi la Nege beau- coup plus aérienne est molle, & a même en soi quelque chaleur. L'on en voit de rouges en Scythie, en Armenie, & ailleurs, ce qui pro- cede de la nature de l'exhalaison qui lui com- munique son vermillon. Mariana observe comme une chose merveilleuse, qu'il négea à Lisbonne le jour de la naissance de l'Infant Hen- ri, qui étoit le dernier du mois de Janvier.

L. 30.
C. 7.

La Rosée vient d'une vapeur déliée, que le froid mediocre d'une nuit claire épaisit & condense.

Mais l'on range entre ces Meteores le Miel que les Philosophes tiennent se former d'une vapeur douce mêlée de quelque exhalaison, d'où procede ce doux & agreable suc que les abeilles prennent sur les fleurs, & puis le por- tent & amassent dans leurs ruches. Quel-

ques-uns l'ont pris pour une sueur des Cieux, & *pro siderum saliva*, pour user du terme dont Plinè s'est servi. Aussi lisons nous que ^{L. II.} Democrite Grec & Pollion Romain, ^{c. 12.} aiant tous deux vecu plus de cent ans, attribuerent leur longue vie à l'usage de l'huile au dehors, & du miel au dedans. L'Abeille qui le fait, & qui s'en nourrit, est pour cela de toutes les bêtes Insectes celle qui vit le plus long-tems, pouvant arriver jusqu'à dix ans; & même selon une Relation de la Guinée jusqu'à cinquante. Les Buis rendent le miel amer en Corse; le Chameleon noir le fait venimeux en Thrace auprès d'Heraclée; & celui de Colchos cause une alienation d'esprit, qui perdit trois Regimens de Pompée. Diodore assure qu'un oiseau nommé Antrhedon travaille à la confection du Miel en Hircanie dans des pierres, ou sur des arbres, de la même façon que les Abeilles. Et il y a eu des hommes en Afrique nommez Zygantes au dessus des Syrtes & de Charthage vers l'Orient, dont parle la quatrième Muse d'Herodote, qui ramassant les fleurs en composoient un miel avec tel succès, que soit pour la quantité, soit pour la qualité, ils ne cedoient en rien à l'artifice des Mouches à miel. C'est ainsi que l'écrit encore Apollonius, Dys.

cap. 38. colus, le confirmant par l'autorité d'Eudoxe dont il rapporte le texte, notable pour montrer qu'on ne doit pas prendre le miel que ces hommes faisoient pour du sucre, qui ne se tire pas des fleurs, mais des cannes ou roseaux. Car Theophraste specifie, dans un petit traité separé, de trois sortes de miel, celui des fleurs dont nous parlons qui est le veritable; un autre tout aérien & cuit par le Soleil au tems principalement de la moisson, qui est la manne, & le troisième qui vient dans les roseaux, que nous appellons sucre. Ce sucre tel que nous l'avons aujourd'hui n'est peut-être pas le même que celui des anciens. Et la manne est nommée par Celsus & par Columella la rosée de Syrie. Mais celle des Israelites avoit quelque chose de miraculeux, tant en son gout differend selon les divers appetits, qu'en plusieurs autres circonstances.

Les Phenomenés ou apparences des choses qui se voient dans l'air, telles que l'Iris fille de l'admiration, *Thaumantias Iris*, qui est l'Arc en ciel; les Parelies, & Paraselines, qui representent divers Soleils, & diverses Lunes, l'astre veritable étant toujours au milieu; ou autres semblables impressions aériennes; n'étant que des reflexions trompeuses de la lumiere; ne doivent pas être prises

pour de véritables météores. Si l'Arc en ciel a paru devant le Déluge, les causes y étant dès lors qui doivent en tout tems produire de mêmes effets, il n'étoit pas vû comme un signe d'alliance & de miséricorde, comme il l'a été depuis: De même qu'une pierre peut avoir été de tems immémorial dans un champ, qui n'est considérée pour borne que depuis qu'on a convenu qu'elle en serviroit,

Limes agro positus litem ut discerneret arvis. Virg. 12.
Æt.
Ces impressions Solaires se voient toujours le matin vers le Couchant, & le soir vers le Levant, parce qu'elles se forment dans des nués opposées au Soleil.

Quelques-uns ont soutenu que le Vent n'étoit pas un air ému, mais qu'il en étoit le mouvement; ce qui est si vrai, que les Dames font du vent quand elles veulent avec un éventail; & en effet toute impulsion d'air est un vent. De dire que ce vent là n'est pas un véritable vent, parce qu'il est sans exhalaison qui entre dans sa définition, comme l'ont fait les Pères du College de Coimbra que j'estime d'ailleurs beaucoup, c'est prendre plaisir à ergoter plutôt qu'à raisonner. Il est pourtant certain que les exhalaisons, & même les vapeurs, sont celles qui donnent lieu par leur conflit à ce mouvement appelé vent,

c'est pourquoi on les considère comme la matière des vents, & le Soleil comme leur cause efficiente, d'où vient qu'ils dessèchent, & souvent plus que le Soleil même; ni plus ni moins, dit Bacon, qu'on voit des Gouverneurs de Provinces qui agissent plus imperieusement & plus fortement que les Princes qui les ont établis. L'exaltation des vents n'excede jamais la seconde region de l'air, par la preuve des plus hautes montagnes qui ne les ressentent jamais. Mais ils regnent dans la seconde, où ils forment souvent les Tonnerres; & nous en sommes batus dans la plus basse, où ils font du bien & du mal à telle proportion, que Plin a prononcé après Tite Live qu'ils ressembloient en cela au premier des Césars, qu'on ne pouvoit déterminer s'ils étoient plus profitables que nuisibles à la République de l'Univers. Les destructions qu'ils causent sont connues de tout le monde, & leurs bienfaits tant sur mer que sur terre ne sont pas exprimables. En effet l'on a remarqué qu'il n'y a point d'années plus saines, que les plus venteuses. Et les Grecs qui leur érigerent des autels à Delphes, témoignèrent combien ils croioient leur être redevables, & particulièrement les Atheniens à Borée, quand ils lui firent bâtir un temple

après

Herod.
l. 7.

après le naufrage de Xerxes. Si est-il le plus nuisible à beaucoup de corps par sa violence, témoin la remarque de Belon, que les Pyramides d'Égypte sont plus endommagées du côté du Septentrion que des trois autres. Il est vrai qu'on a observé que comme le vent du Nort consume les pierres, celui du Sud rouille & détruit le fer plus que tout autre. Surquoi l'on a encore remarqué que les quatre vents, qu'on appelle Cardinaux, n'ont pas de si mauvais effets, & par exemple n'excitent point de si dangereuses tempêtes, que leurs collatéraux. Aussi est-il constant qu'ils ne sont pas tous fort impetueux d'abord, non plus que les rivières proche de leurs sources, mais les uns & les autres acquièrent comme la Renommée des forces en cheminant, par de nouvelles exhalaisons, & par de nouvelles eaux, qui se joignent aux premières. Serait-il bien possible que des bruyères brûlées en Angleterre engendrassent des vents préjudiciables aux vignes de Bordeaux? comme le Chancelier Bacon que j'ai déjà cité l'a écrit. Au reste il y en a d'Anniversaires, comme les Étesies des Grecs, & leurs Ornithies qui servent aux oiseaux passagers après l'Équinoxe de l'hiver. Les Moussons des Indes Orientales, & les Brises des Occidentales qui regnent

entre les deux Tropiques, sont aussi de ce nombre, & les Ouragans de l'Amérique encore, les plus redoutables, & orageux de tous les vents. A la vérité ces derniers ne se font guères sentir que de cinq en cinq ans, ou même de sept en sept, vers la fin de l'hiver, avec cette particularité que les Sauvages se vantent de les pouvoir prédire, la pluie d'eau salée étant entre autres choses un infailible prognostique de leur venue prochaine. On tient généralement parlant les Vents du Couchant plus vehemens & plus redoutables que ceux du Levant. Ces premiers sont souvent comme des inondations & des torrens épouvantables de cet air agité qu'on appelle Vent. Ceux aussi du côté de la Mer sont les plus ordinaires, parce qu'elle fournit une plus grande quantité de matiere propre à leur generation. Eurus qui est oriental fait tous les objets plus grands; le Zephyre occidental sert à l'ouïe, & rend les sons plus intelligibles. Mais c'est une maxime que ceux qui causent la serenité en un pais, sont pluvieux en un autre, & qu'il n'y a presque point de region qu'il n'ait un vent particulier qu'on ne reconnoit point ailleurs, tel qu'est le Circius à l'égard de la Gaule Narbonnoise, ou du Languedoc. La chute apparente des étoiles a

toujours été prise pour une menace de grands vents. Quand ils sont tels, la trahison, dit le proverbe, est fort à craindre, pour le moins donnent-ils par leur bruit une grande facilité aux surprises. Et l'on veut à ce propos que l'Empire d'Eole qui commandoit dans l'Isle de Lippare, n'ait été fondé que sur ce que les fumées d'une de ses collines lui faisoient prédire quels vents souffleroient; outre l'usage des voiles dont Diodore lui attribue l'invention, qui peut avoir beaucoup contribué à sa Principauté des Vents. Sans avoir recours à lui, Pausanias écrit une façon superstitieuse des Grecs, de couper un Coq blanc en deux pour arrêter le cours du vent de Libye. Cela se faisoit avec la même crédulité ou imposture, dont l'on vend les vents en Norvegue, & parmi les Lapons quand il se trouve des gens assez fots pour les acheter. Venons aux Meteores qui se forment dans l'Eau, puisqu'on donne encore ce nom à de certains effets qu'on remarque dans cet Element.

Diod.
 Sic. l. 5.
 L. 2.

CHAPITRE XVIII.

Des Meteores qui se font dans l'Eau.

LE m'étonne qu'on mette entre les Meteores le flux & reflux de la Mer. Car soit qu'il se fasse par la respiration de ce grand ani-

mal du Monde, dont nous avons parlé au chapitre quatorzième; soit que les eaux de la Mer aient naturellement cette agitation périodique à *propria forma*; soit qu'elles l'empruntent des Cieux, & particulièrement du Soleil & de la Lune; ou que ce flux procedé du mouvement de la terre, selon la pensée de Galilei, je ne voi nul sujet de l'appeller un Meteore. Les Mascarets de la Garonne, & de la Seine quoique moindres, qui sont des exhalaisons ou des vents renfermez entre deux eaux, auroient plus de droit d'entrer dans ce chapitre. J'ai déjà dit que le nom de Meteore, qui ne devoit être que pour les choses élevées dans l'air, n'a été qu'improprement donné à celles de l'eau & de la terre. Mais puisque l'usage l'emporte, il me semble qu'on peut considerer quelques corps imparfaits, & d'autres même parfaits quoiqu'inanimez, dans cet element humide, qui meritent mieux d'être considerez sous ce titre.

Le Sel est de ce nombre, que la Mer tient ou des lavages de la terre, ou de ses exhalaisons, ou de l'action du Soleil qui par sa chaleur & cuisson reduit l'eau à la consistance de ce corps du Sel, & faisant évaporer tout ce qu'elle avoit de plus leger, & de doux, le

rend acré, amer, & du gout que nous y éprouvons. Cette action néanmoins du Soleil doit être tempérée, & l'excès de chaleur empêche aussi bien la production de ce météore, que le défaut. C'est pourquoi l'on ne voit point de ce Sel dont nous parlons outre le quarante-septième degré vers le Pôle, à cause de la froideur qui est au delà ; comme il n'y en a point au dessus de quarante-deux, ou bien ce qui s'en trouve est trop corrosif, celui de France qui se prend dans cet espace l'emportant pour la bonté sur tous ceux de l'Europe. L'on a dit de certains peuples d'Afrique, & Josapha Barbaro l'a écrit encore des Tartares, qu'ils ne se pouvoient passer de Sel, parce que leur sang se corrompoit, & leurs levres & gencives pourrissoient quand ils en manquoient, ce défaut même leur causant de mortelles diarrhées. Et néanmoins sans parler des Prêtres d'Égypte, qui le prenant pour l'écume de leur grand ennemi Typhon, n'en mettoient jamais sur leurs tables, nous savons avec certitude que beaucoup de Nations de l'Amérique Septentrionale, comme entre autres celle des Hurons, n'en ont pas l'usage, & ne se peuvent même accommoder aux sauses des François où il entre du Sel, quand ils viennent à Québec. J'ai appris

aussi du feu Sieur de Champlain, qui après avoir long-tems commandé sous l'autorité du Roi dans tous ces pais sauvages, nous en a donné la meilleure Relation, qu'ayant passé quelques années parmi les Hurons, mangeant tout sans sel, & sans s'en trouver mal, il eut à son retour de la peine quand il falut se remettre aux viandes salées qu'il ne trouvoit plus de bon gout. Si faut-il avouër que le Sel est comme l'ame de tous les corps qu'on veut préserver de pourriture. L'on a nommé pour cela des Traités de Sel, ceux qu'on a voulu dire qui seroient perpetuels. Pythagore avoit entre ses preceptes celui de mettre le Sel, *Sal apponendum*, pour dire user de justice par tout. Les Romains, dit Arnobe, ne nommoient la table sacrée, qu'à cause qu'elle n'étoit jamais sans Sel. Et Pline, qui l'appelle un Element nécessaire, a observé que son excellence a fait nommer *Sules* en Latin les choses ingenieuses & bien dites, comme nous disons que les autres sont insipides, & de même que nôtre proverbe François accuse les discours mal-faits, & les propos niais, de ne sentir ni sel, ni sauge. Aussi la Nature a-t-elle dispersé le Sel presque par tout. La Terre en a de fossile en plusieurs lieux. On en fait par le feu, le ti-

*Diog.
Laërt.*

rant des cendres de diverses choses qu'on brûle. Et les Chymistes qui l'ont mis entre leurs Principes, se vantent de l'extraire de quelque corps que ce soit, même des quatre que nous soutenons être simples.

Si l'Ambre gris n'est point un excrement de Balene, & que ce soit un suc ou une liqueur venue du fond de la Mer, & endurcie par les Astres à la consistance que nous lui voions, ne merite-t-il pas, vû son excellence, d'être mis entre les principaux Meteores qui se forment dans l'Eau. Il n'est pas seulement estimable par son odeur; on lui attribue la faculté de prolonger les jours, & d'être ami de l'humide radical.

Pour l'Ambre jaune, s'il procedoit aussi d'une matiere sortie de la Mer, & coagulée par l'action du Soleil, comme l'ont cru ceux qui l'ont nommé *Electrum*, parce qu'un des surnoms du Soleil est celui de *Elector*, à quoi la fable de Phaëthon a pû contribuer: S'il étoit *concreti maris purgamentum*: ou un suc & sueur de l'Océan condensée par les rayons du Soleil, toutes opinions rapportées par Pline; certes il devoit être encore placé *Pl. 1. c. 2. § 5* ici. Mais sans parler de l'extravagance de Sophocle, qui l'a pris pour une l'arme d'oiseau, puisque, *seriò quemquam hoc dixisse*

summa hominum contentio est, & intoleranda mendaciorum impunitas : l'autorité du même Historien de la Nature m'est fort considerable, qui assure que cet Ambre jaune n'est rien que le suc d'un arbre, qui l'a fait appeller *succinum*. J'ai aussi celle de Belon qui en avoit vû des morceaux gros comme les deux poings, où étoit encore attaché l'écorce de l'arbre qui les avoit produits. Il se moque de ceux qui le prenoient pour un mineral, & qui l'eussent mieux nommé un métal, puisque l'or mêlé avec une cinquième partie d'argent s'appelle aussi *Electrum*. Et cependant Gassendus depuis Belon a écrit dans la vie de son ami Peireskius, que cet Ambre jaune est un fossile qui se tire souvent de terre en Sicile, & que les torrens seuls portent à la Mer; tenant pour fabuleux tout ce qu'on a écrit des arbres qui le jettent comme une espece de gomme. Quoiqu'il en soit; leur contestation convient & s'accorde en ce point, qu'il ne doit pas être pris pour un Meteore créé dans la Mer.

N'y auroit-il pas lieu aussi de parler dans ce chapitre des perles, qui sont d'une beauté si singuliere, que les Romains les ont nommées *Uniones*. Car Plinè veut qu'elles s'engendrent dans leurs conques d'un rosée celeste, de sorte qu'elles tiennent plus de Ciel que

de la Mer, *coelique eis majorem societatem esse, quàm maris.* Or de cette façon ceux qui mettent, comme nous avons fait après les autres, la Rosée de May entre les Meteores qui tombent de l'Air où ils se forment, peuvent bien, ce semble, donner place aux Perles entre ceux qui naissent dans les Eaux. Mais Plinè est contredit en ce qu'il écrit qu'elles sont molles dans la Mer, & qu'elles n'acquierent leur dureté que hors de cet Element. Il est plus croiable en ce qu'il assure *l. 9. c. 35.* que les moindres Dames Romaines de son tems vouloient porter des Perles, prenant pour pretexte qu'une Perle valoit un Sergent ou un Huissier pour écarter le monde, & leur faire faire place, *affectant jam & pauperes, victorem femine in publico unionem esse dictitantes.*

Abraham Echelite reprend encore Plinè, & ceux qui ont écrit après lui que le Coral naissant en forme de plante au fond de la Mer, y étoit mol, & ne durcissoit qu'après en être sorti. Il proteste avoir souvent manié du Coral dans la Mer, tant sur les côtes d'Afrique que sur celles de l'Italie, & qu'il l'a toujours trouvé d'une même consistance, & aussi dur dans l'eau que dehors, n'ayant au reste rien de la nature d'une Plante. Le

*Notis in
Iacutinum
disp. de
Gemmis.*

De vita même Gassendus que je viens de citer rap-
Pours. porte des expériences contraires faites dans
 la côte de Provence, où l'on pêcha des plan-
 tes de Coral molles encore au sortir de la
 Mer, & qui pressées jettoient un lait fort cau-
 stique ou brulant semblable d'ailleurs à celui
 des Figues. Certes la vérité des choses est bien
 difficile à savoir, puisque des personnes de
 grand mérite & très croiables, comme ces
 deux hommes que j'ai connus familièrement,
 insistent sur des expériences tout-à-fait contrai-
 res. Cependant, que leur Coral soit une plan-
 te imparfaite ou non, il paroît un Metecore,
 mais du nombre des mixtes parfaits & inani-
 mez, tels que sont les pierres dans la Terre,
 & les Metaux. Nous allons les considérer.

CHAPITRE XIX.

Des Meteoires qui se font dans la Terre.

NON seulement les Metaux & les Mine-
 raux, mais les pierres mêmes sont mix-
 tes parfaits, comme beaucoup plus éloignez
 que les autres de la forme élémentaire; ce
 qui n'empêche pas qu'Aristote n'en ait parlé
 dans ses livres des Meteoires. En effet, tout
 cela se forme dans la Terre des exhalaisons
 de ses propres entrailles, n'étant pas certain
 que les pierres, & les metaux qu'on a vu par-

fois tomber des nuës, y eussent pris naissance, parce qu'une tempête de vents extraordinairement orageux est capable d'y en transporter.

Les pierres sont des corps fossiles ou tirez de la Terre, secs & durs, qui se distribuent en divers genres. On les considère comme les os de la Terre, qui ne s'en peut passer, témoin celui qui fut contraint de remettre les pierres dans son champ qu'il en avoit ôtées parce qu'il ne produisoit plus, & que *terram exossaverat*. Si est-ce qu'elle n'en a pas en tous endroits. Pierre Verrazano fit dans l'Amérique Australe deux cens lieues le long de la côte sans y voir une pierre. Mais en d'autres lieux il semble que les pierres y vegetent; & ce qu'a écrit Aristote comme une chose merveilleuse des cavernes de l'Isle de Melo qui se remplissent d'elles-mêmes, se trouve ordinaire dans nos carrières, où d'autres pierres se forment, & remplissent avec le tems la place de celles qu'on en a tirées. Strabon a écrit la même chose des fosses d'où se tirent les métaux, le Sel, & le marbre Parien. Il s'en engendre aussi dans les corps des animaux, l'homme compris. La Chelidoine se tire de la poche des Hirondeles, la Crapaudine de la tête du Crapaut, le Besoaf ordinairement du ventre de certains

Flu. l.

17. c. 3

Ramus.

de mirat

aufe.

l. 5. Geog.

Boucs, & l'Alector, qui augmentoit les forces de Milon Crotoniate, comme on se l'est persuadé, a le nom du Coq qui la produit. D'autres pierres ont leur recommandation d'ailleurs, & toutes celles qu'on nomme précieuses sont diversement recherchées. La couleur du Marbre, & sa fermeté le font priser; la vertu miraculeuse d'attirer le fer recommande l'Aiman, comme le Theamedes se fait considerer en éloignant & rejetant ce metal dont il se declare si ennemi. Je croi qu'il n'y a eu que Philostrate ou Apollonius qui aient vû cette Pantarbe, qui contraint toutes les autres pierres de la venir trouver. Et si nous en croions Pancirole, nôtre siecle a perdu l'Obsidiene Ethiopique, & la transparente Speculaire. Mais sans en faire une plus longue énumération, j'ajouterais seulement que le Crystal mis entre les pierres, n'est rien moins qu'une eau glacée & que le froid ait rendue plus dure que les autres glaces, selon que Plin se l'est imaginé, trompé par la signification Grecque de son nom. Le même Abraham Maronite que j'ai cité au chapitre precedent, confirme la correction de Plin faite sur cela par Anselmus Boodt qui a écrit l'excellent traité, *De Lapidibus & Gemmis*. Mais il ajoute du sien une raison fort

Notis in
c. 4.

convainquante: C'est qu'étant du mont Liban où les neiges sont perpetuelles, il assure que lui ni aucun de son pais n'y ont jamais pu trouver de Crystal; & qu'en l'isle de Cypre, qui ne connoit ni neige, ni glace, il est témoin oculaire qu'il s'y engendre quantité de Crystaux. Le Chrystal n'est donc pas à son avis une eau glacée, bien qu'il ne soit pas sans eau. Sa ressemblance à la glace est la seule cause de son nom. Et il paroît assez qu'il entre autre chose que de l'eau dans sa composition, puisqu'on tire du feu d'une piece de Crystal, comme d'une pierre à fusil, par le témoignage de Sebastien Basson.

Quant aux Metaux, ils ne sont pas seulement foibles comme les pierres; mais de plus fusiles, & malleables, c'est à dire capables d'être fondus & travaillez sous le marteau. Cela vient, laissant à part le Soufre & le Mercure des Chymistes, de ce que la vapeur entre dans leur composition aussi bien que l'exhalaison, ces deux faisant cette fumée humide qu'Aristote dit être la matiere des metaux, comme l'influence des Astres, & sur tout du Soleil, en est la cause efficiente. Aussi en comte-t-on sept selon le nombre des Planetes; l'or dédié au Soleil, l'argent à la Lune, le cuivre à Venus, le fer à Mars, le plomb

*Meteor.
int. 7.
art. 5.*

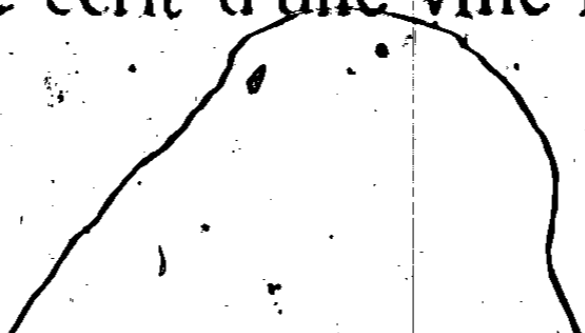
*Arist. 3,
Meteor*

à Saturne, le vis argent à Mercure, & l'étain, que quelques-uns rejettent comme n'étant que de l'argent & du plomb mêlé, à Jupiter. Ils sont tous utiles & nuisibles selon qu'on les emploie. Les Arts ne se peuvent passer du fer, à qui nous avons d'ailleurs donné des ailes par des flèches empennées selon la pensée de Pline, afin que la mort nous vint trouver plus promptement, *ut ocyus mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennasque ferro dedimus.* Aristote a écrit dans son traité des choses merveilleuses & difficiles à croire, qu'en l'Isle de Cypre on sème du fer, qui arrosé d'eau croit & pousse en sorte qu'il se recueille. Il faut joindre son texte à celui de Nicolo Conti, qui porte qu'on trouve dans un arbre des Indes Orientales une verge de fer longue & fort deliée, dont un morceau appliqué contre la chair empêche qu'on ne soit blessé par le fer. Quoiqu'il en soit, c'est du Fer qu'on peut dire mieux que de l'or & de l'argent, qu'après l'avoir tiré des entrailles de la Terre, & rendu bien trenchant, il nous fait maitres & possesseurs de tout ce qu'elle a en sa superficie. L'on compare néanmoins la puissance de l'Or à celle de Dieu, en ce qu'elle est reconnue par tout.

l. 34. c. 14. Car ce que Pline écrit d'une ville sur le Ti-

de mir.
ausc.

l. 5. c. 27.



gris où il est abominé, se reconnoit pour apocryphe, & Lancelot a eu raison d'en faire un de ses Farfalloni. Le plus estimé est celui des rivières, qui n'a point senti le feu, *aurum apyrum*, & pource qu'il s'amasse avec des peaux de mouton, Belon croit après Appian, que la fable de la toison d'or a été inventée. L'Histoire des Incas nomme une rivière de leur pays, qui donnoit l'or si pur & si fin, qu'il passoit vingt quatre carats. Metellus dans sa préface sur Olorius assure, qu'on trouva dans cette Amérique un grain d'or valant trois mille trois cens écus Castellans. Oviedo parle d'une autre grain qui pesoit trente-six livres. Le plus mol & maniable est le plus estimé, l'étant de sa nature de telle force, qu'une once d'or tirée en fil delié comme les cheveux, s'étend plus de mille pas.

Il y a des terres minerales de grande consideration, & ces esprits dont elles sont pleines font que comme il y en a où tous les grains qu'on sème dégènerent, il s'en trouve en Hongrie où l'on assure que ces mêmes grains changent la troisième année en une meilleure espece. La terre Samienne, Armenienne, & Lemnienne a ses qualitez qui la font estimer. Cette dernière est celle que nous nommons Sigillée, & qui ne se tire qu'avec de

l. 1. c. 52.
App. de
bell. Mith.

l. 2. c. 16.
& l. 8. c.
24.

3. hist. c. 7.

Belon l. 1.
c. 23.

grandes solemnitez par les Turcs une fois l'an le sixième jour du mois d'Août. Il resteroit à parler des tremblemens de terre ; qui sont comme les agitations d'un corps malade. Ce sont les vents & les exhalaisons, plus ordinaires au Printems & en Automne qu'aux autres saisons, qui les causent, pour ne rien dire du Trident de Neptune, c'est pourquoi l'on en traite dans le discours des Metcores. Mais comme nous avons remarqué les plus notables, & fait beaucoup de reflexions dessus dans une Lettre imprimée, nous passerons des mixtes parfaits inanimez, à ceux d'un degré supérieur parce qu'ils sont animez.

lettre 75.

CHAPITRE XX.

Des Corps animez.

IL y a trois sortes d'ames, la vegetante, la sensible, & la raisonnable, qui sont autant de genres de vie differens, la vegetative, la sensitive, & l'intellectuelle; ce qui nous obligera à parler premierement des Vegetaux, en second lieu des Animaux, & puis de l'Homme comme possedant une forme differente, qui est l'ame raisonnable & immortelle. Ces trois vies diverses ne sont pas si distinctes, que comme la Nature procedé lentement, doucement, & par degrez en toutes ses operations,

rations , elle n'ait mis des Etres douteux entre chacune de ces vies, & des amphibies qui participent autant de l'une que de l'autre, de sorte qu'on ne fait de quel côté les ranger. Cela se peut même considerer dans tous les ordres de la Nature; où, à commencer par le plus haut étage, beaucoup de Philosophes ont regardé les Cometes comme moyennes entre les étoiles & les meteores ignées. L'argile est entre la terre & les pierres; le mercure entre l'eau & les metaux; l'aiman entre les pierres & les mêmes metaux; les truffes, les champignons, & la mousse entre la pourriture terrestre & les plantes; le coral, entre les pierres & les mêmes plantes; & les Zoophytes, entre les plantes & les animaux. Le Boramets ou plante-agneau de Tartarie est un des plus notables Zoophytes. Les feüilles cheminant de Bigafetta en font un autre merveilleux. Le nom de la plante Sensitive montre qu'elle est encore du nombre. Aristote y comprend le Guy & l'Epipetre du Parnasse, herbes parasitiques qui subsistent comme des animaux, sans recevoir leur nourriture par leur attachement à la terre. Et l'Eponge qui tient à son rocher, pour ne rien dire des Huitres, peut être mise du même rang. Venant donc aux Amphibies qui sont entre

4. de par.
anim. c. 5.

G

les animaux d'elemens differens, les Poissons volans ne sont pas plus aquatiques qu'aeriens: non plus que cet animal que décrit Oviédo, qui a le pied gauche fait comme celui des Cannes pour l'eau, & le droit comme les oiseaux de proye, & chassant dans l'air, dans l'eau, & sur la terre. L'Autruche, & la Chauvefouris, sont entre les Volátiles, & les Terrestres. Beaucoup de Serpens sont aquatiques & terrestres; la Tortue est de même. Aristote met des poissons terrestres en Paphlagonie. Le Castor qui batit sa maison pour cela à trois étages, est autant dans l'eau que sur la terre. On dit le même des Ours blancs vers le Pole. Le Cheval marin, & tous ces monstres que les Anciens nommoient *Phocas*, paissent sur terre comme ils vivent dans les eaux. Et ce qui est plus surprenant, l'on a trouvé dans une Isle du Japon un animal, fait comme un Loup, qui a quatre pieds, & qui est terrestre seulement la moitié de sa vie, devenant aquatique, & se transformant en poisson qui a des écailles lorsqu'il commence à devenir vieil. Ce sont des ambiguités de la Nature fort considerables dans ces trois sortes de vies. Commençons par la plus basse, qui est la Vegetative & qui sert de fondement aux deux autres.

l. 12. hist.
cap. 8.

de mir.
ausc.

CHAPITRE XXI.

Des Vegetaux.

ENCORE que Senèque reconnoisse dans une de ses epitres qu'il étoit du corps des Stoïciens, cela ne l'empêche pas de nommer ridicule leur opinion, que les Vertus étoient des animaux, sur cette mauvaise raison qu'elles ne s'exercoient qu'avec l'ame, & que tout ce qui avoit ame étoit animal. Il s'écrie là dessus; *Non possum hoc loco dicere ep. 113. illud Cæcilianum, O tristes ineptias! ridiculae sunt.* Certes c'est avec raison qu'il en parle ainsi. Mais ce n'est pas la même chose de ce qu'ont pensé une infinité de grands Philosophes, pour ne rien dire des Manichéens, touchant les plantes, à qui donnant une ame vegetante, comme elle ne leur peut être disputée, ils accordoient aussi le nom de véritables animaux. Le Peripatetisme pourtant définissant l'animal par ce qui possède les sens, plutôt que par ce qui a une ame, dénie à tous les Vegetaux le titre d'animal, encore qu'il paroisse en eux quelque vestige de sentiment, & je ne sai quoi de fort analogue ou rapportant à nos sens. En effet, outre qu'elles respirent, qu'elles se nourrissent, qu'elles sont sujettes à la faim, & à la soif, qu'elles ont

leurs excremens , leurs membres , leurs maladies patissant du froid & du chaud , & leurs guerifons ; on les voit mourir ou d'elles mêmes de vieillesse , ou de mort violente comme les animaux , étant même sujettes à des infirmitéz chroniques , & à des pestilences , qui en dépeuplent parfois de certaines contrées. On a encore observé entre elles le sexe différent , & qu'il y en a de mâles & de femelles. Aussi engendrent-elles leur semblable si elles ne sont pas steriles , à quoi l'on peut remedier. D'ailleurs l'Inde a son arbre Triste : Theophraste a nommé la plante honteuse , qui pourroit être la Sensitive dont nous avons parlé : Et de même nous avons dit proverbialement , Sot comme un Prunier , à cause de rejettons impertinens de cet arbre , *propter stolones* , d'où sont venus aussi les mots Latins *Stolidus* , & *Stoliditas* ; les Grecs ont appelé Meurier par antiphrase , cet arbre qu'ils ont cru la plus sage de tous. Tant de termes néanmoins qu'ils ont communs avec les animaux & avec nous sont métaphoriques ; & il n'y a que la Fable & les Romans comme celui d'Arioste , qui fassent parler les arbres , & répandre , étant blessez , de veritable sang. De sorte que l'Eglise aiant condanné l'heresie des Manichéens sur ce sujet , il faut se tenir à

l'opinion de S. Thomas, qui est celle d'Aristote.

Pour dire quelque chose davantage des Vegetaux, sans repeter ce que nous en avons écrit ailleurs, on peut considerer qu'encore que nous apprenions de ce Philosophe comme les Lacedemoniens faisoient cultiver leurs terres par des esclaves qu'ils nommoient *Ilotes*, de même que les Candiots se déchargeoient du même travail sur d'autres serveurs appelez *Periæci*: si est-il contraint d'avouër un peu après que le meilleur de tous les peuples est celui qui s'occupe à la culture des champs. Selon ce sentiment les premiers Romains n'avoient point de plus grande loüange à donner à leurs Citoyens, que d'entendre bien ce métier, *quem virum, bonum colonum dixissent, amplissimè laudasse existimabant*: & leur Censeur qui exerçoit sa charge sur les principaux de leur Etat, punissoit ou reprenoit aigrement ceux qui s'y prenoient mal; *agrū malè colere censorium probrum judicabatur*. Mais le precepte de Jesus Syrach nous doit plus toucher que tout cela, quand il nous exhorte à l'agriculture, parce que c'est un art que nous tenons de Dieu, *Non oderis laboriosa opera, & rusticationem creatam ab altissimo*. Aussi outre les Rois Phraotes, Juba,

2. Polit.
c. 10.

l. 6. c. 4.

Pl. l. 18.
cap. 3.

A. Gell.
l. 4. c. 1.

c. 7.

& assez d'autres Souverains & Princes comme le Laertes d'Homere , Salomon s'y appliqua de telle sorte, qu'il connoissoit la nature de toutes les plantes depuis la plus petite jusqu'au plus haut cedre du Liban. Et l'Empereur Claudius Albinus écrivit aussi bien que lui des Georgiques dont parle Jules Capitolin. Quant à Diocletien , chacun fait comme il plantoit & élevoit des arbres de sa main dans Salone, où il mena dix ans durant une vie priuée, après en avoir coulé vingt, tenant l'Empire entre ses mains. Mais Epicure fut le premier dans Athenes , si nous en croions Pline , qui eut, pour parler ainsi, une maison des champs dans une populeuse ville, c'est à dire un grand jardin avec beaucoup d'arbres & de belles allées. *Primus hoc instituit Athenis Epicurus otii magister : usque ad eum moris non fuerat in oppidis habitari rura.* Et certes l'on ne peut pas lui reprocher ce divertissement, le plus digne d'un Philosophe, au jugement de Cicéron, de tous ceux qu'il peut prendre : *Voluptates agricolarum*, dit cet Orateur dans son livre de la Vieillesse , *mihî ad sapientis vitam proxime videntur accedere.*

lib. 4. hist. Polybe a jugé sur cela digne de remarque, qu'entre tous les peuples du Peloponèse les Eliens étoient si amateurs de la vie rustique,

qu'on voioit parmi eux des personnes notablement riches, qui vivant à la campagne comtoient jufqu'à la feconde & troifème generation qui n'avoit pas eu la curiofité de voir la ville d'Elide.

Chaque plante a quelque chofe de fingulier: En voici quelques exemples. La Rose que les Payens veulent être venue du fang de Venus; & les Mufulmans de la fueur de Mahomet, qui est le Soleil de la terre comme le Soleil est la rose du Ciel, qui poétiquement parlant donne à boire aux Abeilles dans une taffe de rubis, & qui Reine des fleurs

Porta d'or la corona, & d'ofiro il manto;

entête beaucoup de perfonnes qu'elle enrhumme, & fait mourir de fon odeur le Vautour & l'Escargot. Le Laurier que les Demons haïffent & craignent félon Porphyre dans Eufébe, est nommé par Plin l'agreable portier des Celars, & des Pontifes, *gratiffima domibus janitrix Cefarum Pontificumque*; il accompagnoit toujous les lettres de victoire, il a toujous fourni de couronnes le Parnaffe, & il préfervoit Tibere du tonnerre, ou trompoit doucement fon imagination, vrai-femblablement fur ce qu'il témoigne par fon petittement dans le feu l'averfion qu'il en a. Le

Busbe:
ep. 1.

Mari.

Aldon.

cant. 2.

prop. Ep.

l. 3. c. 11.

l. 15. c. 32.

contra

Brodant

misc. l. 5. c. 2.

c. 2. &

Lud. Van

rus l. 2. c.

fasc. c. 11.

5. hist. Pin seul, selon Herodote, meurt coupé & ne rejette plus; surquoi fut fondée la menace que fit Cresus à ceux de Lamplaque, qu'il les tailleroit comme un Pin, pour leur faire apprehender une totale destruction. *Solin* dit le même du Cyprés, à l'exception de celui qui croit en Cypre; & c'est possible pour cela qu'il passe pour mortuaire, & qui n'empêche pas pourtant Aristhenete de comparer l'allure de sa belle Laïs au mouvement du Cyprés quand il est doucement agité par le vent.

Sagard. 16. Geogr. Les Noyers en Canada portent tous leurs fruits triangulaires. Strabon cite un poëme Perrien qui donne trois cens soixante utilitez différentes au Palmier; où le Cocos de l'Inde peut avoir bonne part, dont on fait le corps d'un vaisseau, ses voiles, ses rames, & son cordage, outre sa charge qui n'est autre en suite que des fruits du même arbre & de leur liqueur. Comme il y a des Cerifiers qui fleurissent au double des communs, & ne portent néanmoins jamais de cerises; le Figuier au contraire donne ses figues sans faire paroître de fleur: Semblables à plusieurs personnes, dont les unes promettent beaucoup, & ne tiennent rien; les autres exercent leurs liberalitez genereusement, bien qu'elles ne s'y engagent pas volontiers. Ceci suffira au

sujet des Vegetaux, ne jugeant pas à propos de rendre ce chapitre plus long.

CHAPITRE XXII.

Des Animaux.

DE la même façon qu'on a voulu attribuer aux Plantes un sentiment qui les auroit renduës de veritables animaux; il s'est aussi trouvé des personnes qui ont prétendu donner à ceux-ci l'usage de la raison, & qui les ont confiderez non seulement comme sensibles, mais encore comme raisonnables. Eu-
 sebe met entre les ouvrages de Philon Juif que nous n'avons plus, celui-ci, *Alexander, sive de eo quod Bruta ratione prædita sunt.* Plutarque rapporte l'opinion de divers Philosophes sur ce sujet, & d'Anaxagore entre autres qui leur accordoit l'intellect agent, mais non pas le patient; ce qui revient aux opinions de Pythagore, de Platon & de Galien, qui ne font differer leur raisonnement de celui des hommes, que selon le plus & le moins, à cause des organes qu'ils ont differens des nôtres. En effet il semble que les deux principales facultez de l'ame étant l'entendement, & la volonté, si les Bêtes ont celle-ci, comme nous voions qu'elles font ce que bon leur semble, si on ne les a privées de leur liberté;

2. hist.
 Ecl. c. 17.
 de plac.
 Ph. l. 5.
 c. 20.

il n'y a guères d'apparence de leur disputer l'autre partie. D'ailleurs par la doctrine des contraires, si les Chiens, les Chevaux, les Renards, & quelques autres des plus spirituels animaux, tombent en démence, & deviennent fous comme les hommes, ce qui se voit tous les jours; ne s'enfuit-il pas qu'ils ont l'usage ordinaire de la raison, puisqu'ils ont passé d'une extrémité à l'autre, & que personne ne perd ce qu'il n'a pas. C'est peut-être ce qui a porté Lactance à les rendre participans du discours interieur, nous faisant differer d'eux seulement par la Religion, dont néanmoins l'on n'a pas cru qu'ils fussent entièrement privez, puisqu'entre autres l'on a fait adorer le Soleil à l'Elephant. Quintilien en faveur de sa profession donne liberalement la raison aux Brutes, mettant la distinction essentielle entre elles & nous, au seul langage qu'il leur refuse. C'est après son maître Cicéron qui ne leur dénie pas moins l'oraison que la raison, ni le langage que le discours spirituel, *seræ rationis & orationis expertes sunt*, dit-il au premier livre de ses Offices ou des devoirs mutuels. Si est-ce que Clement Alexandrin fait voir qu'outre la voix, dont nous ne saurions nier que les animaux ne s'expliquent tous sans excepter les poissons, on

de ira
Dei.

l. 1. Siro.

a même reconnu des dialectes differens entre eux, quoiqu'ils s'entendent fort bien. Car *Ovid. l. 1. hist* par exemple le Rossignol ne chante pas également par tout, & celui d'Amérique n'est pas de beaucoup si éloquent que celui de notre Europe. Mais Polybe qui n'étoit pas moins Philophe qu'Historien, donne ailleurs aux bêtes un bien plus grand avantage. Le Loup, dit-il, ne tombe pas deux fois dans une même fosse, le Chien craint l'eau chaude & le bâton dont on l'a chatié, & le Renard évite pour toujours le piège qu'on lui avoit préparé; il n'y a que l'homme qui se laisse à toute heure attraper, & qui paroît par là avoir le moins d'esprit de tous. L'on s'étend en suite sur mille actions ingenieuses de divers animaux; & Plin. a fait un chapitre particulier *l. 8. c. 17* des remedes dont nous nous servons, & qu'ils nous ont enseignez. Il montre en divers autres lieux que nous leur sommes redevables de la plûpart des arts que nous exerçons, & l'on veut que les plus stupides mêmes nous aient appris, le Pourceau à labourer, & l'A- *l. 2* ne selon Pausanias à couper la vigne, l'ayant broutée & renduë par là plus fertile. La réponse ordinaire à tout cela, est que les Bêtes n'agissent en ce qui nous paroît le plus spirituel, & le plus raisonnable, que par un in-

*relat. de la
Boulaye.*

stinct manifeste dans toutes leurs operations qui sont d'une même sorte, les oiseaux par exemple faisant tous leurs nids, chacun en son espece, d'une même façon. Mais cette repartie est sujette à de grandes contestations, & n'est pas même véritable, puisqu'on a observé qu'aux Indes ces mêmes oiseaux construisent leurs nids tout autrement qu'ici. Car à cause des pluies, & de l'excessive chaleur, ils ont le sens & l'industrie de les bâtir au bout des branches en forme de bouteille les tenant ouvertes par le bas. Avec tout cela pourtant il semble qu'il y ait de l'impicté à dire que les animaux aient de la raison, parce que c'est leur attribuer la forme essentielle de l'homme, & l'on peut ajoûter que cette opinion choque notablement plusieurs points de nôtre Religion. Le plus donc qu'on leur puisse concéder, c'est quelque sorte de raisonnement à leur mode, qu'il faut croire differer du nôtre, plus que selon le plus & le moins qui ne changent pas l'espece.

Aristote voulant écrire l'Histoire des animaux, fut obligé à une si grande dépense, qu'Athenée nous assure qu'il y employa quatre cens quatre-vingts mille écus, que lui fournit pour cela Alexandre le Grand son disciple. Depuis lui, qui s'est très bien acqui-

té de son entreprise, plusieurs autres n'ont pas laissé de travailler sur le même sujet, & de l'enrichir d'une infinité de curieuses observations, où Gesner & Aldrovandus entre les modernes ont sur tous réussi. Le nouveau Monde qui a paru depuis cent cinquante ans, comme une nouvelle Nature, & les découvertes de tant d'autres pays dont ce Philosophe n'avoit nulle connoissance, leur ont donné le moien en marchant sur les pas de le passer en quelque chose. Il seroit donc aisé d'étendre fort loin ce chapitre; que nous rétrairons à fort peu de remarques singulieres, & que nous n'avons pas faites ailleurs où nous *lettre. 54.* avons parlé des animaux.

Encore qu'on les distingue en trois ordres differens, de volatiles qu'on attribue à l'air, d'aquatiles qui vivent dans les eaux douces ou salées, & de terrestres qui cheminent comme nous ou qui rampent sur la terre; si est-ce qu'à le prendre exactement, il n'y a point d'oiseau qui soit purement aérien comme le poisson est aquatique, le premier ne se pouvant passer du repos qu'il est contraint de venir chercher en terre. Je sai bien que les Platoniciens se sont figuré des animaux aériens, à qui l'élevation & la montée en haut étoit aussi naturelle, que la descente en bas

*r. de hist.
anim. c. 1.
& 4. me-
teur. c. 4.*

leur réussissoit violente & contre nature; mais personne ne les peut prendre que pour des Etres imaginaires. En effet l'air, non plus que le feu, ne produisent point d'animaux qui leur soient entierement propres, par la raison qu'en rend Aristote, que ces deux Elements superieurs n'ont pas la matiere requise à leur generation, que la seule terre & les eaux peuvent fournir. C'est pour cela que tous les oiseaux ont des pieds qui ne leur sont d'usage qu'ici bas. Car ce qu'on a écrit des Apodes, tels que le Manucodiata, Irico, ou oiseau de Paradis des Moluques, se trouve faux après une exacte perquisition, qui a fait connoître que la Nature leur ayant donné de très petits pieds, les marchands les en privent souvent par imposture, afin de favoriser une creance qui encherit le trafic qu'ils font de ces oiseaux. Si ce n'est qu'on veuille accorder Clusius qui est de ce dernier sentiment, avec ceux qui n'en sont pas, en disant qu'il se trouve des Manucodiates avec des pieds, & d'autres sans pieds, qui se doivent vraisemblablement reposer comme cet autre oiseau de l'Amérique dont parle Vincent le Blanc, s'il n'est le même, entortillant leur queue à un arbre où ils demeurent suspendus. Diogenes Laërtius nous apprend que Strabon

le Physicien avoit fait un livre des animaux fabuleux, je pense que s'il n'y avoit mis ces Apodes, on les y eut pu ajouter, avec le Phœnix, la Chimere de Bellerophon, & la Sphynge des Egyptiens.

Quoiqu'il en soit, pour commencer par les Volatiles; le Hibou oiseau de Minerve, autant respecté aujourd'hui des Tartares, qu'autrefois des Athéniens, passe pour le plus prudent; le Vautour dans Plutarque pour le plus saint; l'Hirondelle ennemie de Thebes pour la plus indocile; le Paon pour le plus beau; la Mouche pour la plus incorrigible; le Contur de Madagascar pour le plus grand, & le Moschetto, Tominejo, ou Vicelin de Mexique, pour le plus petit. Mais quoique nous donnions ici le prix du chant au Rossignol, comme faisoient les Grecs l'appellant Philomele, & quand il seroit vrai que la Linote eut aussi reçu son nom d'eux à cause de ^{λίνος.} ses chansons, plutôt que par la considération ^{cantio.} du Lin qu'elle aime tant; si est ce que Belon croit que l'oiseau nommé par les anciens ^{avis l. c. 2. &} *Venatica*, qu'il vid en Judée, a le plus agréable ramage de tous.

Il n'y a point d'éloge qui ne cede à celui que nous voions avoir été donné à l'Abeille, non seulement par le Poëte quand il a dit,

Virg.

*Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Ætherios dixere;*

C. 22.

5. de gen.
an. c. 10.Euf. Nic.
remb. hist.
nat. l. 20.
c. 1.

ep. 122.

mais par Aristote même lorsqu'il observe que les guêpes & les frelons n'ont rien de divin comme ces Mouches à miel; ἐδὲν θεῶν, c'est son mot. Quintilien ne leur a pas été moins favorable dans une de ses declamations, où il prononce d'elles *quid non divinum habent, nisi quod moriuntur?* Solin ne se contente pas de les exclure de l'Irlande, il assure que la terre de cette Isle transportée ailleurs les y fait périr. Elles sont sans distinction de mâle & de femelle, quoiqu'on ait voulu dire de leur Roi, & elles engendrent sans s'accoupler, aiant en elles, dit Aristote, l'un & l'autre sexe comme les Plantes. Celles de l'Inde Occidentale sont sans aiguillon, noires, & plus petites que les nôtres. Leur miel est encore de couleur noire, aussi bien que leur cire qui ne se peut blanchir, ni elles apprivoiser & rendre domestiques comme elles sont parmi nous. En Guatemala pourtant où elles sont blanches, leur miel, & leur cire participent de leur blancheur.

La Poule est admirée par Seneque de ne craindre ni le Paon, ni l'Oye, nonobstant leur grandeur, & d'apprehender si fort le moindre Milan. On voit des Poules qui ont

des

des plumes toutes renversés & tournées vers la tête. Celles du Royaume de Mangi qui sont blanches, portent de la laine au lieu de plume. Et le Coq qu'Athenée veut qui ait été nommé *Alector*, pource qu'il nous excite à sortir du lit, ne chante point à minuit dans l'Amérique, si nous en croions Oviedo, comme il fait en nos contrées. L'on fait en Egypte éclore au four les poulets (*), mais ils ne sont pas de si bon goût que ceux qui sont couvez naturellement, comme l'a éprouvé Pietro della Valle.

Antigonus Carystius rapporte pour une merveille, qu'on avoit vû une Hirondelle blanche. Blefkenius dit dans sa description de l'Islande, que les Corbeaux y prennent ordinairement la même couleur. La Chauve-souris est seule entre tous les oiseaux, si elle peut être mise du nombre, qui a des dents, des mammielles, & du lait. L'Autruche, dont la categorie est aussi douteuse, se trouve l'unique parmi les Volatiles, selon Plin, qui ait les deux paupieres comme l'homme. Je suis persuadé qu'elle digere le fer, pour avoir vû quantité de monnoies consumées les unes

(*) à présent pareillement en Europe suivant la methode de Reaumur.

plus, & les autres moins dans l'estomac d'une qui étoit au Cardinal Bagni. L'Apiaster; ou Merops a cette faculté singuliere, de voler à reculons, & la queue la premiere, ce qu'Élien dit avoir admiré. Les Grues annoncent l'Hiver, comme les Cicognes, & les Hirondelles l'Été. L'on ne doute plus que du bois qui se pourrit dans la Mer il ne naisse une espèce de Canes; j'en ai vû de formées à demi qui tenoient encore à une piece de vaisseau apportée de Hollande exprès pour faire connoître cette generation. Afin d'autoriser la beauté du Paon dont je n'ai dit qu'un mot, j'ajoute l'observation du Père Jarric, qu'au Roiaume d'Angola le Roi seul a le pouvoir de nourrir cet agreable animal, avec une loi si rigoureuse qu'elle condamne à la mort ceux qui prennent une de ses plumes, s'ils ne deviennent esclaves avec tous leurs parens, dont les biens sont confisquez pour ce crime.

VENONS aux Poissons, dont Plinè a écrit qu'il n'y avoit que cent soixante-seize genres differens dans la Mer, les croiant plus aisez à compter que les oiseaux de l'air ou les autres animaux de la terre. Mais il peut bien s'être trompé sur une fausse présupposition. Car l'on n'avoit pas mieux reconnu de son tems

toutes les regions de la Mer, que celles de l'air & de la terre; & les premieres n'ont pas moins que les autres leurs habitans separez, differens, & qui font profession, aussi bien que les hommes, de s'affectionner à leur patrie sans jamais en sortir.

*Descriptit sedes varias natura profundi,
Nec cunctos unâ voluit consistere pisces.*

Ovid.

L'on a trouvé d'autres poissons vers l'Amérique qu'il n'y en a aux côtes de l'Europe; & il se rencontre des cantons dans cet element humide, deserts & sans habitans, comme nous l'avons déjà observé au chapitre quatorzième; de même qu'il s'en remarque d'autres extraordinairement peuplez.

S'il est vrai qu'il ait plû parfoiſ des poissons; il faut croire qu'ils étoient formez en l'air & dans la nue. Mais il est certain qu'ils s'en trouve de fossiles dans la terre, où ils peuvent vivre, ceux-là n'ayant ni poulmons ni respiration. Aristote le témoigne en plus d'un lieu, & il assure qu'on trouve souvent de ces poissons terrestres en Paphlagonie. Ils devoient être compris au précepte de Pythagore de ne manger jamais de poissons, au cas qu'il fut fondé sur le silence dont ce Philosophe faisoit le fondement de la secte, & qu'il disoit avoir appris des poissons. Car il s'en

*L. de resp.
c. 9. & de
mir. auſ.*

trouve de parlans non seulement dans la Mer, tels que le Chien & le Veau qu'on appelle Marins, mais encore dans beaucoup de rivières, comme dans le Clitor & le Ladon d'Arcadie, aussi bien que dans l'Aorne où les Poecilies se font écouter. Pausanias dit que ceux-ci ont la voix fort approchante du chant des Grives; & nomme le fleuve où ils se voient & s'entendent non pas Aorne, comme fait Athenée, mais Aoranie. Or les Pythagoriciens n'ont pas été seuls qui se sont abstenus de poisson, il y a eu des Religieux en Egypte qui se sont privez de cette nourriture par mortification, comme étant beaucoup plus délicieuse que celle de la chair, & plus échauffante; tant à cause de la salure de la mer à l'égard des maritimes, que pource qu'Empedocle souùtenoit, generalement parlant, que les animaux aquatiques étoient les plus chauds de tous. C'est tout le contraire de certains Ethiopiens nommez *Iethyophages*, parce qu'ils n'avoient point d'autres vivres que ceux que la pêche leur fournissoit. Diodore observe qu'à la verité cette nourriture abregcoit leurs jours, mais qu'en recompense ils les passoient plus exemts de maladies que nous ne faisons. Aussi Aristote assure que les poissons ne sont jamais attaquez d'aucune pestilence, ce qui

Athen.
l. 7.

L. 8.

Arist. l.
de resp.
cap. 14.

Lib. 3.

8. de hist.
anim.
cap. 10.

témoigne qu'ils n'ont rien en eux de mal sain, ni qui tende à la corruption. Il est constant que les plus délicates tables de Grece & d'Italie étoient toujours servies de poisson dont le prix étoit tel, que Tibere aiant envoyé vendre au marché un Barbeau qu'on lui avoit donné, il fut acheté près de deux cens écus.

Pline & Suetone mettent d'autres Barbeux encore à plus haut prix. Au reste comme il y a parmi nous des hommes *anthropophages* & qui se mangent les uns les autres; il se trouve aussi des poissons qui devorent jusqu'à ceux de leur espece. *Pl. l. 9. cap. 7. Suet. l. 5. cap. 34.*

Les Histoires amoureuses des Dauphins & de quelques jeunes garçons sont recitées par une infinite d'Auteurs. Le pouvoir de la Torpille d'endormir le bras du Pêcheur & celui de la Remore d'arrêter les vaisseaux, ne sont pas moins celebres. Je voi pourtant dans quelques Relations de voyages, qu'on a trouvé aux Indes Occidentales quantité de Remores qui n'empêchent point le cours des navires. Mais Pline donne un avantage merveilleux au Dauphin. d'être le plus vite de tous les animaux, ceux de terre & de l'air compris *ocyor volucra, ocyor telo*. Il accourt au nom de Simon qui lui plait merveilleusement. La Balene est reconnue sans contredit *P. du Terr. L. 9. c. 8.*

pour la plus vaste & la plus grosse de toutes les creatures vivantes de quelque ordre qu'elles soient. Le Crocodile a cinq choses fort considerables; qu'il est aussi de tous celui qui devient le plus grand du plus petit principe ou commencement, *maximus existit ex minimo*; qu'il n'a point de langue selon plusieurs, ou courte & inutile selon d'autres; qu'il remue la machoire d'en haut aiant la basse immobile: qu'il croit tout le tems de sa vie; & qu'il fuit devant les personnes qui le poursuivent, ne courant qu'après celles qui témoignent de la peur en s'éloignant de lui. Le mépris seul qu'en font les Tentyrites, & leur temerité, dit Seneque, leur donne ce grand avantage de le vaincre facilement. L'on a aussi publié comme une grande merveille, que par tout où se trouvoit le poisson Anthias, appelé par nous Barbier de Mer, il ne se rencontroit jamais aucun poisson dangereux; ce qui l'a fait nommer aux Plongeurs qui pêchent les perles, le coral, ou les sponges, *le poisson sacré*, titre dont quelques autres poissons sont aussi honorez. Mais, comme dit fort bien Aristote, cela ne vient pas d'une vertu qui soit en celui-ci, l'éloignement des autres qu'on craint n'arrive que par accident, & de la même façon qu'où l'on

trouve des limaçons , l'on est assuré qu'il n'y a ni pourceau , ni perdrix.

Les animaux terrestres ne sont pas moins considerables que les autres, & même à cause du pâis commun où nous broutons avec eux, souvent nous leur ajugeons de grandes prérogatives. En effet Plinè a prononcé de l'Elephant le plus massif & pesant de tous, qu'il étoit *humanis sensibus proximus*. Et quelques-uns ont voulu mettre le Singe entre l'homme & la bête, comme ils ont placé l'Ange entre Dieu & l'homme. Au Roiaume de Pegu les Singes sont considerez comme animaux qui approchant si fort de la forme humaine, doivent être plus que tous les autres agreables à Dieu, aussi sont-ils là inviolables. Et néanmoins ce n'est pas seulement à cause de leur figure extérieure qui approche tant de la nôtre qu'on en fait cas, l'intérieure y contribuë encore davantage, & leur esprit a fait dire aux Caffres qui les connoissent parfaitement, que la seule apprehension qu'on les fit trop travailler les empêchoit de parler. Il est constant qu'on se sert de ceux de la Guinée appelez Baris, comme de valets, à balayer la maison, à piler dans des mortiers, & à plusieurs autres offices, outre qu'ils jouient de la flute & de la guiterre, avec ad-

L. 8. c.

Gaspar.

Baiby

Ind.

Orient.

par. 7

cap. 36.


Iarrie. l.

5. cap. 44.

E. Galf.

en. Pei-

refe. l. 5.

miration. Or comme ils nous sont apportez de loin, & que nôtre region n'en produit point, il y a de même beaucoup de païs où l'on ne voit jamais de certains animaux qui sont communs en d'autres contrées. L'Afrique n'a ni Ours, ni Cerfs, ni Pourceaux sangliers quoiqu'à l'égard des premiers Virgile dise d'une de ses heros, 

Horridus in jaculis, & pelle Libystidis Ursa: outre qu'Herodote, Solin, & quelques autres mettent des Ours en Afrique. L'Europe ne nourrit plus de Lions, comme autrefois vers la Macedoine en Thrace où ils égorgerent tant de chameaux de Xerxes, & ailleurs encore, ce que Dion Chrysostome a remarqué dès son tems. Le Pourceau ordinaire ne peut s'élever en Arabie, & Solin ajoûte à Plin, qu'y étant transporté il y perd la vie incontinent. Strabon nous apprend qu'il n'étoit pas permis d'avoir des Chiens dans l'Isle de Delos, mais ils ne pouvoient absolument subsister dans celle de Siagros, car s'ils y étoient exposez, Plin assure qu'errant le long du rivage ils ne tarديوient guères à mourir. C'est la même chose des Lievres portez dans l'Isle d'Ithaque, où ils perissent aussi-tôt, par le témoignage d'Aristote. Celles d'Astipalée & d'Irlande ne donnent naissance à au-

L. 6. c. 28.

8. de hist.
an. c. 28.

cun Serpent. Ahenea voisine de Delos est mortelle aux Chats. Coronée ville de Bœotie l'étoit aux Taupes. Et l'air de la Silésie est si contraire aux Anes qu'on n'y en voit point; les Allemans aiant accoutumé d'imputer en raillant aux Silesiens d'avoir pris une Anesse pour la mere des Lievres. Je ne dis rien des Loups dont il ne se parle plus en Angleterre, parce qu'elle en auroit encore s'ils n'en avoient été exterminéz. Peut-être étoit-ce pour la même cause qu'il n'y en avoit point en l'Isle de Crete, ni sur le mont Olympe de Macedoine du tems de Pline. Quant aux animaux des pais fort éloignéz, & sur tout du nouveau monde, c'est une chose merveilleuse comme ils ont été trouvez differens des nôtres. La descente vers la Mer des Crables ou Cancres de la Guadaloupe, est une autre merveille à considerer dans la Relation de cette Isle qu'on nous a donné depuis peu.

Aristote qui ne pouvoit pas parler de ceux-ci, donne pour maxime generale, que les bêtes d'Asie sont ordinairement les plus sauvages & indomtables; celles d'Europe les plus fortes; & celles d'Afrique les plus monstrueuses, à cause de leurs accouplements déreglez. Pline dit après le même Aristote, que de toutes les especes dont il se trouve des animaux

sect. 10. domestiques & apprivoisez, il y en a aussi de
Qu. 44. farouches, l'homme compris: Mais l'on
 n'apprivoise jamais les Pantheres, ni les Vi-
Suet. in peres. Les plus fots de tous sont à son com-
Gall. te ceux qu'on voit couverts de laine. Les
ant. 6. ex Teignes, Mittes, & Cirons répondent aux
Diane *Acaris* des Anciens, & sont les plus petits de
61 la Nature. Galba fit voir à Rome des Ele-
 phans funambules, & Xiphilin parle d'un au-
 tre sous Neron, qui marchoit aussi sur la
 corde aiant un homme sur lui, ce qui est con-
 siderable au plus corpulent des animaux ter-
 restres. Les plus grandes guerres des Rois
 d'Orient se font pour le titre d'Empereur des
 Elephans blancs. Nôtre Morale est remplie
 d'exemples qu'elle tire presque de toutes les
 bêtes, qu'Epicure nommoit pour cela les
 miroirs de la Nature. Et je me souviens là
 dessus que Petrarque ne peut souffrir, qu'on
Præf. renvoie le paresseux au Fourmi pour appren-
l. 2. de dre de lui la diligence & le bon ménage, vu
rem. ut. que toute l'épargne de cette petite insecte se
fort. fait de larcins & de brigandages. Elle y est si
Du Ter- adonnée, que pour appuyer la pensée de Pe-
tre. trarque j'ai remarqué dans une Relation mo-
 derne, que les Fourmis des Isles de l'Améri-
 que, qui ne peuvent pas apprehender la ri-
 gueur ni la sterilité de l'Hiver, parce qu'il

n'y en a point, ne laissent pas d'amasser, comme les autres, ce qu'elles peuvent piller. Quoi qu'il en soit, c'est un aphorisme constant dans cette même Morale, que quiconque use de cruauté, & j'ose dire d'inhumanité, envers les animaux, manque ordinairement de douceur & de charité envers les hommes. Homere a fait une belle leçon là dessus, quand il a feint que les larmes des chevaux d'Achille émurent Jupiter même à la compassion. Mais parce qu'il n'y a aucun animal sur qui l'on ne puisse faire une infinité d'observations, choisissons le Chien entre tous pour exemple de cela, & finissons ce chapitre par ce peu que nous en dirons. Ce n'est pas qu'il ne soit méprisé & haï par plusieurs personnes. Les Turcs sont de ceux-là, dont il y a d'autant plus de sujet de s'étonner, qu'ils sont grands amateurs des Chats. Ils assurent que l'Ange de Dieu n'entre jamais dans un lieu où il y a un Chien, ou une Cloche. J'ai lû depuis peu, qu'un Roi des Indes Orientales étoit porté d'une telle antipathie contre les Chiens, qu'aux villes où il alloit il falloit les tuer tous, ou les transporter. Un Rabin Espagnol dit que la noirceur de la posterité de Cham, l'impureté fabuleuse du bec de Corbeau, & la liaison du Chien avec

*Ind.**Orient**par. 12.**Metell.**praf. ad
Oros. hist.*

sa femelle après son accouplement, viennent en punition de ce que tous trois avoient voulu engendrer dans l'Arche. Cés pensées extravagantes, ni ces averfions, n'empêchent pas que cet animal ne foit reconnu par tout pour avoir beaucoup de qualitez estimables & fingulieres. Il ne cede qu'à l'homme seul en memoire; & fa fidelité est telle, que depuis Argo chien d'Ulyffe qui seul reconnut son Seigneur après vingt ans d'absence, jufqu'à celui de Montargis, tous les fiecles en ont produit dont l'on a publié l'amour conftante pour leurs maitres. Celui de Xantippus pere de Pericles le suivit à nage depuis le port de Pirée jufqu'en l'Isle de Salamine, où étant expiré en arrivant, on lui dressa un tombeau digne de son zele. Depuis; le corps de Lyfimachus fut reconnu & gardé des bêtes par son Chien, comme Appian le rapporte. Et l'on vit fous Tibere celui de Sabinus se precipiter dans le Tibre, pour n'abandonner pas le corps de son maitre. Les Chiens ont été très-utiles en guerre lorsqu'on s'en est servi, dont il y a infinis exemples. Les Espagnols ont donné paie & demie de Soldat à un Chien nommé Bezzerillo, dont ils se servoient contre les Indiens de l'Amérique. Un autre appellé Leoncille, est encore cele-

*Plinē l. 8.
cap. 40.*

*Plutar. in
Them.*

*De bello
Syr.
Dio Cass.
l. 58.*

*Ovied. 16.
l. 11.*

bre dans leurs Histoires. Les Achaïens laif-
 ferent autrefois entre autres forces cinquante
 Chiens pour bien garder la forteresse d'Acro-
 corinthe; ce qui a beaucoup de rapport à ce
 qu'on pratique presentement dans la ville de
 Saint Malo. L'on s'en sert comme de che-
 vaux de charge en plusieurs lieux. Et les Groen-
 landois qui les ont extraordinairement grands,
 les attellent à leurs traîneaux. Aussi ont-ils été
 de tout tems si estimez, que les Philosophes
 Cyniques tenoient à gloire de porter leur nom.
 Une Prefecture & une ville d'Egypte le pri-
 rent aussi, où le Dieu Anubis à tête de chien
 étoit adoré. Et il y a eu des peuples en Afri-
 que, dont parle Agatharchides dans Photius,
 appelez Cynamolges, de ce qu'ils convertis-
 soient le lait des Chiens en leur nourriture;
 comme nous faisons ici celui des Vaches, des
 Chevres, & des Brebis. D'ailleurs Chrysi-
 ppe tout contraire qu'il étoit au raisonnement
 des animaux reconnut le syllogisme de ceux-
 ci dans un carrefour à trois chemins differens.
 Et les excellentes qualitez qu'Alexandre avoit
 remarquées en son chien Peritas mort dans
 l'Inde, firent qu'il y bâtit une ville de son
 nom, comme il avoit fondé celle qui portoit
 celui de son Cheval Bucephale. Au surplus
 les Chiens ne sont pas seulement utiles du

*Plutar. in
Arato.*

*Horn. de
or. gent.
Am. l. 5
c. 8.*

*La Peir.
rel.
Groenl.*

*Strabo 17.
Geogr.*

Ramusio. rant leur vie, ils le sont même après leur mort. Les Hurons qui les engraisent en font les délicés de leurs repas de Tabagie. Et leur chair se vend aux boucheries de la Chine, comme ici celle du Bœuf, & du Mouton, ou celle de Sanglier à Rome. Je ne rapporterai plus que deux petites singularitez de cet animal. L'une, qu'au rebours des Grenouilles de Seriphe & du lac de Sicende, qui transportées, de muettes deviennent vocales; ou des Cigales de Rhegio qui se taisent chez elles, & chantent ailleurs, les Chiens de la terre ferme d'Amérique, & ceux de Guinée, naissent tellement muets, qu'ils ne jappent ni batus, ni dépaisez. L'autre singularité est, qu'en Islande il s'en voit à poil de Barbets qui naissent sans queue, & sans oreilles.

Plin. l. 8. c. 58. & l. 11. cap. 27.

Ovied. 12. hist. c. 5.

Bleskenius in desc. Isl.

CHAPITRE XXIII.

Des Hommes.

COMME la vie sensitive des Brutes a sous soi la vegetative, celles des Hommes qui est raisonnable comprend les deux autres; & l'ame immortelle qui nous informe étant unique; a sans multiplication par son eminence les fonctions de toutes les trois. C'est la principale partie de notre Etre, &

par laquelle nous sommes desinés animaux capables de raison. Je dis la principale, parce que l'homme est un composé d'ame, & de corps, celui-ci perissable, & l'autre immortelle, de sorte que ces deux parties étant d'une nature si differente, ce n'est pas merveille qu'il y ait souvent de la contestation entre elles, & que le tout s'en ressent. En effet, quand l'ame comme superieure exige trop du corps, ne lui accorde pas assez les choses qui lui sont necessaires, & abusant de son autorité le traite tyranniquement; leur société ne sauroit durer, on voit celui-ci succomber sous le faix, & c'est la ruine indubitable de leur liaison. Mais s'il arrive au rebours que la plus noble partie s'asservisse à l'autre, qu'elle se neglige pour vaquer seulement aux interêts de son inferieure, le desordre est encore plus grand, parce que l'intention de Dieu & de la Nature est entierement renversée. Cependant ce dernier inconvenient est le plus ordinaire. Le corps, comme disoit fort bien Theophraste, fait souvent paier à l'Amé trop cherement le loüage de son habitation. Et il arrive même parfois, sans qu'il y ait de leur faute, qu'un esprit bien fait se rencontre dans un corps mal disposé, comme un excellent Pilote dans un vaisseau à de-

mi brisé, ou de méchante fabrique. Sur tout, il faut bien s'empêcher de croire que l'ame soit faite pour le corps, selon le sentiment des sectateurs d'Epicure & d'Asclepiade. Les moindres choses sont toujours subordonnées aux grandes, & non pas celles-ci aux premières. C'est pourquoi Galien s'est moqué de l'opinion de ces Philosophes en parlant du Singe, qu'il maintient après Hippocrate avoir le corps ridicule, parce que son ame l'est. Il nomme la Nature fort juste & raisonnable en cela, soutenant qu'elle ne le seroit pas si elle avoit agi au contraire.

L. 1. de
usu part.
c. 22.

Or d'autant que c'est une maxime recuë dans la Philosophie, que les operations montrent les essences, par la regle ordinaire qui porte, *ut se habet unumquodque ad esse, ita & ad operandum*; les différentes fonctions de nos ames comparées entre elles, & ce que les unes agissent si excellemment au prix des autres, cette diversité, dis-je, a donné lieu à l'opinion de leur inégalité. L'Eglise n'a point encore déterminé la question; Et il suffit de dire ici en faveur de la plus commune opinion, qui veut que Dieu crée les ames toutes égales, puiſque c'est pour une même beatitude, que la difference de leurs actions procede de celle des organes dont elles se servent

vent, qui comme corporels n'ont pas plus de rapport ni de ressemblance que nos visages. En effet, la variété de nos esprits, leur pesanteur ou vivacité, & l'élevation ou bassesse de leurs opérations, ne dépend que de là, ce qui ne préjudicie ni à l'égalité qui peut être entre les âmes, ni à leur immortalité que la Foi nous oblige de croire. Ce n'est pas que dans la meilleure Philosophie il n'y ait assez de bonnes raisons qui prouvent cette immortalité. Mais parce que le Peripatetisme, comme l'a soutenu Pomponace, a des principes qui rendent l'âme mortelle, par exemple l'éternité du Monde jointe à ce qu'il n'y a rien d'actuellement infini, le plus sûr est de tenir cet Article de la Foi, selon que nous nous en sommes expliqué dans un traité séparé de l'immortalité de l'âme. Cela n'empêchera pas que nous ne fortifions ce point de Religion le plus qu'il nous sera possible, & que contemplant la jonction des deux parties qui nous composent, nous ne tâchions de le bien établir, & de satisfaire en même tems au précepte de l'ancien Oracle, qui commandoit de se connoître soi-même.

Pour le corps, c'est le fait de l'Anatomie de compter toutes ses parties, de savoir leur situation, & de rendre la raison précise de son

L. 4. de
usu part.
cap. 2. &
10. c 3.

L. 3.
Strom.

architecture. S'il nous paroît admirable au dehors, il l'est encore d'avantage au dedans, où tant de pieces sans être commandées travaillent incessamment à nôtre subsistance, & à nôtre nourriture; ce qui oblige Galien à les comparer plaisamment aux instrumens *automates* de Vulcain. Ce grand personnage y a comté plus de deux cens os, dont il n'y a aucun qui n'ait plus de quarante rapports & considerations pour lesquelles il est de la force, grandeur, & figure qu'il possède. Aussi le nom de Prométhée est un nom de prévoiance, qui marque celle dont il a usé dans cette fabrique. Ce qui est fort contraire à l'impertinente pensée de ceux qui veulent dans Clement Alexandrin que Dieu n'ait fait l'homme que jusqu'au nombril, & que ce qui est au dessous soit d'une autre Puissance. Il nous suffira de dire en ce lieu, que la plus grande beauté du corps humain consiste en une juste proportion de ses membres, avec une couleur sante & convenable. Et nôtre principale consideration sera celle des organes, dont nous venons de dire que l'ame se sert en toutes ses operations. Car puisque les deux principales facultez sont l'Entendement, & la Volonté, & que celle-ci n'agit que par la prescription du premier, qui ne connoit rien qui n'ait

passé par ces organes qui sont les Sens, il s'ensuit que leur connoissance sera un grand acheminement à celle de l'ame, aussi bien que du corps. Or ces sens corporels sont nommez extérieurs, pour les distinguer du sens commun qui est interne; & bien qu'on en ait voulu rendre le nombre douteux, l'on est convenu dans l'Ecole du nombre de cinq, la Vue, l'Ouïe, l'Odorat, le Goût, & l'Attouchement, par cette raison qu'il n'y a que cinq objets sensibles, la couleur, le son, l'odeur, la saveur, & la qualité tactile ou ce qui peut être touché. De ces objets sensibles les uns sont nommez propres, à cause qu'ils ne peuvent être connus que par un sens seulement, comme la couleur par la vue, le son par l'ouïe: les autres sont appellez communs, d'autant que plusieurs sens en jugent, comme la vue & l'attouchement de la quantité. Le nombre, la figure, le mouvement, & le repos, sont encore par la même raison des sensibles communs, où les Sens sont plus sujets à se tromper qu'à ceux qui leur sont propres. Il faut prêter son attention à chacun de ces cinq sens séparément, que les Philosophes nomment les cinq portes de l'ame; & qu'ils disent être des mouvemens de cette même ame, qui se font avec l'intervention du corps.

*Arist. de
sensu &
vig. l. c. 1.*

CHAPITRE XXIV.

De la Vuë.

L se presente d'abord cette grande question, si l'on voit par l'emission des raïons visuels, comme Empedocle & Platon l'ont crû, ou, selon Aristote, par la reception des images & especes des objets. Peut-être que l'une & l'autre de ces deux choses contribuent à l'action de l'œil qu'on appelle vision, & que le raïon & l'espece en usent comme deux grands Seigneurs, dont chacun fait une partie du chemin pour se rencontrer. Quoiqu'il en soit, il demeure constant que les plus grands yeux ne sont pas ceux qui voient le mieux; & que si Palemede est celui des hommes qui les a eus tels le plus remarquablement, comme Philostrate le represente, il est à croire qu'il voïoit plus clair de ceux de l'esprit, qu'il ne faisoit des veritables dont nous parlons. La raison, outre l'experience, s'en rend facilement dans la doctrine Peripatetique, qui fait venir la pointe de la pyramide visuelle dans les moindres yeux & un peu enfoncez, beaucoup plus pointuë, & par consequent avec une vertu plus forte, comme étant plus unie & ramassée. Celui qui d'un pro-

*Pline l. 1. montoire de Sicile comtoit les vaisseaux qui
c. 21. sortoient du port de Carthage, devoit avoir*

les yeux de cette dernière conformation. Et s'il y a eu des vuës de Lyncée qui perçassent les arbres, & les murailles, ce qui est dur à croire, elles devoient encore être de même. Mais de quelque façon que la vision se fasse, la vuë a ce privilege de n'être pas forcée, comme les autres sens le sont par la presence des objets, puisque l'œil les reçoit, ou rebute, selon qu'il lui plait de s'ouvrir, ou de se fermer. Le sujet & le lieu où elle se fait est l'humeur crySTALLINE exemte de couleur pour bien juger de toutes. La lumiere qui est requise pour cela, & beaucoup plus du côté de l'objet que de celui de l'œil, est une des choses les plus obscures dont traite la Philosophie, bien que ce soit cette même lumiere qui éclaire tout. On la tient une substance entre les corporelles & les spirituelles, & les couleurs qu'elle revele se peuvent dire des lumieres incorporées, ou inherentes & attachées à quelque corps. Or la vuë est le sens de l'invention, & c'est pour cela qu'encore qu'Aristote ait nommé l'ouïe le sens des disciplines, il ne laisse pas de reconnoître que la vuë est celui de tous qui nous est le plus cher, & dont la privation nous afflige d'avantage. En effet, la surdité n'a garde d'être si incommodé que la cecité, ou aveuglement.

*Iambl.
pro:r.
c. 8.*

*1. Met.
cap. 1.*

ce qui a fait prononcer oratoirement à Quintilien, que la perte de la vue n'étoit pas moins l'aveuglement de l'ame que du corps, & que l'homme souffroit également par elle en toutes les deux parties. *Fal- litur quisquis hanc calamitatem non animo- rum putat esse, sed corporum; totius homi- nis debilitas est oculos perdidisse.* Et de ve- rité l'ame étant renfermée dans le corps, je ne dirai pas comme dans une prison, mais comme dans un sepulcre, d'où vient l'al- lusion Grecque entre *σῶμα*, & *σῆμα*, quel plus grand désastre peut-elle souffrir que d'être privée de ce peu de lumière qui lui vient par cette agreable fenêtre de l'œil? Car la verité dont elle fait sa plus douce pâture, ne pénètre jusqu'à elle par nul endroit si sûre- ment, ni si commodement, que par celui- là, *veritas est certa rei notitia, habita maxi- mè per visum*; d'où vient la preference du témoin oculaire à tout autre. Enfin Pline soutient que c'est dans les yeux que l'ame fait sa principale demeure, *profecto in oculis animus inhabitat*; & que ceux qui les baisent s'approchent d'elle le plus près que faire se peut, *hos cum osculamur, animum ipsum vide- mur attingere.* Il est constant que dans la pas- sion où cela se pratique, rien n'est plus puissant

Gl. in
anul. de
instr.
caus.
Eccl.

L. II.
cap. 7.

que la vuë. Il n'y a point d'expression verbale qui approche de celle des yeux; ce sont des truchemens qui se servent du langage des Anges; & ils sont si prompts, si fideles, & si pathetiques, qu'un clin d'œil dit souvent plus de choses, soit en bien, soit en mal, que cent periodes n'en pourroient exprimer.

L'action des yeux est si puissante en l'une & en l'autre façon, qu'elle donne aux uns la vie, & aux autres la mort. Sans parler de la fascination, ni des Gorgones; un mauvais regard de certaines personnes a fait parfois ce qu'on dit du Catoblepas, & du Basilisc, qui font perir ce qu'ils envisagent. Et une favorable ceillade au contraire en a souvent ressuscité d'autres tout-à-fait desesperez. Ne dit-on pas que la Tortuë couve & fait éclore ses œufs en les regardant d'une forte attention? Une personne qui aime ardemment, a de même je ne sai quoi d'utile dans la vuë pour ceux qu'elle affectionne, qui nous fait dire communément qu'elle les couve des yeux. D'ailleurs l'extravagance d'un esprit, ou sa prudence, paroissent sur tout dans cette partie. Il n'y a rien de plus composé que le regard d'un homme sage, ni de plus extravagant & déreglé que celui d'un fou. *In facie prudentis* Prov.
lucet sapientia, oculi stultorum in finibus terræ. Sal. c. 17.

Et Jesus Syrach rencherit sur ce proverbe de Salomon, quand il dit que les yeux d'un étourdi ou insensé se portent & se jettent de sept differens côtez tout à la fois, *oculi insipientis septemplices sunt.* Enfin la Nature a voulu gratifier l'œil de l'homme de cette particularité, qu'il n'y a que lui qui ait de petits poils à la haute & à la basse paupiere. L'Histoire des Incas observe que ceux du Perou mettoient superstitieusement en cet endroit des marques de leur bonne ou mauvaise fortune, prenant à bon augure le tremblement de la paupiere d'enhaut, comme ce leur étoit un signe tout contraire si celle d'enbas souffroit ce mouvement involontaire.

Eccl. cap. 20.

Arist. 2. de part. an. c. 14. lib. 4. cap. 16.

CHAPITRE XXV.

De l'Ouïe.

LA grande recommandation de l'Ouïe vient d'être le sens qui fait les savans, y en aiant peu qui le deviennent d'eux-mêmes: & qui doivent à leur invention seule & à leur raisonnement les sciences dont ils ont quelque connoissance. Elles sont presque toutes *acroamatiques* aussi bien que la Physique d'Aristote, qui vouloit être interpretée de vive voix, & leurs principales parties n'arrivent guères jusqu'à l'ame, que par le canal de

l'oreille, nommée pour cela l'organe des disciplines. C'est ce qui a fait aussi appeller la voix en Grec *Φωνή*, comme qui diroit *Φῶς* *ἡ* *ἄ* *γ*, la lumière de l'entendement, qui en effet demeureroit dans de grandes tenebres s'il n'étoit éclairé par la parole de ceux qui l'instruisent en lui disant le mot en l'oreille. Mais nôtre Theologie a renvié de beaucoup en cela pardessus la Philosophie, quand elle a prononcé que la Foi étoit de l'ouïe, *Fides ex auditu*; de sorte que ce dernier eloge rend encore ce Sens bien plus considerable. Enfin toutes les voix articulées, & tous les discours raisonnables qui nous distinguent du reste des animaux ne sont rien sans l'ouïe; non plus que toutes les melodies de la Musique, qui n'ont été inventées que pour lui plaire. Cela montre dans la doctrine des choses contraires les grandes disgraces qui accompagnent necessairement la surdité, quoiqu'on puisse dire qu'elle exemte en recompense du déplaisir de mille bruits importuns, & d'une infinité de fâcheux propos dont nous avons tous les jours les oreilles batues & persecutées. La surdité du Lievre le rend plus gras si nous en croions Plin, peut-être à cause que le bruit ne l'effraie pas.

*Paul. ep.
ad Rom.
cap. 10.*

*Lib. 28.
cap. ult.*

Le son est l'objet de l'ouïe, & il se trouve

ou simple par le choc de deux corps, ou articulé par la voix des animaux, ou accompagné de discours par la parole qui est de l'homme seul, alors ce son est la matière, comme ce qu'il signifie la forme. L'Echo n'est rien qu'un son réfléchi une ou plusieurs fois par la rencontre d'un corps solide. Le sujet ou organe principal de ce sens est un air né avec nous, & renfermé dans une pellicule appelée le *Tympan*. Cet air est une substance très subtile & fort approchante de la nature élémentaire de l'air, ce qui lui en a donné le nom. Or comme l'humeur cristalline qui devoit juger des couleurs, n'en a point; l'air que contient le Tympan est immobile, pour discerner avec exactitude toute sorte de sons, qui ne peuvent se former que par le mouvement des corps qui se choquent. L'oreille est le canal qui les conduit pour cela: mais comme il y en a de si pas & petits qu'ils ne peuvent être entendus, ceux aussi qui sont trop grands & excessifs, détruisent l'organe au lieu de se faire ouïr, de même qu'une trop grande splendeur perd la vue & devient invisible. Tel est tenu le son des cataractes du Nil, & quelques-uns ont dit la même chose de cet autre bruit imaginaire des sphères célestes. Plutarque assure qu'aux

jeux Isthmiques, où Quintus Flaminius fit proclamer la liberté que les Romains laissoient aux Grecs, les cris de cette grande assemblée furent si violens, qu'on y vit tomber d'en haut des Corbeaux ou étourdis, ou incapables de voler dans un air fendu & percé si rudement & en tant d'endroits tout à la fois. L'on a écrit que l'homme seul avoit les oreilles immobiles, & ça été l'opinion d'Aristote & de Plin. Si est-ce que sans parler du jeune Cinna de Martial, ni du Sacrificateur qu'Eustathius assure les avoir eu mobiles, il est constant qu'il se trouve des personnes qui les remuent sans y toucher, & le Docteur Crassot de qui nous avons des Institutions Philosophiques, le faisoit quand il vouloit, aussi bien que Muret, dont Rome a tant estimé les belles oraisons, & les diverses leçons. Le défaut d'oreilles fit perdre la couronne de Perse au faux Smerdis; & Joseph observe qu'on les coupoit à ceux qu'on vouloit empêcher de parvenir au souverain Pontificat des Juifs. Mais il n'étoit permis à personne au Perou de les porter percées d'un si grand trou qu'étoit celui que l'Empereur de Cusco faisoit aux siennes par magnificence. L'oreille gauche ainsi percée guerit plutôt que la droite; ce qu'Aristote croit proceder de la chaleur & de

l. 11. c. 27.

Ant.

Jud. l. 14.

cap. 25.

hist. des

Incas l.

1. cap. 23.

Probl.

sect. 21.

qu. 7.

l'humidité plus grande qu'ont les parties de notre corps qui sont à gauche. Il n'est pas si facile de rendre raison pourquoi le bas de l'oreille étoit consacré à la memoire, & d'où vient que les Anciens tiroient cette partie pour faire souvenir : Non plus que de dire ce qui leur fit placer derrière l'oreille droite la Déesse Nemesis ou Vengeresse. En effet, comme ils portoient là le doigt annulaire ou studieux après l'avoir baisé, pour demander pardon aux Dieux d'une mauvaise parole, plusieurs se grattent encore aujourd'hui le même endroit quand ils se repentent de quelque chose. Au surplus la nature nous enseigne de nous servir plus des oreilles, nous en ayant donné deux, que de la langue qui est unique. Entre les sons dont elles sont batues, l'on veut que celui du tonnerre ne s'entende pas de plus loin que de soixante lieues, & celui du canon de trente en droite ligne. Le son de la voix a pour premier & principal instrument l'Epiglote, semblable au bec d'une flûte; sans pourtant qu'il soit permis d'user de cette comparaison, qu'en se souvenant de la censure de Galien, qui ne l'admet pas reciproquement, mais seulement de la flûte à l'Epiglote; parce que c'est l'Art qui a toujours imité la Nature comme plus ancienne,

*l. 7. de
usu part.
c. 13. &
l. 8. c. 1.*

& non pas la Nature l'Art qui lui est postérieur, & dont elle n'a jamais pris aucun modele. Plin^e veut que la voix ne serve pas moins à reconnoître que la face. Aussi chacun a la sienne différente, & deux voix semblables ne sont pas moins rares selon lui, que deux visages du tout égaux. C'est une chose digne de considération là dessus, que la Nature se plait si fort à la diversité, qu'en toute une Verrerie vous ne trouverez pas deux verres dont le son n'ait quelque chose qui les peut faire distinguer.

CHAPITRE XXVI.

De l'Odorat.

C'EST n'est pas sans sujet qu'on place l'Odorat au milieu des cinq Sens, puisqu'il a quelque chose de commun avec les deux premiers dont nous venons de parler, qui n'exercent leur fonction qu'avec l'intervention d'un corps externe nommé le *medium*, & les deux autres suivans qui se font par le seul toucher, & sans ce milieu. Car l'odeur, qui est l'objet de ce troisième sens, a besoin pour le faire agir d'être porté aux *caruncules mammillaires*, placées dans la partie supérieure du nez, & que la plus commune opinion établit pour l'organe de l'Odorat. Mais

Arist. de sensu, & sens. c. 5

il ne faut pas prendre cette odeur, qui est une qualité où domine la secheresse, pour une substance; puisque comme telle il ne faudroit pas qu'elle fût sensible, comme nous éprouvons qu'elle est. De dire contre cela qu'une qualité n'étant qu'un accident, ne peut pas nourrir comme font les odeurs, c'est faire une objection appuiée sur le faux & sans fondement. Le Cameleon vit de petits vers & de mouches, & non de l'air ni des raïons du Soleil parfumez. Et les hommes Atomes ou sans bouché des Indes, qui n'avoient pour tout aliment que la seule odeur des fleurs, n'ont jamais été que dans l'imagination des plus credules. Le plus qu'on puisse donner aux exhalaisons mêmes qui ont de l'odeur, & qui sont des substances, c'est de recréer les esprits animaux, & de conforter aucunement le cerveau. Or le milieu qui sert de trajet & de vehicules à l'odeur, n'a point de nom particulier selon Aristote, parce que l'eau le dispute à l'air, les Poissons n'étant pas dépourvus du sentiment des odeurs. Sur quoi il faut prendre garde que l'on en met de deux sortes ou especes, les unes regardant l'estomac, & les autres le cerveau. Car les premières qui accompagnent le boire & le manger, sont si differentes des autres, que souvent

*Gass. in
vita Peir.
l. 5.*

*2. de ani-
ma, c. 7.*

elles nuisent & déplaisent quand on les mêle parmi les alimens; d'où vient le precepte des Anciens de ne parfumer jamais nôtre nourriture, *ne admisceas unguentum ubi lentem coquis*. L'odeur qu'on peut nommer stomachale, parce qu'elle réjouit le ventricule, comme fait celle des vivres, nous est commune avec tous les animaux, qui sont attirés par là comme nous à rechercher la pâture qui les fait subsister. L'autre qui touche seulement le cerveau par son agreable qualité, semble être toute particuliere à l'homme, & fait le plus noble objet de son odorat, quoique les Brutes n'en soient pas absolument dépourvuës.

Ce sens est toujours accompagné en nous de respiration, dont Aristote observe que la nature se sert à deux fins differentes. Dans la premiere elle ne vise qu'à rafraichir l'animal, qui a besoin de cet air nouveau qu'elle lui fournit par ce moien; & c'est ce qu'il appelle le grand & principal ouvrage de la respiration. Dans l'autre fin, & en second lieu, la nature s'en sert pour nous faire sentir les odeurs, & ce Philosophe appelle cette operation le deuxiême office de la respiration, & son *parergon*. Notez, que les Insectes, & les Poissons qui n'ont point de poumon, flairent sans respirer, par un autre organe, qui

ne constituë pas néanmoins une nouvelle
 espece d'odorat. Beaucoup d'animaux le
 possèdent plus excellent que nous; quoi-
 qu'on dise de certains Pilotes ou guides neces-
 saires à passer les mers de sable, & les deserts
 d'Afrique, où l'on assure qu'ils trouvent les
 chemins en flairant le terrain. Nous l'avons
 si debile, que jamais il ne nous sert sans plai-
 sir, ou sans douleur, c'est à dire que la bon-
 ne odeur ne nous recrée, ou que la mauvaise
 ne nous dégoûte. De même, dit encore
 Aristote, que les animaux qui ont les yeux
 durs, & la vue courte en consequence, n'ap-
 perçoivent les couleurs que quand la crainte
 ou quelque autre passion les surprend & les
 anime. Aussi ne songeons-nous guères en
 dormant que des senteurs & des parfums nous
 donnent quelque satisfaction, à cause de l'in-
 firmité & foiblesse de leurs especes qui s'effa-
 cent aisément dans le sens interne. Cela vient
 de ce que l'homme aiant à proportion de son
 corps le plus grand & le plus humide cerveau
 de tous les animaux, la secheresse de l'odeur
 est aussi-tôt surmontée par l'humidité de cette
 partie. C'est pour la même raison que l'odo-
 rat est moindre l'Hiver que l'Eté, & que les
 pais Orientaux fournissent de meilleurs par-
 fums & en plus grand nombre, que ceux du
 Septen-

2. de ani.
 c. 9. & de
 sensu &
 sens. c. 4.
 οὐλοπό-
 & δ'αλ. γα.

Septentrion, ou même du Midi, l'excès de la chaleur, aussi bien que celui du froid, détruisant le temperament que veulent les odeurs, toujours accompagné d'un peu d'humidité, ce qui rend les cendres d'un bois de bonne odeur destituées d'agrément par la consommation de toute l'humour. Car les Elements simples n'ont point aussi d'odeur, comme manquant de cet assaisonnement des qualitez requises pour en produire. Et l'or entre les metaux, comme le plus pur, n'a pas l'odeur qui se remarque au fer, & au cuivre.

Il faut ajoûter iceptiquement, que les goûts sont ici differens comme par tout ailleurs. Ce qui réjouit un Odorat, en afflige un autre. L'odeur du Lis & de la Rose ne peut être soufferte par beaucoup de personnes qui s'en trouvent entêtées. Celle des Pommes en fait tomber d'autres en défaillance, & je ne suis pas fort éloigné en cela de leur complexion. Aristote observe aussi que les bonnes odeurs ne servent parfois qu'à faire sentir plus mal; & que les hommes qui puënt du gousset, sont plus insupportables quand ils se pensent prévaloir des choses aromatiques, *homines qui hirciunt, fœdius olent cum odoribus.* Enfin avec un peu de raillerie la mauvaise odeur peut paroître avantageuse,

Probl.
sect. 13.
qu. 9.
& 11.

puisqu'on a dit d'un homme dont le nez étoit intolérable à celui de tous les autres, qu'il n'avoit que faire d'être vaillant, aiant en cette partie de quoi faire fuir tout le monde,

CHAPITRE XXVII.

Du Goût.

Nous avons remarqué au chapitre précédent, que le Sens du Goût agit en touchant & sans milieu pour le moins apparent; comme parle Aristote au septième chapitre du second livre de l'Ame. Le Goût ne peut se perdre absolument sans perdre la vie, à cause de la nécessité des alimens, quoiqu'il y ait des personnes qui s'en abstiennent des années entières, si les Histoires sont assez exactes, & en qui le goût semble être entièrement déperir; ce qui ne se peut pas dire de l'Attouchement, dont l'animal vivant ne peut demeurer privé durant un seul moment. L'on ne donne point d'autre objet au goût que la faveur, qui consiste en l'humidité, comme l'odeur en la secheresse, mais avec une mixtion des autres qualitez telle, que comme le sec prédomine dans les odeurs, l'humide ait le même avantage dans les saveurs, *sapor humidi, ut odor sicci.* Que si des choses seches comme le Poivre, & le Gingembre,

*Arist. 2.
de an. c. 9.*

ne laissent pas d'avoir de la saveur, elle n'est perceptible au goût que par l'humidité que la bouche leur communique en les détrem-pant. Aristote n'a spécifié que huit sortes de saveurs. Plin en met jusqu'à treize, dont il appelle les trois dernières anonymes, c'est à savoir, celles du vin & du lait qui ne sont pas simples mais composées, & celle de l'eau qui pour n'avoir point de goût ni de saveur, fait selon lui une espece de goût & de saveur distincte des autres. Si est-il constant que les Elemens comme corps simples sont insipides ou sans saveur, de sorte que s'il se trouvoit de l'eau assez pure pour ne tenir rien des qua-litez étrangères, elle ne seroit perceptible que par l'attouchement. L'or comme le plus pur des metaux n'est pas seulement sans odeur, selon que nous l'avons déjà dit, mais encore sans saveur. Tant y a que le doux, & l'amer, sont les deux saveurs extrêmes, au sentiment de ces deux Auteurs. Les autres sont moyen-nes & entre ces deux premières, dont même l'amer semble n'être qu'une privation de dou-ceur, comme le noir n'est pris par quelques-uns que pour une privation de blancheur; qui disent aussi que les cendres ne sont ameres que parce que toute la douceur en est sortie.

Pour le regard du sujet, ou de l'organe du

Goût; qu'on place à l'extrémité de la langue où il reside & se trouve plus exquis qu'au reste de la bouche & du gosier; cet organe, dis-je, ne doit pas être actuellement humide pour bien juger des saveurs, mais seulement tel par puissance. Un friand pour cela dans Athenée fit faire un petit étuy à sa langue, afin que ne nageant plus dans l'humidité du palais, & ne se frottant plus à rien, elle eût le sens plus vif & plus délicat. La langue la plus capable du goût est la médiocre selon Aristote, lorsqu'elle n'est ni trop large ni trop étroite. Je pense aussi que la vertu sensitive unie en sa pointe, y rend cette même vertu plus grande, & que les Serpens qui ont leur langue fourchue, & même quelques-uns divisée en trois, n'ont pas le goût si bon; tant s'en faut qu'ils éprouvent une double ou triple volupté en ce sens; comme le même Philosophe semble l'insinuer ailleurs. Si cela étoit, ce Philoxene qui demandoit aux Dieux un col de Gruë, & un gosier de Vautour, pour faire durer plus long-tems son plaisir, leur eût fait une prière plus appropriée à son dessein, si elle eût été de lui donner une langue de Serpent. Mais le désavantage seroit grand aux animaux qui n'en ont point du tout, si la Nature ne leur avoit donné quelque

*l. 1. de hist.
anim.
cap. 11.*

*2. de part.
anim.
cap. 7.*

*l. 3. Eu.
dem. c. 2.*

chose d'analogue ou de répondant à cette partie. L'on a écrit d'un oiseau des Indes Orientales nommé Emes, qu'étant sans langue aussi bien que sans ailes, il avaloit outre le fer, les charbons ardens, & les glaçons indifferement. Ces choses ne se croient guères qu'après de bonnes preuves, & beaucoup de confirmations. Au surplus la chaleur étant une qualité si active, c'est une merveille que les choses douces se sentent moins chaudes que froides; quoique Macrobe attribue cet effet au trouble qu'apporte cette même chaleur à l'organe en l'offusquant. Car cela ne peut être imaginé ni bien dit que d'une chaleur excessive & brûlante; comme un trop grand froid est cause parfois qu'on s'apperçoit moins de la generosité du vin, tant le goût est surpris & prévenu par une fraîcheur extraordinaire. L'on demande pourquoi ces mêmes choses douces qui plaisent d'avantage, rassassient néanmoins plutôt que les autres; ce qui procede principalement sans doute de ce qu'elles sont les plus nourrissantes, & que par consequent elles contentent en moins de tems la nature. Mais je m'empêcherai bien de parler ici des goûts differens, me souvenant du precepte qui deffend si expressément d'en disputer. Je proposerois plutôt au sujet des

*Thuan.
hist. l. 117.*

*7. Saturn.
cap. 12.*

Langues, comme celle des femmes, de qui le bon goût, & l'aptitude à parler, montre la perfection, pourrit aussi la dernière au cimetière de Thoulouse; ce que je me souviens qu'un éloquent & savant Ecrivain a depuis peu observé.

CHAPITRE XXVIII.

De l'Attouchement.

L'OBJET de l'Attouchement est tout ce qui peut être touché, & cela se réduit ordinairement à sept contrarietez de qualitez tactiles ou touchables, qui sont premierement le chaud, & le froid; secondement l'humide, & le sec; en troisième lieu le pesant, & le leger; en quatrième le dur, & le mol; en cinquième le lubrique ou visqueux, & l'aride ou non coulant; en sixième l'âpre ou raboteux, & le doux, uni, ou facile; & en septième & dernier lieu, l'épais, & le mince. Ces sept se reduisent par Aristote même aux deux premières contrarietez, qui contiennent les quatre qualitez d'où toutes les autres procedent, & dont la chaleur & la froideur sont actives, l'humidité & la secheresse passives. Mais l'on ne convient pas du sujet où reside ce sens, ou de l'organe, c'est à dire de l'instrument qui le fait. L'un veut que ce soit

la chair, l'autre le nerf, & plusieurs le placent dans la première & la plus délicate partie de la peau, qui s'appelle *cuticule* par les Auteurs Latins, & *epiderme* par les Grecs, que d'autres font insensible. Peut-être que toutes ces choses y ont quelque part; & que comme elles sont épanduës par tous les membres, ce sens aussi donné par la Nature pour reconnoître ce qui lui est nuisible, est par tout le corps, à cause qu'il peut être offensé en toutes ses parties. Il y a d'autant plus d'apparence à cela, que le Sens doit être où se fait le sentiment. Et par conséquent, puisque nous éprouvons des sentimens de douleur, & quelques autres dans toutes les parties de nôtre corps, le sens d'attouchement n'y doit point être limité en un lieu particulier, étant & nécessaire, & perceptible par tout. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il est plus exquis en un endroit, qu'en un autre, d'où vient la pensée de quelqu'un que ce *criterium*, ou organe du toucher, reside spécialement sur la peau du bout des doigts, & entre autres du second.

Mais l'aphorisme Philosophique, qui porte qu'une chose sensible appliquée immédiatement sur l'organe du sens n'est point sentie, *sensibile positum supra sensum non facit sensatio-*

nem, a donné lieu à une grande dispute touchant l'Attouchement, & qui concerne encore le goût à l'égard de ceux qui les font agir tous deux sans milieu. Quelques-uns disent donc que la peau ou la chair servent de milieu entre le nerf qu'ils prennent pour l'organe du tact, & son objet. Si est-ce qu'Aristote a prononcé que ce milieu, s'il y en a un, ne paroïssoit point, & étoit sans nom; à quoi l'on peut répondre qu'aux choses Physiques qui doivent être connues comme celle-là, c'est la même chose de n'apparoître pas & de n'être point du tout, *de iis quæ non sunt, quæque non apparent, eadem est ratio*, la règle de Jurisprudence se pouvant étendre jusqu'ici. Il est bien plus naturel & plus expedient de soutenir que le Goût & l'Attouchement ne sont pas comme les autres sens, qui n'ont point d'action sans l'intervention d'un milieu, parce qu'ils ne connoissent rien que par les especes de leurs objets, dont le Goût & l'Attouchement se passent fort bien, agissant immédiatement, comme toutes les experiences semblent le prouver manifestement.

Il faut observer dans ce dernier sens, que l'homme est celui de tous les animaux qui, à proportion de son corps, a la peau la plus douce, & déliée, ce qui rend son attouche-

ment très exquis; sans néanmoins qu'on en puisse inferer de là une plus grande subtilité d'esprit, vû que le Crocodile, l'Hippopota-^{Plin l. ii.} me, fort avisez, & l'Elephant même qu'on^{c. 39.} voit si ingenieux, ont la peau très rude, & très dure. Il est vrai que Plin & Aristote ont fait des jugemens très differens sur cela. L'on a dit que l'homme seul étoit chatouilleux, ce qui n'est peut-être pas vrai; en tout cas c'est cette delicatessè de peau qui le rend tel. Mais pourquoi ne sommes-nous pas propres à nous chatouiller nous-mêmes? C'est, dit Aristote, parce que les parties d'une tout ne lui sont pas assez sensibles, *quia quod nati-^{Pro. sect.} vum est sensum effugit, τὸ γὰρ σωματικὸν ἀναίσθητον.* Je pense que la surprise des autres qui nous chatoüillent y fait aussi beaucoup, car^{35. qu. 1. & 6.} pour nous il est impossible que nous nous surprinions nous-mêmes. Il y a des animaux qui n'ont des cinq Sens que ce dernier, selon Aristote au dernier chapitre du troisième livre de l'Ame, où je croi qu'il comprend le goût sous l'attouchement. C'est, dit-il, que les autres Sens ne sont pas absolument necessaires pour l'Etre, mais seulement pour le mieux être. Aussi n'y a-t-il que celui-ci qui ne puisse perir sans la mort de l'animal. Il est certain que par son origine ou ancienneté, &

par cette nécessité dont nous parlons, il est le premier de tous, quoiqu'en dignité il passe pour le dernier. C'est qu'il est le plus matériel de tous, & qu'à notre confusion il nous fait faire des fautes que les bêtes ne commettent pas, par où nous achetons bien cher l'excellence de son organe dont nous venons de parler. Les desordres où ce sens nous porte souvent aussi bien que le goût, nous font honorer du titre de Temperans ceux qui usent de moderation aux plaisirs de l'un & de l'autre; sans que nous nous servions guères de ce terme en parlant des personnes qui ont de la retenue aux satisfactions que peuvent donner la vue, l'ouïe, ou l'odorat. Certes les premiers meritent bien cet éloge, n'étant pas une petite vertu de resister aux tentations de ces deux grands ennemis de nôtre raison, quand ils se portent à lui faire la guerre. L'atouchement nous trompe parfois aussi bien que les autres sens; la vue le redresse dans l'exemple qu'en donne Aristote, où les doigts pensent rouler sous eux deux choses, bien que les yeux nous fassent reconnoître qu'il n'y en a qu'une, *tactus duo dicit in digitorum variatione, visus autem unum.* Sextus Empiricus s'est fort servi de cette instance.

4. Metap.
c. 6.

CHAPITRE XXIX.

Du sens Interne, ou Commun.

PARCE que c'est le train ordinaire de la Nature de reduire autant que faire se peut la multitude à l'unité, l'on a jugé qu'elle n'auroit pas manqué d'assembler en quelque lieu les cinq Sens externes, où comme diverses lignes tirées d'une circonference s'unissent dans un centre, les differentes especes ou images des couleurs, des sons, des odeurs, des saveurs, & des qualitez tactiles, tendissent toutes, pour y être considerées par une puissance seule, puisqu'aucun des sens ne se réfléchit sur soi-même pour juger de ses operations propres, & n'est capable de discerner celles des autres. Car de dire que nôtre Entendement peut faire cette fonction, ce n'est rien proposer qui doive contenter là dessus, parce que les autres animaux à qui nous n'accordons pas la même suprême faculté, n'ont pas moins besoin que nous de cette autre moyenne, qui soit arbitre des divers objets de leurs sens, pour suivre ou fuir les choses qu'ils croiront leur être utiles ou dangereuses. C'est ce qui a fait établir un Sens Interne; qu'Aristote & beaucoup d'autres après lui plaçoient dans le Cœur, mais que les Me-

decins ont très bien montré ne pouvoir être ailleurs que dans le Cerveau, puisque c'est la source de tous les nerfs, sans qui les Sens seroient comme perclus, & n'agiroient point. La plus grande difficulté consiste à savoir si ce Sens doit être multiplié à cause de ses opérations différentes. Quelques-uns font le nombre des sens internes pareil à celui des cinq sens; d'autres les réduisent à quatre, à trois, à deux, & enfin à l'unité de celui qu'on nomme le Sens Commun. En effet, pouvant lui seul exécuter ce qu'on juge à l'imagination, à la mémoire, à la fantaisie, & à la faculté estimative, pourquoi voudroit-on multiplier ce sens intérieur, qui a pour objet toutes les especes materielles des cinq extérieurs, dont il forme, contemple, compare, & conserve les notions? Il suffit aussi d'établir son siege dans le Cerveau, sans contester sur ses divers ventricules, qui ont d'autres fonctions naturelles que celles de servir à des imaginations, ou à des souvenirs. Ce que dit Zacutus, Medecin d'une personne qui vécut trois ans après avoir perdu toute la substance de son cerveau, seroit encore d'une plus difficile discussion. Tant y a que le sens commun peut suffire seul aux divers offices qu'on partage sans nécessité entre beaucoup

*in praxi
med. obs.
4. p. 5.*

de facultez differentes. Il tient le milieu entre les sens exterieurs, & l'Entendement, auquel il rend à peu près le même office au dedans, qu'il avoit reçu des objets du dehors. Cette opinion de l'unité d'un Sens Interne, pour n'être pas la plus ancienne, ne doit pas être la moins suivie dans sa probabilité. Aussi a-t-elle été maintenüe il y a plus de quatre part. 2. cens ans par Alexandre de Hales precepteur qu. 70. de Saint Bonaventure, & de Saint Thomas mem. 2. d'Aquin.

CHAPITRE XXX.

De l'Appetit sensitif.

PUISQUE nous avons encore l'Appetit sensitif commun avec le reste des animaux, il est à propos d'en parler devant que de venir à l'ame raisonnable qui nous distingue d'eux. Et d'ailleurs cet Appetit suivant les phantômes ou fantaisies que lui presente le Sens Commun dont nous venons de traiter, c'est encore un sujet de n'en differer pas d'avantage la consideration. Il n'a pas son siege au Cerveau comme lui; la plus commune & la plus probable opinion le lui donne au Cœur, où se ressentent manifestement toutes les émotions dont cet Appetit nous agite; par la même raison qu'on a placé le même Sens Interne dans la

partie supérieure, à cause des signes évidens que ses opérations s'y passoient. L'on définit l'Appetit sensitif, une faculté animale que la fantaisie porte à un objet sensible. Il est distingué par la première partie de cette définition, de l'Appetit naturel, qui est une propension ou inclination à ce qui est propre & qui convient, dont les plantes mêmes participent: Et la dernière partie marque la différence qui se trouve entre lui & l'Appetit intellectuel, c'est à dire la Volonté, portée à toute sorte de bien que lui découvre l'Entendement; au lieu que l'Appetit sensitif ne suit que les fantaisies du sens Commun, qui ne lui peut faire voir qu'un bien singulier, matériel, & sensible. La Volonté de plus est une puissance immatérielle; l'Appetit sensitif est une faculté corporelle, toute plongée dans la matière. Enfin l'Appetit Intellectuel agit en maître, émouvant le Sensitif & lui commandant même, quoique souvent il ne soit pas obéi. Au reste son nom d'Appetit qui semble marquer seulement un desir & une suite, ne doit pas être entendu de la sorte, étant certain qu'il ne poursuit pas plus les choses que la fantaisie lui représente utiles, qu'il fuit celles dont elle lui donne de l'aversion comme lui devant être nuisibles. C'est

pourquoi tantôt on l'appelle concupiscible, & tantôt irascible, lorsqu'il évite, & surmonte les choses fâcheuses qui s'opposent à son souhait. Ces objets differens n'obligent pas pourtant à distinguer réellement deux Appetits qui ne sont en effet qu'une même faculté, laquelle ne se roidit contre le mal qu'en vue du bien qu'elle se propose au de là. Nous avons observé dans la Morale le nombre des Passions qui la regardent, & qui étant d'elles mêmes indifferentes au bien & au mal, deviennent Vice, ou Vertu, selon qu'elles sont soumises ou refractaires à la raison.

CHAPITRE XXXI.

De l'Ame Raisnable.

ENCORE qu'il y ait assez d'argumens démonstratifs au sujet de l'immortalité de l'Ame, & que nous en aions rapporté trente-trois dans un traité particulier; parce que néanmoins les principes de la Philosophie Peripatetique sont fort contraires à ce que nous sommes obligez d'en croire, selon que nous l'avons déjà observé au vingt-troisième chapitre, le plus sûr est de déferer cet honneur à la Foi, que nôtre plus grande certitude dépende d'elle sur cela. Car quoiqu'Aristote ait prononcé nettement pour la bonne opi-

nion en divers lieux, & sur tout dans ses livres de l'Ame, si est-ce que son éternité du Monde dont Aphrodisee fait tant de cas, son aphorisme qu'il n'y a rien d'actuellement infini, & divers autres des principaux points de sa doctrine, semblent obliger à tenir l'ame mortelle, & ont fait dire à beaucoup de ses disciples que la crainte d'être mal traité comme Anaxagore & Socrate, l'avoit fait écrire ce qu'il avoit prononcé de son immortalité, laissant à ceux qui considereroient bien ses principes, le moyen de reconnoître ce qu'il en pensoit véritablement. Il n'est donc pas à propos de donner à des esprits prevenus du merite de ce Philosophe, la liberté de décider un article si important; & il vaut beaucoup mieux soutenir, que si leurs conjectures de la dissimulation sont véritables, il s'est lourdement trompé dans cette matiere, comme il lui est arrivé en tant d'autres, où il n'est pas suivi dans nos Ecoles. Certes, il est bien plus sûr de recevoir de l'autorité & de la certitude de notre Foi, la décision de ce point, comme nous faisons ce qu'elle nous enseigne de la creation du Monde, de l'humanité du Fils de Dieu, de la Trinité, de la Resurrection de nos corps, & de beaucoup d'autres veritez:
puisque

puisque cette même Foi est non seulement infaillible, mais encore infiniment plus éclairée que toute la Philosophie du Paganisme. Outre que c'est une maxime reçue, que les connoissances surnaturelles ne détruisent pas les naturelles. C'est de quoi nous nous sommes expliqués amplement au traité fait exprès pour cela; ce qui me dispense d'en dire ici d'avantage.

Tenons donc pour très constant, que l'ame humaine ou raisonnable est une substance simple, immatérielle, & indivisible, que Dieu a créé de rien comme il a fait tout le Monde, & qui étant nôtre vraie forme, nous fait vegeter, sentir & raisonner. Mais toute spirituelle & immortelle qu'elle est, nous ne lui voyons exercer ses plus nobles fonctions d'entendre, & de vouloir, pendant qu'elle informe le corps, & qu'elle se trouve attachée à lui, qu'avec une certaine dépendance de ses organes, qui sont les sens tant externes qu'internes, parce qu'elle ne peut rien concevoir qu'en contemplant les phantômes de ce dernier, *oportet intelligentem speculari phantasmata.* De là vient qu'elle ne s'imagine Dieu, les Anges, ni les autres choses purement spirituelles, qu'avec un rapport à ce qui est matériel ou terrestre, & comme par-

le l'Ecole , *per ordinem ad corporalia* ; bien que cela n'empêche pas qu'on ne tire de cette façon de comprendre un très fort argument de sa nature épurée, & qui n'a rien de corruptible, puisqu'il n'y a qu'elle dans le monde qui puisse agir de la façon.

L'on demande de quelle maniere la jonction de deux parties si dissemblables se fait, c'est à dire comment l'ame toute divine informe un corps mortel & corruptible. Cela est moins difficile à comprendre par ceux qui croient que la Divinité même s'est associée par fois à nôtre Etre, & s'est voulu revêtir de nôtre humanité. Or par la seule lumiere naturelle les Egyptiens ont autrefois soutenu que l'esprit de Dieu se pouvoit tellement conjoindre à une femme, qu'elle en deviendroit grosse; ce que Plutarque témoigne dans la vie de Numa. L'incorporation de l'ame n'a garde d'être si étrange, ni si inconcevable, que cette pensée Egyptienne. Tant y a que sans rien perdre de sa nature immortelle, non plus qu'un Souverain de sa Majesté pour épouser une femme de moindre extraction que lui, l'ame s'unit au corps de telle sorte, qu'étant diffuse par tout ce composé, elle ne laisse pas d'être toute entiere en chaque partie, *tota est in toto, & tota in quali-*

bet parte corporis. La raison d'une action si metaphysique ou surnaturelle, se prend de ce que tout ce qui est intellectuel, ou impartageable, est necessairement tout entier par tout où il est; de façon que nôtre ame étant indivisible comme nous l'avons présumé, il faut de nécessité qu'elle soit toute entiere au bout du doigt quand elle l'anime: bien qu'elle soit au même tems sans diminution & aussi universellement par tous les autres membres. Il est vrai qu'elle exerce plus noblement ses fonctions dans un lieu, qu'en un autre, & qu'elle agit bien plus eminentement au cœur, & au cerveau qu'ailleurs. Un Auteur moderne s'est imaginé qu'il y avoit dans cette dernière partie une petite glande, où l'ame avoit établi son principal domicile; mais comme cela paroît avancé sans grand fondement, aussi est-il pour demeurer sans suite. Les Medecins qui pourroient, ce semble, voir ici le plus clair, reconnoissent ingénument qu'on ne sauroit rien dire de bien précis des operations naturelles de l'ame. Et Galien a confessé qu'encore qu'il eût assez de lumiere pour discerner les esprits animaux, il avouoit ingénument qu'il étoit dans une parfaite ignorance de la substance de cette suprême partie qui est nôtre forme. A un nombre innom-

*Des Car-
tes art. 31.
des Pas-
sions.*

*l. 7. de
usu part.
cap. 8.*

brable d'opinions que nous avons examinées; autre part, j'ajouterais celle de quelques sauvages de l'Amérique, qui sont persuadés que trois âmes nous dominent, dont l'une a son siège au cœur, la seconde à la tête, & la troisième au bras. N'est-ce pas parler en gens guerriers? & à peu près comme cet impie qui prononcé si insolemment dans la Poésie Romaine,

*Mercurius 10.
Athen.*

Dextra mihi Deus, & telum quod missile libro.

Comme il s'est trouvé des personnes si favorables aux bêtes, qu'ils ont disputé pour l'immortalité de leurs âmes; Theocrite entre autres ayant fait descendre celle du Lion Neméen aux Enfers: il y en a d'autres assez injustes & impies pour soutenir la mortalité de l'âme raisonnable, Mais grâces à Dieu le nombre a toujours prévalu de ceux qui leur ont résisté, & il faut donner la gloire à Platon d'avoir été entre les anciens le plus puissant asserteur de notre immortalité. C'est ce qui rendoit les Pères de l'Eglise primitive presque tous Platoniciens, & comme tels fort contraires aux principes du Lycée. En effet l'immortalité de l'âme est tellement de la doctrine de Platon, que de la nier, ou seulement d'en douter, c'est battre en ruine son Académie, & renverser tout le fondement de

sa science. Atticus son disciple le montre ^{præp.} clairement dans Eusebe, parce que la science ^{Evang.} n'étant selon ce Philosophe qu'un ressouvenir, ^{l. 15. c. 9.} si l'ame n'est pas immortelle, il n'y a point de ressouvenir, ni par consequent de science. L'on voit par là que tout le monde n'envisage pas les choses d'un même air. Et cette differente vue, ou diverse façon de concevoir aussi bien que d'agir qu'ont les hommes, a fait douter à beaucoup que leurs ames fussent essentiellement égales, & d'une même perfection entre elles. Un decret de la Faculté des Theologiens de Paris établit leur inégalité, sur ce pretexte principalement qu'il n'y a point d'apparence que l'ame de Judas fut aussi accomplie que celle de Jesus-Christ. La plus commune opinion pourtant est, qu'elles sont toutes égales & d'une même espee, celle d'Achille & de Therfite, ou d'un Philosophe & d'un idiot, n'ayant leurs operations differentes, qu'à cause de la diversité des organes dont elles se servent, comme nous voions entre les animaux qu'il y en a d'une même espee qui font bien mieux leurs fonctions les unes que les autres. Cette varieté d'esprit est si grande parmi nous, qu'elle merite bien que nous y fassions quelque petite reflexion.

De même qu'un objet se voit bien mieux

au travers d'une eau claire & paisible, que dans celle qui est trouble & agitée; la vérité qui est l'objet de nôtre entendement se rend bien plus reconnoissable aux esprits nets & purifiez, qu'à ceux qu'on peut nommer terrestres pour être trop plongez dans la matiere, & trop obscurcis par l'émotion & le trouble des passions. C'est ce qui fait l'émoussement de ceux qui paroissent tout hebetez & sans discernement; ou la pointe & l'habileté des autres, qui penetrent aussi-tôt les choses les plus difficiles à concevoir. On peut prendre pour exemple des premiers ce Suisse qui s'excusoit de ne parler pas si bien François qu'un autre de ses compatriotes, parce que celui-là étoit en France devant lui: Et sur ce qu'on lui prouva qu'il y avoit néanmoins trente ans qu'il y séjournoit. Je croi bien, repartit-il, que peut-on apprendre en trente ans? Ces gens ont cela de commun avec les Ours, que foibles de tête, ils sont très vigoureux des bras & des autres membres: *Invalidum Ursis caput, dit Solin, vis maxima in brachiis, & in lumbis.* Mais la bisarrerie est ici merveilleuse, car il se trouve des esprits stupides en apparence dans des matieres très claires & intelligibles qui ne laissent pas de se rendre considerables en d'au-

tres fort obscures & intrigués. Semblables ^{Photius in} à ces peuples d'Iberie dont parloit Antonius ^{Bibl.} Diogenes, qui voioient de nuit, & devenoient aveugles le jour ou ils ne discernoient plus rien. L'on en remarque parfois qui font comme ces merciers qui mettent tout en parade & à la montre sans avoir rien de reserve dans l'arriere-boutique. Ils n'ont que l'exterieur & la premiere boutade, pouvans être encore comparez à cet arbre qui porte la Canelle & dont l'écorce vaut mieux que tout le reste. Cependant le Renard disputant de la beauté contre la Panthere, representa fort bien à ses juges, que son merite & sa moucheture étoit au dedans, & non pas sur la peau, ni au dehors comme à la Panthere, ce qui lui donna gain de cause. Il vaut bien mieux être comme la verge offerte par Brutus au temple d'Apollon, d'un bois ordinaire au dehors, & de pur or au dedans. Combien au contraire voions-nous de personnes tous les jours, qui pleines de babil font parade de leur prompte imagination, ou de leur memoire heureuse, au prejudice de leur jugement, pareils en cela à ces valets éveillez qui font bien du bruit au logis, parce que le maître n'y est pas? Vous en pourrez observer d'autres qui n'ont d'application, & qui en effet ne réussissent

qu'en des choses de neant. L'on se doit toujours souvenir à leur égard que les anciens n'ont feint Pallas ennemie mortelle des araignées, dont la toile très subtile & très artificieuse n'est pourtant de nul usage, que pour nous apprendre que la sagesse & la vraie science, ne font nul état des pointes d'esprit inutiles. Pour reprendre la bisarrerie de l'entendement humain, ne connoissons-nous pas des hommes qui s'offensent des mêmes choses, dont d'autres ne font que rire? N'y en a-t-il pas qui en toutes rencontres se réjouissent de ce qui fait au même tems pleurer jusqu'à leurs meilleurs amis? Ces extravagans doivent avoir le cerveau du temperament de cette terre de Narni au Duché de Spolete, qui se met en poudre lorsqu'il pleut, & se convertit en bouë au tems de la secheresse. Mais à qui comparerons nous ceux qui pleins de chagrin ne peuvent souffrir les hommes de mérite, leur preferant la compagnie de gens de très petit talent, ou même une déplaisante & incommode solitude; Il me semble que leur naturel a beaucoup de rapport à celui du Caprier qu'Aristote nous décrit comme ennemi des lieux cultivez, ne se plaissant qu'en ceux qui sont en friche, & ne venant jamais si bien que contre un sepulchre

*Probl.
sect. 20.
qu. 12.*

desert. Les plus insupportables & les plus à craindre de tous sont peut-être ceux qui sans beaucoup de sujet se piquent de bel esprit, pour parler comme eux, sans se soucier de le rendre bon. Cependant quelque peine qu'ils se donnent pour cela, & quelque gloire qu'ils y prétendent, les Diables l'auront toujours plus subtil, & en mille façons plus excellent qu'eux. Ils feroient bien mieux de convertir leurs soins & leur ambition à l'avoir bon & vertueux, l'appliquant au bien, ce que ceux-là ne font jamais.

L'ame a deux principales puissances ou facultez, celle de l'Entendement, & celle de la Volonté: L'on dispute du merite des deux. L'un a pour lui les vertus Intellectuelles; l'autre les Morales. Aristote a posé deux sortes d'intellect, l'un agent, & l'autre patient, sur quoi il y a encore des contestations sans fin, pour découvrir l'intention de ce Philosophe, & pour savoir si ces deux intellects doivent être distinguez réellement, ou non. Quoiqu'il en soit, l'Entendement a le vrai pour objet, & la Volonté, ce qui est bon. Il y en a qui ont voulu faire de la Memoire Intellectuelle une troisième puissance de l'ame, comme étant differente de la sensitive qui n'est que des choses singulieres & corpo-

relles. Mais de même que cette dernière n'a point été distinguée par nous du sens commun, il n'y a pas de sujet de rendre celle-ci autre que l'intellect même. Pour ce qui touche l'ame séparée, si elle emporte ses habitudes & ses connoissances acquises; si elle en acquiert de nouvelles; quels sont les mouvemens; & beaucoup d'autres questions qui la concernent; ce sont choses qui sont plus de la Theologie, que de la Physique, & qui se résolvent aussi plutôt par l'autorité de l'Ecriture Sainte, & par l'avis des Peres de l'Eglise, que par aucun raisonnement Philosophique; ce qui nous empêchera de les considérer ici comme l'on fait par fois. Tout se trouve par tout quand l'on veut, *omnia sunt in omnibus*, mais encore faut-il se donner des bornes raisonnables, sur tout en des ouvrages de la nature de celui-ci. Il reste ce qu'on appelle en termes classiques *Parva Naturalia*, ou, les petites questions naturelles, dont nous ne dirons aussi qu'un mot, les aiant assez amplement considérées ailleurs.



CHAPITRE XXXII.

*De la Jeunesse, & de la Vieillesse;**De la Santé & de la Maladie;**De la Veille, & du Sommeil;**De la Vie, & de la Mort.*

L'AGE de l'homme, qui comprend tout le tems de sa vie, a reçu de différentes sections. Ceux qui ont le plus multiplié ce partage, l'ont distribué en ces sept portions, l'enfance qui dure jusqu'à sept ans, la puerilité jusqu'à quatorze, l'adolescence jusqu'à vingt-cinq, la jeunesse jusqu'à trente-cinq, la virilité jusqu'à cinquante, la vieillesse jusqu'à soixante-cinq, & la decrepitude qui s'étend jusqu'à la mort. Ces périodes néanmoins ne sont pas si certains, qu'ils ne varient selon le temperament de chaque particulier. Mais d'autres n'ont mis que trois tems de la vie, le premier celui auquel l'homme croit, le second où il demeure en même état, & le troisième qui conduit jusqu'au dernier moment de la respiration. Pythagore crût que les quatre saisons de l'année avoient un rapport assez juste à celles de nos jours, & mit pour cela l'enfance en parallele avec le Printems où tout pousse, la jeunesse avec l'Eté, l'âge viril avec l'Automne, & la vieil-

lesse avec l'Hiver. C'est ainsi que toutes choses peuvent être prises diversement, & qu'elles ont diverses faces selon qu'on les veut envisager. Il seroit facile de distribuer aussi la journée d'un animal *hemerovie*, s'il s'en trouve, en quatre saisons semblables.

On reproche à la Jeunesse la temerité, l'inadvertance, & les débauches, dont les defordres se font souvent ressentir long-tems après, & qu'on nomme alors *delicta iuventutis*. En effet, il y a des jeunesses bien corrompuës, *quarumdam ferarum catuli cum rabie nascuntur: Venena statim à radicibus pestifera sunt.* Mais l'on peut dire que la Nature, avec la grâce des premières années, couvrent ces defauts; & qu'il vaut mieux avoir l'esprit jeune à quinze ans qu'à cinquante. D'ailleurs tous les jeunes gens ne sont pas également vicieux. Il s'en trouve au contraire de plus réglez & qui vivent mieux que beaucoup de vieillards. *Curia capax fuit prætexta Papyrii.* Et l'innocence de la jeunesse est si ordinaire, lorsque

Juven.
Saty. 14.

---- nondum implevere medullas
Nativæ mala nequitiæ,

que parmi les animaux mêmes que nous haïssons le plus, les jeunes souvent ne font point de mal; *parvulae serpentes non nocent*; le Cor-

beau est blanc quand il est petit; & le Diable même n'offensoit personne dans les premiers tems de sa vie. Ajoûtons que les mieux nés font d'abord paroître leur bon naturel. *La espina quando nace, la punta leva delante*, dit l'Espagnol; & Quintilien, *Generosioris arboris statim planta cum fructu est*. Pompée à dix-huit ans faisoit des merveilles dans les armées, & Auguste les commandoit aussi à dix-neuf. C'est ce qui faisoit dire à ce dernier dans son arriere-saison: Ecoutez jeunes gens un vieillard, que les vieillards ont autrefois attentivement écouté lorsqu'il étoit jeune. A la verité il y en a qui naissent tout autrement. Ils paroissent confirmez au mal presque dès le berceau. Et quand une de nos Coutumes, que je ne nomme pas, a rendu ses provinciaux majeurs à vingt & un an, la glose en a donné cette raison, *quippe malitia supplet etatem*. Raillerie à part, l'on a toujours crû que le Ciel avoit si agreable la candeur & l'innocence des premieres années, que nous lisons dans Orosius, comme dans une très perilleuse tourmente Albuquerque prit un enfant sur ses épaules, esperant que sa bonté exemte de tout crime les sauveroit tous deux. J'ai aussi lû depuis peu, qu'aux mêmes Indes Orientales où ce grand Capitaine en usoit ain-

L. 8. hist
Eman.

Itiner.
Orien.
Carm.

l. 2. c. 13

si, la coutume est de prendre pour la sûreté des chemins quelque jeune garçon, parce qu'il est bien plus respecté à cause de son bas âge, que ne seroit son pere.

La Vieillesse est le port où naturellement se termine le cours de la vie, & où tout le monde souhaite d'arriver; mais un port où l'on ne laisse pas d'avoir beaucoup d'incommoditez à souffrir.

*Optima quæquæ dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit, subeunt morbi, tristisque senectus,
Et labor, & dura rapit inclementia mortis.*

Outre ces maux qui sont l'apanage ordinaire des longues années, il se trouve des personnes d'âge si dépravées, qu'elles viennent faire naufrage au port, & cela d'autant plus honteusement, que rien ne peut plus excuser leur incontinence ridicule. En effet, si les transports d'un jeune homme sont blâmés, ceux d'un vieillard, sur tout en amour, passent pour folie; *luxuriosus adolescens peccat, senex luxuriosus insanit.* Mais en recompense une vieillesse bien conduite a ses prérogatives. Son experience lui donne en toutes rencontres de grands avantages. Et il y a peu d'endroits où elle ne soit respectée aussi bien qu'à Sparte. Je viens de lire dans un Itineraire, que l'âge est tellement

Oger.
Itin. Dan.

considéré en Dannemarc, qu'il y est presque le seul maître des ceremonies, de sorte que la femme du Chancelier y marchera après une beaucoup moindre qu'elle, si cette inférieure en dignité se trouve la plus âgée. Un homme bien avancé dans le retour, pour user de ce terme d'agriculture, a deux choses à observer: L'une, de ne se négliger pas trop, *ne sit pannis ammisque obsitus*, comme parle Terence, imitant en quelque façon les Arabes, & generalement tous les Mahometans, qui sont plus curieux en habits dans l'arriere-faison de leur vie, qu'en toute autre. La Vieillesse a assez de rides nécessaires qui peuvent donner de l'aversion sans se l'attirer encore par des negligences odieuses; & par des improprietez qui déplaisent toujours. La seconde chose où il doit bien prendre garde c'est de faire sa retraite devant l'extreme caducité, prenant exemple sur ce bon Roi Latinus; qui se renferma quand il crût que l'heure de le faire étoit venuë,

Sepsit se tectis, rerumque reliquit habenas.

7. Aen.

La Santé n'étant autre chose qu'une proportion des qualitez & un juste temperament des humeurs, la Maladie doit être leur disproportion, & dépendre absolument de leur intemperie. Le Peripatetisme qui constituë

la santé dans un parfait accord de ces mêmes humeurs, & qui croit que la moindre dissonance fait la maladie, n'admet point d'état moien entre ces deux ennemies. Les Medecins au contraire ne prenant pas les choses si à l'étroit, & croiant qu'il faut une notable alteration de temperament, pour faire une indisposition formée, reconnoissent après Galien un intervalle de constitution, & une certaine latitude dans laquelle l'on n'est ni sain, ni malade. Certes l'on peut se contenter de cet état, s'il est different de la santé athletique, & dire avec le Poëte,

Horat. l.
1. ep. 12.

*Si ventri bene, si lateri est, pedibusque tuis, nil
Divitie poterunt regales addere majus.*

L. 7. c. 50.

L. 1. de
rem. fort.
cap. 3.

Un Xenophile musicien a possédé durant cent cinq ans cette heureuse affliction, sans aucune incommodité corporelle, ce que Pline a raison de tenir pour un miracle. Mais c'est une chose étrange que Petrarque prefere la maladie à la santé, quand il parle de ceux qui ont l'esprit agité de quelque passion, *nisquam*, dit-il, *pejus quàm in sano corpore eger animus habitat.* La Medecine qui fait profession de guerir toute sorte de maux, se contente souvent d'émonder au lieu de déraciner ces plantes sauvages qui repoussent aussi-tôt. Et la superstition qui a trouvé autrefois l'*Abracadabra*

bra contre la fièvre hémittée, un vers du quatrième de l'Énéide contre la quarte, & un grain de bled sous un pain contre la quotidienne, forge tous les jours d'autres remèdes qui ne valent pas mieux, & quantité de telles bagatelles.

Nam febrem vario depelli carmine posse

Vana superstitio credit, tremulaque parentes

*Q. Sere-
nus Sam.*

Certes ce bâton noïeux est bien donné à Esculape, pour marque des difficultez de son art conjectural; & les maladies nouvelles qui naissent de tems en tems, & qui demandent aussi des remèdes chroniques & appropriés aux saisons, montrent bien qu'on a eu raison d'attribuer à Phœbus aussi bien la conduite des années & des siècles, que celle de la Médecine.

Le Sommeil est un assoupissement des sens externes, duquel l'animal ne peut se passer; & la Veille au contraire, est le rétablissement de ces mêmes sens dans leur fonctions ordinaires. Les Letargiques, & les Epileptiques n'ont pas un sommeil de cette condition, aussi n'est-il pas nommé naturel, & bien loin d'être nécessaire ou utile, il tend à nôtre ruine, & sa fin est presque toujours celle de la vie. Ceux aussi qui n'ont pas quelqu'un des sens assoupis, comme l'ouïe s'ils répondent en dormant; ou qui se promènent n'ayant pas perdu la faculté motrice, ce qui arrivoit parfois à Galien, ceux-là, dis-je, n'ont pas

un sommeil loüable, & l'on peut dire qu'ils ne sont pas endormis parfaitement. Le bon sommeil se forme des vapeurs qui montent du ventricule au cerveau, & qui bouchent les passages des esprits animaux vers les sens, qui se trouvent par ce moyen comme perclus & sans action. De là vient qu'on s'endort volontiers après le repas, à cause des fumées des vivres que l'on a pris; & qu'après qu'elles sont passées & consumées l'on s'éveille, les esprits retournant visiter les sens, qui reprennent leurs opérations par ce moyen. Laberius a prononcé que le meilleur sommeil étoit le plus assoupi,

Bene dormit qui non sentit quàm malè dormiat.

Et par effet je connois des personnes qui preferent le façon de dormir à la Polonoise sans se deshabiller, à toute autre. Les hommes de lettres ont besoin du Sommeil pour délasser & réparer les esprits, que le travail de l'étude consume ou fatigue extraordinairement. C'est pour cela que

7. 2. les Trœzeniens consacrerent un même autel aux Muses & au Dieu du Sommeil, selon l'interprétation de Pausanias. Et néanmoins le Hibou dédié à Minerve témoigne comme les studieux percent volontiers les nuits pour acquérir les sciences. Tous les animaux dorment, jusqu'aux Poissons, qu'Aristote assure être alors travailléz des poux & des puces qu'engendre le

fond de la Mer. Mais selon le même Auteur
 l'homme est celui qui a le plus de songes & de
 rêveries en dormant, qui se forment des fantô-
 mes & des especes du Sens commun ou interne
 que nous avons fait unique. Il y a des songes de
 divers genres, dont j'ai parlé ailleurs fort au
 long. Celui de Sylla rapporté par Appian est
 notable. Ce Romain estimé le plus heureux des *de bello*
 hommes songea qu'il étoit appelé par sa De- *civ.*
 stinée. Le lendemain il communiqua son songe
 à ses amis, fit son testament ensuite, le soir eût
 la fièvre, & la nuit suivante mourut âgé de
 soixante ans. En voici un autre assez gaillard,
 mais je respecte trop Clement Alexandrin l'un *l. 4.*
 des plus savans Peres de l'Eglise Grecque, de qui *Stron.*
 je le tiens, pour faire difficulté de le rapporter.
 Un jeune débauché aiant convenu de prix avec
 une fille pêcheresse pour le lendemain, son-
 gea la nuit qu'il la baisoit, & guerit si bien sa
 fantaisie par là, qu'il renvoia cette abandonnée
 quand elle vint le trouver. Sur l'avis qu'elle eût
 de cette illusion, elle fit demande en justice de sa
 recompense, & le juste Roi d'Egypte Boccho-
 ris ordonna que le jeune homme vuideroit sa
 bourse au Soleil, afin que cette folle fille pût
 prendre pour son paiement l'ombre de l'argent
 qui en sortiroit. Or parce que le Sommeil est
 nommé tantôt l'image, tantôt le frere de la

Mort, nous passerons à propos & commodément au dernier article de ce chapitre, qui fait aussi la fin de tout l'ouvrage. La Nuit étoit autrefois représentée tenant de la main droite un enfant blanc, & de la gauche un noir, comme pour dire, si nous en croions Pausanias, qu'elle étoit la Mere nourrice du Sommeil, & de la Mort.

CERTES on peut s'étonner là-dessus avec un Ancien, que deux choses si semblables, & qui ont tant d'affinité, soient considérées si diversement; qu'on se plaise si fort à prendre le repos du Sommeil, & que tout le monde regarde avec horreur celui de la Mort;

Mortis imago juvat somnus, mors ipsa timetur.

Au surplus, nous ne naissons que d'une sorte, & il s'en trouve une infinité de mourir. Il y a une mort violente qui arrive en plusieurs façons, & une naturelle. Celle-ci n'étant autre chose que la separation de nôtre ame du corps, par le défaut de la chaleur naturelle, la Vie se peut dire l'action de l'Ame par le moien de la même chaleur durant qu'elle informe le corps. Mais cette chaleur a besoin d'être nourrie par l'humide radical, & cela est cause que de tous les tempéramens le sanguin est le plus propre à la prolongation de la vie, comme chaud & humide. Car le bilieux est chaud & sec; le phlegmatique humide & froid; le melancholique froid & sec;

ce qui leur donne du desavantage à l'égard de la
 longue vie. Ceux qui l'ont éprouvée telle s'ap-
 pellent *Macrobies* par les Grecs, *Longævi* par les
 Latins. Plusieurs Auteurs ont tenu registre de
 ces biens cōstituez, & Antigonus Carystius en
 nomme un fort grand nombre dans son traité
 fait exprès. Nôtre Histoire parle du Chevalier
 Jean d'Estampes qui mourut sous Louis Septié-
 me l'an mil cent trente-neuf, & qui aiant porté
 les armes sous Charlemagne, auroit vécu selon
 quelques uns trois cens soixante & un an. La
 Saracénique témoigne qu'un Soliman de Perse
 deceda l'an de Jesus Christ six cens cinquante-
 trois, âgé de trois cens cinquante, ou du moins
 de deux cens cinquante-six ans. Cependant au-
 cun d'eux n'est approché de la vivacité prise
 pour la longue vie des Patriarches dont parle
 Moÿse, & si il faut noter qu'il n'est point dit que
 ni ceux-ci ni les autres rajeunissent, comme Mas-
 sée l'assure d'un Bengalois de la race des Ganga-
 rides. Il avoit trois cens trente-cinq ans, lors-
 qu'il vint trouver le Portugais qui commandoit
 aux Indes Orientales, & les dents lui étant tom-
 bées diverses fois, il lui en étoit toujourns revenu
 d'autres; comme ses cheveux blancs avoient de
 tems en tems repris leur couleur noire. Plin
 avoit seulement observé, qu'en une vallée des
 mêmes Indes les hommes y vivoient jusqu'à

15. Hist.

L. 7.

c. 21.

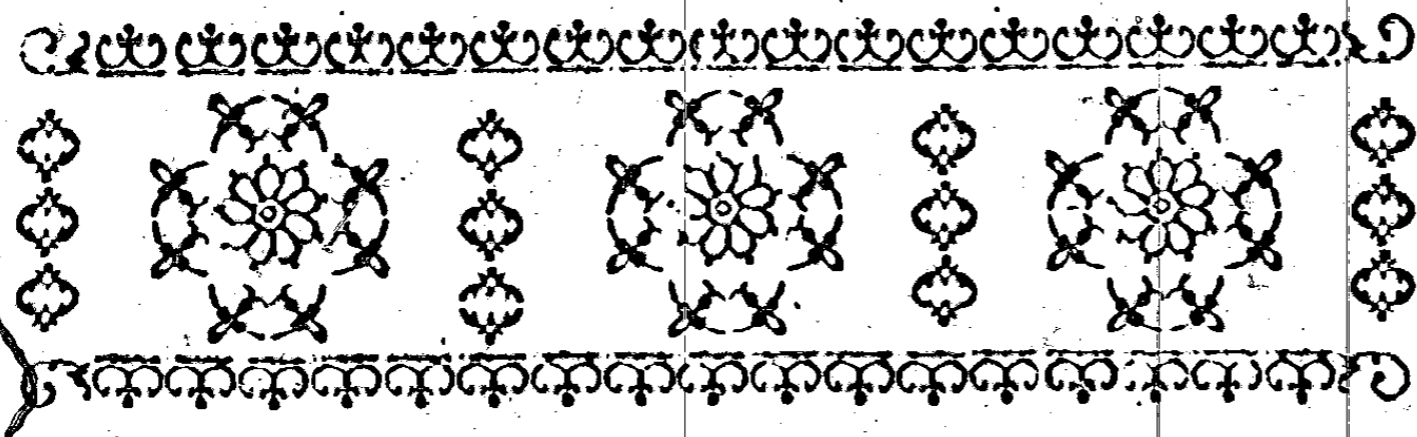
deux cens ans, le poil qu'ils avoient blanc dans leur jeunesse se changeant en noir quand ils devenoient vieux. Tant y a que cela peut autoriser ce qu'on écrit d'un Ecoissois Ministre dans la prouince de Northumberland, qui en mil six cens cinquante-sept étoit arrivé à l'âge de cent seize ans, les dents qu'il avoit perduës de caducité lui étant revenues. La Relation ajoute, que n'ayant plus de cheveux, ils lui repoussent, que son ancienne vigueur se rétablit, & qu'après s'être servi durant quarante ans de lunettes, tout d'un coup sa vuë s'est remise à tel point, qu'il lit sans en avoir besoin les plus petits caracteres. Mais pour conclusion, il ne faut pas croire que l'étendue de la vie la rende plus heureuse, ni plus considerable. Si cela étoit, il n'y a nulle apparence que Dieu l'eût donnée à plusieurs animaux de plus de durée qu'à l'homme. La bonté fait le prix de la vie, non pas la longueur. Et en tout cas si elle nous paroît courte, tirons en cette leçon, que nous l'avons reçue telle, parce que nous devons prétendre à une meilleure, & viser par d'autres moiens à l'Immortalité.



VIII.
CONSIDERATIONS
SUR
L'ELOQUENCE
FRANÇOISE
DE CE TEMS
AU
CARDINAL DUC
DE RICHELIEU.

**Les microfiches ci-jointes présentent certains défauts
ou lacunes inhérents au document original. Nous vous
prions de nous en excuser.**

Graphisme défectueux



MONSEIGNEUR,

Le favorable traitement, qu'ont reçu de V^ôtre Eminence deux ou trois petits Traitez, que j'ai déjà pris la hardiesse de lui dedier, m'oblige de telle sorte, que je ne puis m'abstenir d'user encore de la même liberté pour celui-ci, & de rechercher en vous rendant mes respects une si avantageuse approbation. Il n'y a, ce me semble, que ceux qui donnent par élection, & par un choix exempt de toute obligation, qu'on puisse dire être tenus d'observer de l'égalité entre leur present & la personne à qu'ils il le font. Les autres qui offrent comme moy par devoir ce peu qu'ils possèdent, trouvent leur excuse dans l'état de leur fortune; & les Grands ont accoutumé d'imiter l'Océan, qui reçoit aussi bien le tribut d'un petit ruisseau, que celui du Rhin & du Gange. J'avouë que vos seules vertus heroïques m'ont autrefois donné l'ambition de mettre v^ôtre nom glorieux au devant de quelques feuilles que j'exposois

EPI'TRE.

au public; & je puis dire que c'étoient des sacrifices semblables à ceux que faisoient les Atheniens à une Divinité inconnüe. Mais il n'en est pas de même à present, que plusieurs choses concourent, & semblent m'imposer la necessité de vous presenter ce discours, où j'ose parler de l'Eloquence de ce tems sur les principes de premiers Orateurs de l'antiquité. Car pour supprimer en vous obeissant mes plus grands ressentimens, à qui puis-je adresser mon travail plus raisonablement, qu'à celui qui dans une parfaite connoissance de ce que les Grecs & les Latins ont eu d'artifice au parler, possède toutes les graces de nôtre langue? Et de qui dois-je attendre une plus puissante protection que de celui dont les écrits & la vive voix nous ont fourni les principaux ornemens de nôtre Eloquence, aussi bien que de nôtre Morale; nous donnant tant pour le bien dire que pour le bien vivre, les meilleurs preceptes que nous ayons. Il y a bien plus, MONSEIGNEUR, pource que je n'ai rien dit dans tout cet Ouvrage, de l'eloquence animée de l'action, j'ai cru satisfaire aucunement à ce qui étoit au dessus de mes forces par l'inscription de vôtre grand nom, qui contient en soi ce que Quintilien disoit de celui de Cicéron, nous apprenant

ÉPIÎTRE.

que de son tems il n'étoit plus le nom d'un homme, mais bien de cette divine Eloquence, dont il nous a laissé une si belle idée. Ceux qui seront assez heureux pour se pouvoir représenter l'agréable ton de vos paroles, les mouvemens reglez de toute vôtre personne, & le reste des graces qui ont toujours accompagné ces discours immortels, que vous avez si souvent prononcez avec admiration dans les plus notables Assemblées de la France, n'auront pas besoin de preceptes pour ce regard, & il suffit qu'ils en reçoivent un de moi qui comprend en soi tous ceux de la Rhétorique, de se mettre toujours vôtre belle image devant les yeux, s'ils veulent suivre un modèle parfaitement accompli. J'aurois donc fait une faute notable, si je ne vous avois dédié ce Traité de l'Eloquence, qui doit à la vôtre tout ce qu'il peut contenir de considerable; imitant ces hommes champêtres qui offroient au Soleil les fruits dont il étoit le principal producteur. Si Vôtre Eminence daigne regarder de bon œil mon présent, tout rustique qu'il est, je ne doute point qu'une si douce influence ne fasse trouver de bon goût aux plus difficiles ce qu'il contient; & j'aurai pris cet avantage sur les ennemis, s'il s'en rencontre, de leur avoir mis au visage

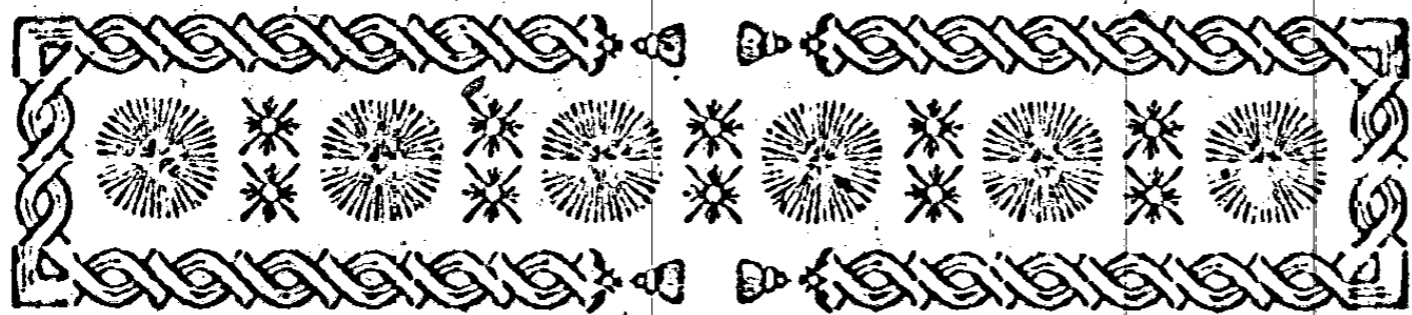
ÉPIÎRE.

des rayons qui les éblouiront. C'est une grâce que j'attens de vôtre bonté, MONSEIGNEUR, vous suppliant de vous souvenir en ma faveur, que ce n'est pas une moindre action de prendre volontiers de petits presens, que d'en refuser, ou même d'en donner de très grands. Et je demeure,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très humble & tres
obeissant serviteur

DE LA MOTHE LE VAYER.



CONSIDERATIONS
SUR
L'ELOQUENCE
FRANCOISE
DE CE TEMS.

Si c'étoit une chose absolument nécessaire d'être parfaitement éloquent pour parler de l'Eloquence, j'avoué que je ferois paroître trop de temerité d'entreprendre ce Discours. Il faut plus de naturel que j'en ai pour aspirer à la gloire du bien dire ; & l'austerité de mes études m'ayant toujours plus porté à la connoissance des choses, qu'à l'ornement du langage, ne m'a pas formé le style propre à un si haut dessein. Mais puisque nous voions tous les jours, que beaucoup de personnes sans avoir jamais tenu le pinçeau, ne laissent pas de parler fort pertinemment de la Peinture ; Et qu'il y a des peres de famille, qui ne discourent pas moins à propos que les Architectes de l'ordre d'un bâtiment, bien qu'ils n'aient jamais mis la

main à l'œuvre: Pourquoi ne seroit-il pas permis à un homme de traiter de l'Art du discours, sans être Orateur; & de dire son opinion de l'Eloquence de son tems, bien qu'il ne le fasse pas avec toute la pompe & toutes les graces que ceux du métier pourroient apporter? C'est d'ailleurs une chose qui me doit être bien plutôt pardonnée, en ce que je ne prétens pas de donner ici la figure d'un parfait Orateur François, comme quelques-uns ont fait après les Grecs & les Romains; ni d'enseigner tous les preceptes de la Rhetorique à l'exemple d'Hermogene, de Quintilien, & d'assez d'autres, qui s'en sont d'autant mieux acquitez qu'ils excelloient en cette profession. Mon intention est de dire simplement ce que je pense du langage d'aujourd'hui, de communiquer au public quelques reflexions que j'ai faites sur ce sujet, & d'exposer mes sentimens au jugement de ceux qui les peuvent corriger, s'ils ne les approuvent. On ne doit pas trouver plus étrange que je me dispense de parler de l'Eloquence en aiant si peu, que quand un Orateur entreprend de discourir de certaines choses dont il n'a pas une fort profonde con-

Lib. 1. de noissance. Et néanmoins Cicéron lui permet
Orat. de le faire, & lui ote même promettre une
 glorieuse

glorieuse issue de son entreprise. Il remarque sur ce propos qu'Aratus, tout ignorant qu'il étoit de l'Astrologie, par le commun consentement des hommes savans, ne laisse pas de faire un très excellent poëme du Ciel & des Etoiles. Et que Nicandre qui n'avoit jamais pratiqué la vie champêtre, l'a néanmoins très bien décrite en ses Vers, qui n'ont rien de rustique que la matiere dont ils traitent. Nous pouvons ajouter l'exemple de Cornelius Celsus, que nous savons avoir exercé son style avec reputation en toute sorte d'arts, bien qu'il ne les pût pas tous posséder dans la perfection, vu même que Quintilien le qualifie un homme de fort médiocre esprit. Ce n'est donc pas une chose nouvelle, ni qu'on doive tout-à-fait condamner en sa personne, d'avoir osé écrire de nôtre Eloquence en étant si dépourvu, puisqu'en cas semblables il n'a pas mal réussi à tant d'autres; & qu'il n'est pas d'ailleurs inconvenient qu'on parle raisonnablement d'une science, encore qu'on n'ait pas le don d'en bien pratiquer toutes les regles. Ceux qui discourent le mieux de la disposition des armées, & des différentes fonctions militaires, ne sont pas souvent les plus grands hommes de guerres, & qui témoignent le plus de valeur dans les

*Lib. 12.**Inst. c. 11.*

combats. Et l'on a remarqué de Galien que ce grand Genie de la Medecine, & qui a si doctement écrit sur toutes ses parties, ne réussissoit pas souvent dans l'exercice de son art, & guerissoit beaucoup moins de malades qu'un Thessalus son adverfaire, dont tout le savoir ne consistoit qu'en quelques experiences. Tant il est vrai que ce sont des parties d'esprit differentes, & qui ne se trouvent pas toujours en un même sujet, celle qui donne les lumieres de la science, & celle qui nous rend propres aux operations. Le même peut arriver en l'art Oratoire, qu'en celui de la Milice, ou de la Medecine, & que tel homme tira fort bien toutes les loix qu'on doit observer dans une piece d'Eloquence, qui se trouvera neanmoins defectueux dans l'usage s'il s'y applique, pouvant donner aux autres ce qu'il n'a pas, comme cette pierre qui fait trancher le fer, bien qu'elle n'ait rien qui coupe d'elle-même.

*Iamblichus c. 23.
& ult.*

Or pour ne pas contrevvenir au symbole Pythagorique qui defend de parler sans lumiere, c'est à dire, à mon avis, sans ordre & sans methode, puisqu'il n'y a rien qui donne tant d'obscurité à un discours que la confusion, je commencerai pour m'en éloigner le plus que je pourrai par le plan de ce petit ouvrage.

gc.

ge. Et premierement je declare que je ne dirai rien ici de cette Eloquence animée de la voix & de l'action, qui donnoit de si grands avantages à Hortensius, & à Demosthene, qu'on a dit des ouvrages de ce dernier, que la meilleure partie de Demosthene ne s'y trouvoit pas. Aussi est-ce le même qui a tant contribué à l'action, qu'après lui avoir baillé le premier rang entre les choses qui pouvoient rendre un Orateur parfait, il lui donna encore le second & le troisieme lieu; voulant dire que tout le reste comparé à l'action lui sembloit de fort peu de consideration. Ce n'est pas qu'il n'y ait eü de grands Orateurs qui ont beaucoup plus paru par leurs écrits, que par ce qu'ils prononçoient en public. Isocrate entre autres est remarqué par Quintilien pour avoir été incomparablement meilleur Ecrivain que Declamateur, ou, selon qu'en parle Denys d'Halicarnasse, plus propre à être lû, qu'à être entendu de vive voix. Au contraire de Demades, & de Periclés, dont le bien dire a été admiré, quoi- qu'ils ne se fussent jamais pû appliquer à mettre la main à la plume. Tant y a que laissant aux maitres de l'art tout ce qui regarde cette eloquence du corps, comme l'appelle Cicéron, qui consiste au geste, à la voix, & au

Cic. 3.
de Orat.

12. Instit.
cap. 10.
In Iud.
de Isocr.

Lib. 3. de
Orat. &
in. Orat.

*Lib. 12.
cap. 10.*

λόγος.

mouvement de toute la personne ; je ne traiterai ici que de cette autre Eloquence muette, & privée de toute action, qui semble être par là beaucoup inférieure à la première, bien qu'en effet ce ne soit essentiellement qu'une même éloquence, & que suivant l'opinion de Quintilien, le bien parler & le bien écrire ne soient, si on y prend garde, qu'une même chose. Car comme la parole est l'image de nôtre discours interieur, d'où vient que les Grecs expliquent l'un & l'autre par un même mot, nos écrits nous représentent tous les deux : & par conséquent si nos pensées sont bien conçues, & si nôtre langage est eloquent, ce que nous écrirons le sera de même, n'y pouvant avoir de différence autre qu'accidentelle en ce qui touche les petites circonstances qui accompagnent l'action. Mais ce n'est pas assez d'avoir remarqué que je me retreindrai dans l'eloquence des livres ; j'ajoute qu'au lieu de suivre le train des Ecoles, qui me meneroit plus loin que je ne veûx aller, je reduirai tout ce que j'ai à dire sur ce sujet sous trois principaux articles. Le premier sera des mots ; ou dictions nuës, dont le corps de nôtre Langue est composé. Le second des periodes, qui se font de ces mots assemblez pour expliquer quelque con-

ception. Et le troisieme, de ce qui concerne une piece entiere, & une Oraison complete, qui a je ne sai quoi de considerable en son tout, outre ce qui peut être observé dans ses parties. Surquoi je suis obligé d'avertir, qu'encore que les Professeurs de Rhetorique entendent quelquefois par le mot d'Oraison un des membres de la periode, qui peut contenir en ce sens plusieurs Oraisons, nous ne prendrons neanmoins en tout ce discours l'Oraison qu'en sa plus grande étendue, & pour une composition parfaite, afin d'éviter la confusion qui pourroit venir de cette double signification. En tout cela mon dessein n'est autre, que de profiter à ceux qui peuvent être touchez de la même curiosité que j'ai eue faisant les observations que je leur communiquerai, & d'en tirer moi-même l'instruction, que je cherche, me confirmant en l'opinion des choses qui seront approuvées, & me departant de celles qui auront une plus mauvaise fortune. Je laisse la gloire entiere à ceux qui ont assez de suffisance pour nous donner une Rhetorique Françoise, de la valeur des Grecques & des Latines. Quant à moi qui reconnois ma foiblesse, je penserai avoir beaucoup fait, si je m'acquiesce de ce peu à quoi je me viens d'obliger. Cleanthe

& Chryssippe se mêlerent autrefois d'écrire des Rhetoriques; mais ce fut de telle sorte, dit Ciceron en riant, qu'il ne falloit que s'amuser à les lire, si on vouloit bien-tôt apprendre à se taire : *Scriptit artem Rhetoricam Cleanthes, Chrysippus etiam, sed sic, ut si quis obmutescere concupierit, nihil aliud legere debeat.* Quelle temerité seroit la mienne d'entreprendre ce qui succeda si mal à deux personnages de telle reputation? Contentons-nous donc de ce qui a plus de proportion avec nos forces, & pour cet effet commençons par la première partie de nôtre distribution, qui regarde la diction.

Multi lo-
quuntur,
pauci di-
cunt.

Encore qu'il semble que ce soit plus le fait d'un Grammairien que d'un Orateur, de considerer les mots nuëment, à cause que c'est la Grammaire qui nous apprend à parler, & la Rhetorique à discourir, d'où vient que tant de personnes parlent, & que fort peu discourent comme il faut : Neanmoins soit que les sciences empruntent les unes des autres, soit que leur difference n'empêche pas qu'elles ne puissent s'occuper sur un même sujet le regardant diversement, il est certain que tous ceux qui ont écrit de l'art du bien dire, se sont toujours employez à donner des regles, & à établir des maximes qui concer-

nent le choix des mots, & l'usage des paroles. En effet, la bonté de la diction est comme le fondement de toute l'Eloquence, & celui-là ne rencontra pas mal, qui dit que les paroles ressembloient aux vétemens, qu'on avoit bien inventez pour la nécessité, mais qui servoient depuis tellement à l'ornement, qu'on en faisoit dépendre toute la bien-seance. C'est pourquoi, comme les hommes qui veulent être proprement vêtus, mettent leur premier soin à choisir de belles étoffes, & qui soient à la mode, sans quoi le reste de leur curiosité seroit comme inutile: Il faut aussi que ceux qui prétendent à l'Eloquence, fassent leur première étude de la valeur des mots, & de la pureté des dictions, pour savoir celles dont ils se peuvent servir, & celles qui doivent être rejetées comme n'étant plus en usage. Car, c'est une des premières règles que donnent les Maitres de cette profession, d'éviter comme un écueil toutes les paroles inusitées, & de les considérer pour être de la nature des pieces de monnoye, dont il ne se faut jamais charger si elles n'ont cours, & que le peuple ne les reçoive. Or il est besoin d'y prendre garde d'autant plus attentivement, que n'y ayant rien de variable à l'egal de ce peuple, à qui tous les sages ont donné la sou-

Quint. 1.

Inst. c. 6.

Macrob.

l. 1. Satur.

cap. 5.

*Horat. de
arte Poët.
Cicer. in
Orat.*

veraine jurisdiction des Langues, les mots changent si souvent que les feuilles des arbres ne tombent point plus ordinairement, selon le dire du Poëte Latin. Que si vous usez d'un terme trop ancien, on dit que vous affectez encore la nourriture du gland, après l'usage des bleds, & de tant de bonnes viandes. S'il est trop nouveau, on le compare à un fruit qui n'est pas encore mur, & qui pour cela ne peut plaire à cause de son amertume. S'il est étranger, vous voilà tombé dans le plus grand de tous les vices qu'on peut reprocher à un Orateur, qui est la Barbarie. Et ainsi il est aisé de juger, qu'on ne sauroit apporter trop de soin ni de circonspection en cette partie qui considère les seules paroles. J'ai quelquefois medité d'où pouvoit proceder cette grande aversion contre celles qui ne sont pas dans le commerce ordinaire, l'Ecole aiant fait un crime si capital de s'en servir. On pourroit dire, que c'est pource qu'il n'y a rien de plus odieux, qu'une vaine parade de mots extraordinaires, qui font voir qu'on pretend parler mieux que le commun, & par consequent qu'on n'a pû trop condamner une chose du tout contraire au dessein de l'Orateur, qui est de plaire afin de persuader. Mais je croi que la principale raison se doit prendre de

ce qu'Aristote a fort bien remarqué en quelque lieu de ses Topiques, que toute diction inusitée *Lib. 6. cap. 2.* ne peut éviter qu'elle ne porte avec soi de l'obscurité. Car puisque nous ne parlons & n'écrivons que pour être entendus, d'où vient que la première perfection de l'Oraison consiste en ce point d'être claire & intelligible, il s'ensuit que son principal défaut procédera de l'ambiguïté, s'il s'y en trouve, comme il ne se peut faire autrement quand nous nous servirons de ce termes peu connus. C'est dont avec grande raison, qu'on les defend si expressément, puisqu'ils semblent s'opposer aux intentions de l'Art, & faire la guerre à la Nature, celle-ci ne nous aiant donné la langue, & l'autre mis la plume en la main, que pour expliquer nettement, & faire comprendre facilement nos intentions.

Il y a aussi la consideration du mauvais son, & du peu de satisfaction que reçoit l'oreille, quand elle est touchée de quelque mot que l'usage n'a pas encore poli ni approuvé. Si le Traité de l'Eloquence de Monsieur du Vair se pouvoit lire sans ces rudes paroles, d'empirance, de venusté, d'orer pour haranguer, de los pour loüange, de contemnement, de fleurs suaves, d'esprits tarez, & sans quelques autres dictions aussi facheuses: qui dou-

*Suet. in
Tib. cap.
70. & 71.*

*De Il-
lust.
Gram.
cap. 22.*

te que ce bel Ecrit ne parût sans comparaison plus agreable, meritant d'ailleurs beaucoup de recommandation? Je ne sai si outre la raison d'Etat, Tibere n'étoit point encore touché de celle dont nous parlons, qui regarde le langage, lorsque voulant prononcer le mot de monopol, il en demanda la permission au Senat, s'excusant de ce qu'il se servoit d'un mot étranger; comme il raïa une autre fois celui d'emblem du corps d'un Decret où il avoit été employé. Ce qui me fait douter qu'il pouvoit avoir cette seconde consideration après celle de la Majesté de l'Empire, c'est qu'il affectoit fort la reputation de bien dire, & que d'ailleurs ce fut lui qu'un M. Pomponius Marcellus osa reprendre d'avoir mal parlé Latin, lui disant qu'il pouvoit bien donner le droit de bourgeoisie Romaine aux hommes, mais non pas aux paroles, son autorité ne s'étendant pas jusques là. A la verité, ce Grammaïrien nous est dépeint par Suctone, pour avoir été si exact observateur de la pureté de sa langue, qu'il en étoit très importun & même ridicule. Aussi faut-il avouer, que comme c'est une chose fort à estimer, selon notre Discours precedent, de n'user point de termes reprehensibles, c'est d'une autre côté une grande misere de s'y asservir de telle sorte,

que ce soin préjudicie à l'expression de nos pensées. Il y en a qui plutôt que d'employer une diction tant soit peu douteuse, renonceroient à la meilleure de leurs conceptions; la crainte de dire une mauvaise parole leur fait abandonner volontairement ce qu'ils ont de meilleur dans l'esprit; & il se trouve à la fin que pour ne commettre point de vice, ils se sont éloignés de toute vertu. Ce n'est pas pourtant ainsi que ces grands Précepteurs de l'Eloquence Grecque & Romaine ont entendu qu'il en falloit user. Ils nous ont enseigné de mépriser tellement la curiosité des mots, quand il est question d'expliquer quelque haute & importante pensée, qu'ils ont mis même je ne sais quelle grace, & quasi une vertu oratoire en cette louable négligence. Longi-^{περι ψους} nus décrivant l'excellente & magnifique Elo-^{cap. 29.} quence dont il a fait un Traité, dit qu'on ne la voit jamais dans cette affectation, ni dans cette pureté qui accompagne ordinairement l'Eloquence vulgaire, à cause que ce qui est si exact, & si étudié, tient du bas style, & dégénère presque toujours dans le plus humble genre de parler. Il est, dit-il, des vertus de l'Oraison à peu près comme des richesses, dont ceux qui ont le plus, & qu'on peut dire être dans l'opulence, négligent mille petites

choses, que les pauvres estiment grandement. C'est pourquoi Quintilien donne aussi pour marque d'un discours qui n'est pas fort recommandable du côté de la conception, & du bon sens, si on fait une particuliere estime des paroles qui le composent, *jacere sensus in oratione, in qua verba laudantur.* Et il se sert dans un autre endroit de l'autorité de Cicéron, qui veut qu'il soit quelquefois permis d'errer à son Orateur, & d'imiter les Dames qui ont souvent plus de grace dans le mépris qu'elles font de se parer, que dans leurs plus curieux ornemens. Et certes ce n'est pas le propre de ceux qui conçoivent les belles choses, de se soucier si fort en quel termes ils les enfanteront. Ils les produisent au jour avec generosité, & sans souffrir tant de tranchées, ils s'expliquent avec une facilité negligente, qui témoigne que leur soin s'étend bien plus sur les pensées, que sur les dictions, *Et quæ indicat non ingratiâ negligentiam, de re hominis magis, quàm de verbis laborantis,* comme parle ce grand ornement de la Republique Romaine. Ce n'est pas que je veuille établir ici l'opinion de quelques Philosophes, qui se sont declarez ennemis capitaux du beau langage. Mon intention est d'en ôter simplement les scrupules dont beaucoup d'esprits sont cruellement gênez, &

Præf. lib. 8. Inst. & lib. 9. c. 4.

In Orat.

d'adoucir les peines que se donnent là-dessus des personnes, qui porteroient bien plus loin leurs meditations, si ce qu'ils ont de plus vive chaleur ne se perdoit par la longueur de l'expression, & n'étoit comme éteint par la crainte d'y commettre quelque faute, *Abomi. Quint. nanda infelicitas, que & cursum dicendi refræ-* *præf. l. 8.*
nat, & calorem cogitationis extinguit mora, *Cicer. in*
& dissidentia. Aussi ne peut-on dire que la *Bruto.*
 Philosophie soit absolument contraire à l'Elo- *Diog.*
 quence, & s'il y a eu des Philosophes, com- *Laër. in*
 me les Stoïciens, & les Epicuriens qui aient *Epic.*
 declamé contre elle, il s'en est trouvé d'au-
 tres, comme les Academieiens, & les Peri-
 pateticiens, qui en ont fait très grand état.
 Il s'en faut tant qu'il y ait de la repugnance en-
 tre la Philosophie & la Rhétorique, que les
 plus celebres Orateurs ont reconnu la sagesse
 pour le principal fondement du bien dire, &
 que la Philosophie étoit la mere commune de
 toutes les belles paroles, aussi bien que de
 toutes les bonnes actions. C'est pourquoi les
 anciens ne recevoient personne dans les clas-
 ses des Rheteurs, qui n'eût passé par celle des
 Philosophes & dont l'esprit, dit le Sophiste *In*
 Theon, ne fut déjà affermi par le poids des *proxi.*
 sentences, qui devoient servir d'ornement à *Pro-*
 son discours. Cicéron pose pour premiere *gym.*

maxime dans son parfait Orateur, qu'il est impossible d'être eloquent sans l'aide de la Philosophie. Il avouë que les promenades de l'Academie lui ont plus servi pour le devenir, que toutes les classes des Rheteurs. Et il fait une remarque sur ce sujet, prise du Phædrus de Platon, que ce qui donna un si grand avantage à Pericles sur tous les Declamateurs de son tems, fut d'avoir été disciple d'Anaxagoras surnommé le Physicien. Le même se peut dire de Demosthene à l'égard de Platon, dont il étoit auditeur, lorsqu'il lui prit fantaisie de suivre l'Orateur Callistratus. Car il n'y auroit point d'apparence de soutenir que Demosthene eut appris son art d'Aristote, après que Denys d'Halicarnasse a si bien refuté un Peripateticien qui avoit avancé cette proposition. Et veritablement, puisqu'Aristote, qui n'avoit que trois ans plus que Demosthene, n'écrivit ses livres de Rhetorique qu'étant déjà fort âgé, lorsque ce grand Orateur paroissoit au plus haut point de sa gloire, comme celui qui s'étoit fait admirer haranguant dès sa vingt-cinquième année; il y a bien plus d'apparence qu'Aristote se soit servi des ouvrages de Demosthene, & de quelques autres Orateurs Atheniens, pour donner les loix du bien dire, que Demosthene du travail d'Aristote.

*A. Gel.
lius l. 3.
c. 13.*

*In Rhe-
tor.
præc.*

Mais encore qu'il y ait une parfaite convenance entre ces deux professions de la Sagesse & de l'Eloquence, il est certain que les abus qui se commettent en la dernière, par cette vaine curiosité de paroles dont nous traitons, ont si fort scandalisé quelques Philosophes, que nous voyons Seneque qui proteste en l'une de ses lettres, que s'il lui étoit possible de se faire entendre par signes, il s'en serviroit plutôt que du discours, afin d'éviter mieux toute sorte d'affectation. C'est pourquoi entre les grandes loüanges qu'il donne ailleurs à son ami Demetrius, il le recommande sur tout d'avoir eu une eloquence aussi genereuse que ses pensées, & qui n'étoit jamais empêchée à l'élection des paroles. Zenon dit un jour sur ce propos à quelqu'un qui remarquoit, que les termes des Philosophes étoient toujours fort concis, que si c'étoit chose possible ils n'useroient même que de syllabes fort courtes. Chrysippus soutient dans Plutarque, que non seulement un Philosophe doit négliger de faire heurter les voyelles, & mépriser tout ce qu'il y a de plus curieux dans la Rhetorique; mais que pour avoir l'esprit plus entier aux matieres qui meritent son attention, il peut laisser couler dans ses écrits des obscuritez, des defectuositez, & jusqu'à des incon-

Ep. 76.

Lib. 7.

de Benef.
c. 8.

Diogen.

Laërt. in
vita Zen.
Citt.Contred.
des Stoiq.

gruitez, que toute autre personne seroit honteuse de commettre. Et la melancholie d'un Grammairien nous est représentée si grande dans les Nuits Attiques, qu'après avoir dit des injures au Philosophe Phavorin, qui lui avoit communiqué son doute sur la propre traduction d'un mot Grec en Latin, cet atrabilaire souhaite que tout le genre humain soit muet, afin de ne plus voir les hommes s'amuser à de telles bagatelles. Or encore que, comme nous avons dit, toutes les sectes de Philosophie ne fussent pas également austeres en ce point; si est ce que dans Platon même, qui a eu la reputation d'écrire aussi éloquemment qu'eut pû faire Jupiter s'il s'en fût mêlé, un étranger avertit le jeune Socrate d'éviter ce grand soin des paroles, s'il veut profiter en l'étude de la Sagesse. Cela est cause qu'on a distingué l'éloquence des Philosophes de celle des Orateurs; ceux-ci visant beaucoup plus à la satisfaction de l'oreille que les premiers, qui croiroient bien souvent faillir s'ils mêloient le plaisir avec leurs enseignemens, & qui font profession d'être plus utiles au genre humain qu'agrecables. Mais si faut-il confesser que ceux mêmes d'entre les Orateurs qui se sont le plus assujettis aux loix de la Rhétorique, n'ont pas été d'avis qu'on ve-

*A. Gell.**l. 18. c. 7.**In Politic.**Cic. in Orat.*

cût dans une si servile contrainte, qu'est celle que beaucoup de personnes s'imposent sur ce sujet, & qu'ils voudroient encore donner au reste du monde. N'est-ce pas une chose digne de risée de voir soutenir qu'on doit bien s'empêcher de prononcer la face pour le visage de qui que ce soit, si l'on ne parle de celle du grand Turc. Qu'il ne faut pas dire que quelque chose s'abat, à cause que c'est faire une vilaine allusion au sabath des forciers. Qu'on se doit servir de l'adverbe tandis, & non pas de pendant que, afin de s'éloigner des mots de pendent, & de pendant d'épée. Et qu'il faut absolument rejeter tous les termes qui peuvent porter ainsi par un equivoque mal pris à des sens peu honnêtes; dont ils donnent des exemples que la pudeur m'empêche de mettre ici, pource qu'en les rapportant j'obligerois l'esprit de ceux qui n'y penseroient pas autrement, d'y faire quelque reflexion. En verité, c'est bien se moquer du monde de vouloir faire passer pour bonnes ces observations, & assez d'autres semblables, qui n'ont rien à quoi un esprit autre que fort petit puisse s'arrêter, & qui nous feroient perdre, par un scrupule ridicule, la meilleure partie de nôtre langage.

Je ne veux pas conclure pourtant, que les

Stoïciens eussent raison de s'opiniâtrer à nommer chaque chose par son nom, & d'attribuer à foiblesse d'esprit le scandale qui se prend des paroles, qu'ils soutiennent n'avoir rien de sale en elles-mêmes. Encore que Marc-Antonin maintienne selon cette doctrine, que nous ne devons jamais tenir aucun mot, ni aucune action pour indigne de nous, qui soit conforme à la nature; je ne suis pas quant à moi d'un si libre sentiment, & je croi qu'on est obligé d'éviter en écrivant, autant qu'il est possible, tout ce qui peut donner un juste sujet de tomber dans un sens deshonnête. Mais il ne s'ensuit pas qu'il faille se gêner sans nécessité, & au grand prejudice de nôtre langue, comme il arrive aux exemples que nous venons de proposer, ni qu'on doive s'abstenir de nommer si besoin est celui qui montrait à jouer de la guitarre à Socrate, bien que son nom fut un peu extraordinaire, selon la remarque de Cicéron en quelque-une de ses Epitres

*Kóvros.
Lib. 9.
ep. 22.*

Or ce n'est pas seulement sur un si honnête pretexte qu'on veut donner des loix injustes au langage François; ceux qu'un Genie particulier porte dans ces subtilitez, comme ils les appellent, étendent bien plus loin leurs censures. On m'a donné pour certain que

tel

tel d'entre eux avoit été vingt-quatre heures à rêver comme il éviteroit de dire, ce seroit, trouvant qu'il y avoit aux deux premières syllabes un de ces mauvais sons, que les Grecs nous ont enseigné de fuir sous le nom de Cacophonie. J'ai ouï dire qu'un autre a soutenu que c'étoit fort improprement parler de répondre, il est midi & demi, qui signifie, disoit-il, dix-huit heures, & qu'il falloit dire précisément, il est demie heure après midi. Et n'a-t-on pas donné depuis peu au public de bien gros volumes, où l'on a eu la curiosité de se passer de l'une de nos plus ordinaires conjonctions, dont on avoit conspiré la perte? Je sai bien qu'ils ne laissoient pas d'être écrits fort elegamment. Mais n'est-ce point abuser de son loisir, de s'astreindre à des choses qui ne font que donner de la peine inutilement? & n'y a-t-il pas bien de l'injustice à vouloir obliger les autres d'épouser des sentimens si peu raisonnables? Ce-

*In judic.
vocalium*

la me fait souvenir d'une des gayetez de Lucien, quand il represente le Sigma de sa langue se plaignant aux voielles, qu'il établit juges de ce different, du tort que lui faisoit le Tau, qui le chassoit violemment de la plupart des dictions Grecques. Et je me souviens encore sur ce sujet de quelques personnes, qui par un caprice particulier ont haï de

certaines lettres de l'alphabet, dont ils se sont abstenus en des écrits composez exprès pour témoigner l'aversion qu'ils en avoient. C'est de quoi il ne faut non plus s'étonner, que de voir des hommes qui ont des goûts extravagans, à qui toutes sortes de douceurs déplaisent, ou de qui le palais rejette les meilleures viandes, que nous emploions ordinairement à nôtre nourriture. Le mal est quand ils veulent qu'on trouve bonnes leurs depravations, & qu'ils prétendent assujettir les sens qui n'ont point cette corruption aux leurs singulieres, ce qui ne peut pas être souffert des uns ni des autres. Pourquoi la fantaisie de quelques particuliers nous privera-t-elle des adverbes, aucunesfois, aujourd'hui, soigneusement, au surplus, généralement, quasi, affectueusement, & de beaucoup d'autres, dont ceux qui parlent & écrivent le mieux se servent tous les jours fort à propos? Pourquoi leur laisserons-nous faire des regles, qu'il ne faut pas dire quitter l'envie, mais la perdre; ennuis cessez, mais finis ou terminez, élever les yeux vers le Ciel; mais lever les yeux au Ciel; nous ôtant une infinité d'autres termes sous ce mauvais fondement, que ce qui est bien dit d'une sorte, est par conséquent mauvais de l'autre. Tant s'en faut,

c'est la richesse de toutes les langues de pouvoir diversifier non seulement les paroles, mais encore ce que les Grecs ont nommé phrase, les Latins élocution, & nous façon de parler. Si nous en croions ces Messieurs, Dieu ne sera plus supplié, il faut qu'il se contente d'être prié, puisque le mot de supplier est impropre à son égard. Il n'y aura plus de souveraineté au monde, pource qu'elle sonne trop mal à leur oreille, qui ne peut souffrir qu'une souveraine puissance. Il ne faudra plus parler de veneration, mais seulement de reverence. Parmi eux c'est être vieux Gaulois de dire lequel, duquel, eu égard, âpreté, avec une infinité d'autres paroles qui sont dans l'usage ordinaire; & si vous vous servez d'une diction qui entre dans le style d'un Notaire, il n'en faut point d'avantage pour vous convaincre que vous n'êtes pas dans la pureté du beau langage. Je n'oserois m'expliquer en François de ce que je pense de tant de belles maximes, les termes de Cicéron serviront pour m'excuser de m'y être tant arrêté, ne l'ayant fait, sinon, *ut hujus infantiae garrulam disciplinam contemneremus.* Il parle de la sorte en un endroit où il se moque de ceux qui craignoient tant de tomber dans le vice d'ambiguité, & d'amphibologie, qu'ils fai-

Lib. 2.

Rh. ad.

Heren.

soient même difficulté de prononcer nettement leur nom; *Dum metuunt*, dit-il, *in dicendo ne quid ambiguum dicant, nomen suum pronunciare non possunt.* En vérité, nous en sommes venus à des superstitions qui ne sont pas moins pueriles, & si l'on ne s'opposoit aux vaines imaginations de certains esprits, qui croient mériter beaucoup par des subtilitez semblables à celles que nous venons de rapporter, il ne faudroit plus parler du bon sens. Ceux qui ont examiné le mérite des ames par celui des actions particulieres, & par de certaines marques que Theophraste appelle caracteres, disent que c'est un indice assuré de grande bassesse d'esprit; quand une personne s'amuse à ôter trop soigneusement quelque petit fêtu, ou le moindre poil étranger qui se trouve sur ses habits. Nous pouvons donner pour une maxime beaucoup moins sujette à méconter, que ceux dont le genie n'a rien de plus à cœur que cet examen scrupuleux de paroles, & j'ose dire de syllabes, ne sont pas pour réussir noblement aux choses serieuses, ni pour arriver jamais à la magnificence des pensées. Les Aigles ne s'amusent point à prendre des mouches, comme font les moineaux: ni les hommes que l'esprit élève par dessus le commun, à des

choses si fort au dessous d'eux. Il n'y a que les autres dont nous parlons, qui s'attachent serieusement à des bagatelles: Je veux bien que leurs considerations soient aigues quelquefois, & qu'il y paroisse une pointe d'esprit que tout le monde n'a pas; mais on la peut avoir en des choses de neant. Il n'y a rien *Ep. 8.* de plus aigu; dit Seneque, que l'extremité d'un épi de bled, ni quant & quant de plus fragile & de plus inutile, *nihil est acutius aristæ, sed nec futilius.* Or non seulement l'Eloquence est ennemie des grandes contraintes où nous portent ces vaines subtilitez, quand bien elles ne seroient pas ridiculus, & injustes, comme elles le sont quasi toûjours; mais elle fait même profession d'user parfois d'un mot inusité, qui seroit ailleurs barbare, & qui ne laisse pas d'avoir très bonne grace, lorsqu'elle l'emploie à propos, aux lieux où il possède cette force extraordinaire d'expression, que les Grecs appellent tantôt emphase; & tantôt énergie. C'est ainsi que les Medecins font entrer heureusement des poisons dans la composition de leurs plus souverains remedes, que les Musiciens se servent d'un faux ton, ou d'une mauvaise cadence dans un concert, avec très grande approbation de ceux qui s'y connoissent; & que les plus belles femmes relevent

l'éclat de leurs beautez naturelles, par l'application d'une mouche qu'elles se mettent sur le visage. On peut dire aussi qu'outre cette grande liberté que les premiers Orateurs se sont toujours donnée, d'avoir plus d'égard au sens qu'à la diction; bien souvent la nécessité, & la consideration du bien public les oblige d'en user ainsi. Car si l'on veut considerer combien il se perd de mots tous les jours, que l'usage abolit, il sera bien aisé de juger ensuite, que n'en remettant point d'autres en la place de ceux-là, nous tomberons bien-tôt dans une extrême nécessité de langage. *Lib. 3.* Polybe remarque que de son tems on n'entendoit que fort mal-aisément le premier traité des Romains avec les Carthagi- nois, fait du tems des premiers Consuls, c'est à dire, quelque peu moins de quatre cens ans auparavant, & nos anciens Romans nous font voir que nôtre langue n'est pas moins sujette au changement que les autres. Il est donc besoin que ce qui se perd d'un côté se repare de l'autre. A la verité, le peuple y donne bonne ordre, qui fait valoir les diction nouvelles, & décredite celles que bon lui semble. Mais pourquoi les habilles hommes n'auront-ils point de part en cela? Pourquoi ne leur sera-t-il pas permis au moins de presenter à ce peuple les paroles dont ils croiront que le pu-

blic aura besoin? Elles ne lui peuvent pas être fournies de meilleure main, & en tout cas ce monstre à tant de têtes ne perd rien de son droit, n'approuvant que celles qui lui agréent. Quintilien se plaint sur ce sujet, de ce que les Latins n'ont pas eu le privilege de pouvoir former des mots nouveaux comme les Grecs, remarquant qu'à peine souffroit-on parmi les Romains cette hardiesse de nouvelle composition, qui étoit une des plus grandes vertus oratoires chez les Grecs. Car on peut voir dans Demetrius Phalereus, comme il met entre les principales perfections de la haute Eloquence, celle d'imposer de nouveaux noms aux choses, pourvû que ce soit de sorte qu'une mauvaise terminaison ne fasse pas paroître Phrygien ou Scythe celui qui parlera Grec. J'avoue que cette licence est encore moins en usage parmi nous que les Latins, & que nos Poètes mêmes qui se sont voulu donner quelque liberté en cela, n'y ont pas travaillé avec succès; de sorte qu'il n'y auroit point d'apparence de l'entreprendre communément en prose. C'est pour cela que nous avons trouvé bonne dès le commencement, la maxime generale de fuir les paroles inusitées. Que si nous disons ici que l'eloquence les emploie quelquefois, c'est

*Lib. 8.**cap. 6.**Tract. de
Eloc.*

une exception jointe à deux conditions, qui empêchent qu'il n'y ait de la contradiction en nôtre discours. La premiere condition est, que cela se fasse, non seulement aussi rarement que les Medecins se servent des poisons, & les Maitres de concert des dissonances, selon nos precedentes comparaisons; mais de plus, que ce ne soit qu'en des endroits privilegiez, comme si la necessité d'exprimer un bon sens, ou quelque importante pens e qui ne peut être fidellement rendue en termes communs, nous oblige d'en employer d'autres. La seconde condition regarde la personne de celui qui se veut servir d'un mot qui a besoin de faveur. Car puisque le nombre est fort petit de ceux qui approchent aucunement de l'eloquence dont nous parlons, il ne doit être accordé qu'à bien peu de monde, de s'attribuer une liberté qui n'est conced e qu'aux grands Orateurs. De même qu'il n'est pas permis dans la Morale d'imiter toujours Socrate, Diogene, ou Aristippe, qui faisoient & disoient beaucoup de choses contre les mœurs de leur tems, par un privilege que leurs vertus nonpareilles s'étoient acquis, *magnis illi & divinis bonis hanc licentiam assequabantur.* Aussi peut-on dire dans la Rhetorique, qu'il n'appartient pas aux petits

Cic. lib. 1.
Offic.

Ecrivains de se donner de certaines licences, qui sont réservées aux grands maitres seulement.

Or si c'est un vice à ceux-là de ne pas mesurer leurs forces, je les trouve encore plus blâmables lorsqu'ils ont la hardiesse de censurer, en des ouvrages qui regardent l'éternité, ces petites paroles que nous disons échapper quelquefois aux autres soit heureusement. C'est faire comme Momus, qui se mit à reprendre Venus d'être mal chaussée, voyant qu'il ne trouvoit rien en elle dont il pût médire. Et j'oserai encore comparer ces injustes Critiques à ceux qui pensent diminuer la gloire des astres, quand ils se vantent d'y avoir observé quelques petites taches noires. Mais comme personne, sans folie, ne trouvera le Soleil moins beau à cause de ces nouvelles remarques, je ne croi pas non plus qu'un homme de bon sens voulût condamner une œuvre de grande recommandation, parce qu'on y auroit trouvé quelque diction à redire. Et néanmoins on fait encore pis. J'ai vû depuis peu de tems fort mal-traiter un travail qui meritoit beaucoup de loüange, sur ce mauvais pretexte que son Auteur ne s'étoit pas toujours servi des mots propres. Si est-ce que quand la nécessité d'user de metapho-

re ne se rencontreroit pas en toutes langues, comme elle fait très souvent, ce seroit le priver des plus belles figures de la Rhetorique, de ne vouloir jamais employer que les termes propres, & j'ose dire qu'il y auroit du vice d'en user de la sorte. Pour le moins est-ce l'opinion de Longinus, que rien ne sert d'avantage à rendre l'oraison grande & majestueuse, que les translations. Et Cicéron les compare sur ce propos aux robes qui ont été faites contre le froid, & qui depuis se portent plus par bien-seance que par besoin. Ce n'est pas pour pardonner les fautes, quand on reprend même ce qui peut tenir lieu de vertu. Je repete pourtant ici, qu'il est permis de faillir eloquemment, & qu'une mauvaise parole a quelquefois autant de grace en la bouche d'un Orateur, que le begaier en celle des filles, qui rend bien souvent leur parler plus agreable,

Ovid. 3.
de arte
am.

In vitio decor est quedam malè reddere verba.

On a dit au sujet des ouvrages d'Apollonius Rhodien, que c'étoit parfois un défaut de ne point commettre de fautes. C'est selon le même sens que nous soutenons que la haute Eloquence n'auroit pas toute la majesté qui la doit accompagner, si elle s'assujettissoit si servilement aux mots dont elle use, qu'elle

n'en osât jamais prononcer aucun qui n'eut eu les suffrages du peuple. Gellius a un Chapitre excellent pour faire voir que les plus grands hommes dans l'une & dans l'autre Eloquence, Poétique, & Oratoire, en ont tout autrement usé; & que le seul égard qu'ils ont eu au son, & à la satisfaction de l'oreille, leur a fait mépriser souvent toutes les loix de la Grammaire. Quand Virgile a dit *urbis* pour *urbes*, & Cicéron *peccatu* pour *peccato*, avec beaucoup d'autres paroles semblables, ils ont choqué les regles & l'usage du parler ordinaire, pour vaquer à ce contentement de l'ouïe que nous sommes contraints d'exprimer par le mot Grec *εὐφωνία* puisque Gellius ne lui en a pû trouver en Latin, non plus que nous en François. Son conseil est, qu'on doit plutôt consulter son oreille qu'un Grammairien; & que la bonne cadence d'un mot irregulier le peut souvent faire préférer à celui qui est plus approuvé. En effet, puisque l'une des fins de l'Orateur est de plaire, Platon l'ayant pour cela comparé au bon Cuisinier, & mis la Rhetorique entre les arts qui servent à la volupté; c'est sans doute qu'il doit viser sur tout à recréer ce sens que les Ecoles nomment par excellence le sens des disciplines

Il ne me reste rien après cela dont je veuille grossir la première partie de ce Discours, que nous avons destinée à considérer la diction toute nue. J'ajouterai seulement, qu'encore que les paroles semblent à beaucoup de personnes de fort peu de conséquence; si est-ce qu'à y prendre garde de près, on trouvera que la meilleure partie des hommes s'occupe à les examiner. Les plus grands différens qui se trouvent en toute sorte de professions n'ont souvent point d'autre fondement, on a vû tout le monde Chrestien se partager pour un iota; & le sens des loix sacrées ou prophanes tombe tous les jours en dispute, par la diverse interpretation qu'on donne aux termes dont s'est servi le Legislateur. C'est une chose certaine, que les Philosophes anciens qui ont exercée de si grandes animositez les uns contre les autres, étoient ordinairement plus en différent pour les mots que pour les matieres. Zenon fit sa secte à part, inventant des dictionns nouvelles, pour signifier, comme on lui reprochoit, la même chose que disoient les autres. Carneades soutint pour cela, que les Stoiciens ne disputoient que des termes avec les Peripateticiens, & qu'ils n'avoient entre-eux que la voix différente dans un même sentiment. Et il y en a

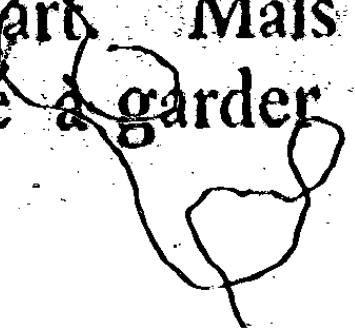
δμοικ-
σιος ἔ
δμοικσιος

Cic. lib. 3.
de fin.

qui ont travaillé à faire voir, que de ces derniers n'avoient pas moins de convenance avec les disciples de Platon, en ce qui étoit des pensées, encore qu'ils s'en expliquassent diversément. Ce n'est donc pas une grande merveille si l'on s'accorde si peu sur l'usage des paroles dans la Rhetorique, puisqu'elles ont le même effet dans toutes les disciplines, & que les hommes qu'on a cru les plus raisonnables n'en ont pû convenir. Passons au second article, & y considérons les périodes séparément, comme membres qui composent le corps de l'Oraison, dont nous parlerons en troisième lieu, suivant notre division.

C'est une chose merveilleuse qu'il y ait des hommes tellement nez à se donner de la peine dans leurs compositions, comme dit *Quintilien* *Lib. 10. cap. 3.* qu'ils ne croient avoir jamais rien écrit à propos, si ce n'a été avec beaucoup de difficulté. Ceux de cette humeur ne se satisfont que fort rarement, ils se travaillent la plume à la main, comme l'oiseau qui se bat à la perche, & la moindre période les fatigue plus qu'un discours entier ne devrait faire, s'ils étoient moins persécutés de leur propre génie. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il ne soit fort bon d'user de sévérité

envers soi-même ; & de corriger par une seconde & troisième pensée, ce qui est échappé de moins recevable dans la première. Il n'y a point de conception qui ne nous plaise d'abord lorsque nous la couchons sur le papier, autrement nous ne prendrions pas la peine de l'y mettre; de sorte que si nous ne repassons dessus, après avoir laissé refroidir ce premier feu d'amour, que nous avons naturellement pour tout ce qui vient de nous, il sortiroit beaucoup d'imperfections de nos mains, que le jugement nous doit faire supprimer, si la correction n'est suffisante pour les réparer. Car les productions de l'ame sont en leur commencement de la nature des vins nouveaux, qui ne demandent qu'à échapper & à s'épandre; & nous avons une certaine tendresse pour nos enfans spirituels, qui nous empêche de reconnoître si-tot leurs défauts. Il est besoin d'un peu de tems pour les appercevoir; & de quitter la qualité de pere passionné, ou d'Auteur partial, pour prendre celle de Lecteur indifférent. C'est alors qu'il ne se faut rien pardonner à soi-même, que les ratures doivent rendre notre écriture plus agreable, & que la plume en effaçant peut former les plus beaux traits de son art. Mais encore y a-t-il quelque mediocrité à garder en cela, nos



censures pour être rigoureuses ne sont pas obligées à l'injustice : & c'est une legereté d'esprit trop grande, de condamner toujours les premieres expressions, pour en mettre d'autres qui souvent ne les valent pas, ou qui n'ont point d'autre avantage que celui d'être venues les dernieres. Il se trouve néanmoins assez de personnes de ce temperament. Le style obscur & corrompu de Tibere s'en ressentoit si fort, que ce qu'il faisoit sur le champ étoit sans comparaison meilleur, que quand il avoit travaillé avec beaucoup de peine & de loisir. Et l'Orateur Calvus nous est representé pour avoir tellement péché en cette sorte de superstition, que sur l'apprehension de laisser la moindre chose dans une periode, qui pût faire tort à l'Eloquence dont il faisoit profession, il lui ôtoit souvent ce qu'elle avoit de plus loüable, comme ceux qui pour se purger du mauvais sang, tirent jusqu'à celui, qui est nécessaire à la vie, *Nimium inquirens in se, atque ipse sese observans, metuensque ne vitiosum colligeret, etiam verum sanguinem perdebat.* Or si nous avons tantôt blâmé le soin trop scrupuleux des paroles avec quelque raison, il n'y en a pas moins de declamer ici contre la trop grande curiosité que plusieurs apportent en la composition

Suet. in Tib. art. 70.

Cicer. in Bruto.

*Demet.**Phal. de**Eloc.**Quintil.**l. 8. c. 4.*

de leurs periodes. J'avouë que les Maitres qui les ont divisées en trois genres, l'Historique, le Dialogique, & l'Oratoire, nous ont obligé de les former en sorte, que l'ordre, les jointures, & les nombres y soient observez, & que si l'on n'a égard à ces trois choses, il est bien difficile de rendre une periode parfaite. Mais je soutiens aussi que les mêmes qui nous ont donné ces regles, nous ont enseigné de ne nous y asservir que de bonne façon, & qu'ils nous ont laissé des exemples de les mépriser, autant de fois qu'elles pourroient préjudicier au bon sens. Car il arrive quelquefois, que pour se tenir trop attaché aux mesures, & à la cadence d'une periode, on se relache d'une partie de ce qu'on doit dire, ou que l'esprit qui donne trop d'attention à la manière de s'expliquer, n'a pas toute la vigueur qu'il devoit avoir lorsqu'il conçoit les choses, & qu'il s'applique à la matiere dont il est obligé de traiter. Je veux donner un exemple notable de ce que je dis. Quand les Venitiens se resolurent de mettre la main à la plume pour se defendre de l'interdit où les mettoit le Pape Paul Cinquième, ils firent choix d'un Jean Baptiste Leon, qui avoit la reputation de savoir toutes les finesses de la langue Italienne, & d'en posseder toutes les

graces.

graces. Pour son instruction ils lui donnerent les memoires du Pere Paul, leur grand Theologien d'Etat, qu'on n'estimoit pas avoir le style si delicat, & ils changerent Baptiste Leon d'écrire suivant ces memoires en faveur de la liberté Venitienne, & de faire valoir les droits de la Republique. Celui-ci qui ne pensoit qu'à l'elegance des paroles, & à la beauté des periodes, s'acquita de sa charge de telle sorte, qu'ayant foiblement expliqué les plus fortes raisons du Pere, & souvent abandonné ses meilleurs sentimens, afin de ne rien dire qui ne fut très eloquent, on fut contraint de remettre la charge de l'écrit au même qui avoit fourni les bonnes pensées, dont il s'acquita avec cette vigueur & cette suffisance qui fut reconnue de tout le monde, ce que je pretends dire sans toucher le merite de l'affaire dont il étoit question. Voilà combien il importe de ne se pas trop assujettir à la beauté du langage, & de n'en pas faire la plus considerable partie de l'Eloquence, qui consiste au bon raisonnement. Polybe se moque pour cela de l'Historien Zenon, qui negligeoit ce qui étoit le plus important en son métier, & commettoit des fautes essentielles dans l'Histoire, croiant s'être acquité dignement de sa charge s'il avoit eu l'elocu-

*Vie du P.
Paul.*

Ex. Const.

P. 75.

tion elegante, & s'il avoit excellé au nombre & à la cadence des periodes. En effet, nous voions beaucoup de personnes qui font tellement leur principal de cela quand ils écrivent, & qui montrent une si grande negligence ou impuissance au reste, que c'est une compassion de leur voir employer en des choses de neant des termes si exquis & si curieusement recherchez. Il me semble que nous pouvons les comparer à ceux qui s'amusent à cribler de la terre avec un grand soin, pour n'y mettre ensuite que des Tulipes, & des Anemones. Ces fleurs sont belles à la verité, & donnent du plaisir à la vue, mais aussi passent elles en un instant, ne produisent point de fruits, & ne sont nullement comparables aux plantes utiles à la vie humaine. Les ouvrages de ceux dont nous parlons, quoique travaillé avec une grande peine, ne sont ni de plus d'usage, ni de plus de durée que ces Anemones; en revanche que ce qui part de la main des hommes, qui possèdent un véritable & solide eloquence, bien que moins accompagnée de curiosité, ne craint point que le tems l'interesse, & se trouve utile même à la Posterité. C'est pourquoi, poursuivant nôtre comparaison, nous dirons que ces derniers ressemblent à ceux qui plantent des

vergers, ou qui ont dessein de faire venir du bois de haute futaie, à quoi ils travaillent avec le plus d'ordre & de grace qu'on y peut apporter; sans s'amuser pourtant à fasser la terre, ni à éplucher jusqu'à la plus petite pierre. Tant s'en faut, comme nous avons dit, que souvent un mot qui tient encore de la barbarie, peut être employé si à propos qu'il a de l'elegance; ils croient qu'une période mal arondie; & negligemment couchée, peut de même avoir un fort bon effet dans l'Oraison, comme les ombres l'ont dans la peinture, où elles relevent les autres couleurs, & rendent un tableau plus accompli. Nous voions des exemples de cela dans les plus belles pieces Grecques & Latines, qui nous restent des Anciens, quand les leçons de la Rhetorique ne nous l'auroient pas enseigné. A la verité, Isocrate & ceux qui le voulurent imiter, comme Theopompe & quelques autres, furent plus scrupuleux selon l'observation de Quintilien; mais Demosthene & Ciceron se sont par tout donné de merveilleuses licences pour ce regard. On ne doit pourtant pas penser qu'ils en aient ainsi usé sans raison. Car outre qu'un peu de negligence sert quelquefois beaucoup à persuader, qui est le but de l'Orateur, parce qu'elle couvre

*Cicer. de
Orat. 3.
Quint. 1.
9. cap. 4.*

son artifice; il se peut faire encore que le défaut qui se trouvera en l'un des membres de la période, & qui la rendra comme boiteuse, plaira par la même raison qu'Ovide dit que sa belle Elegie étoit plus agreable d'avoir un pied plus long que l'autre,

Lib. 3.

In pēdibus vitium causa decoris erat.

Am. El. 1.

C'est une chose certaine que les Rheteurs ont fait un vice de s'attacher trop en ceci aux règles de la perfection. Nous voions même que Philonicus le Dialecticien, avec Hieronymus le Philosophe, reprirent Isocrate d'en avoir usé comme nous venons de dire; aiant souvent contraint sa conception, & assujetti ses pensées aux nombres d'une période. Car c'est, disoient-ils, violer l'ordre de la nature, qui veut que les paroles servent à la sentence, & non pas au contraire, où il paroît je ne sai quoi que l'on juge indigne d'un homme serieux. De là vient que les pieces de cet Orateur qu'il composa les dernieres; dans un âge de plus grande prudence, sont beaucoup meilleures que les autres, s'étant corrigé de cette vaine curiosité qu'il avoit eue auparavant, selon le jugement qu'en fait Denys d'Halicarnasse. Et on peut remarquer dans

*In Iud.
de Isocr.
Cap. 32.*

Longinus, comme il ne reconnoit rien de plus ennemi qu'elle de sa haute Eloquence,

qui ne souffre pas qu'on s'arrête à beaucoup de choses, dont l'Eloquence vulgaire fait de l'état; non plus, dit-il, que les grands Statuaires faisant un Colosse, qui doit être la merveille de plusieurs siècles, ne s'amuse pas à toutes les délicatesses que les moindres ouvriers emploient aux petites pièces qu'ils font. Mais pource que ces considérations sont générales, je viendrai au particulier des périodes, que je considérerai en leur quantité, & en leur qualité.

Une période peut pêcher dans la quantité en deux façons, soit qu'elle soit trop longue, ou trop courte. Car si elle s'étend au delà d'une juste longueur, il ne se peut faire que la construction n'en devienne obscure & difficile; ce qui rend une Oraison tout-à-fait vicieuse. La raison de cela se prend de ce que les trois perfections d'un Orateur sont d'enseigner, de plaire, & d'émouvoir. Or ce qui est obscur, n'enseigne pas; & il est impossible qu'une chose difficile plaise comme telle, ni pareillement qu'elle émeuve ainsi qu'elle doit. D'où l'on peut voir que la longueur démesurée d'une période est tout-à-fait contraire à l'Eloquence, puisqu'elle prive un discours des plus grandes perfections qu'il doit avoir. Que si cet excès a été condamné

parmi les Grecs & les Latins, qui ne pouvoient souffrir une periode ploïante par le milieu, ou dont les extremités penchassent par la trop grande étendue, ce doit être parmi nous un défaut bien plus insupportable. Car nôtre humeur prompte ne s'accorde pas avec cette ennuïeuse attente, où il faut que l'esprit demeure pour recueillir le sens d'une longue periode, qui n'est jamais parfait qu'à la fin, & dont une partie se perd bien souvent en chemin, le commencement s'oubliant avant que l'on soit au bout. D'ailleurs on peut bien remarquer que nôtre langue s'y accommode encore moins que celle des anciens, puisqu'il se trouve quelquefois des periodes dans Demosthene & dans Ciceron tellement à perte d'haleine, qu'il est sans doute que nous ne les endurerions jamais en pas un de nos Ecrivains. Celles-là sont sur tout à blâmer qui envelopent plus d'un sens, parce qu'elles partagent d'avantage nôtre esprit, & le mettent comme au desespoir. Aussi n'y a-t-il gueres que ceux qui commencent à se mêler d'écrire, à qui il en échape de telles. Encore faut-il que le vice vienne d'un mauvais principe, & qu'il y ait de la confusion d'esprit precedente : ceux qui conçoivent nettement les choses, les couchant quasi toujours

de même sur le papier. Mais pource que je ne voi à present aucun de ceux qui mettent la main à la plume avec quelque reputation, qui ne convienne de ce que nous venons de dire, & qui n'évite fort soigneusement ces trop longues periodes: Je me contenterai de rapporter deux mots de ce que les anciens en ont dit, pource qu'ils ont été de différente opinion sur cela. Ils sont bien d'accord en ce qu'une periode parfaite doit au moins avoir deux membres: car celles qui n'en ont qu'un sont nommées simples, ou imparfaites. Mais Quintilien, qui dit qu'on lui en donne ordinairement quatre, ajoute qu'elle en peut recevoir encore d'avantage. Ciceron semble être de son avis, réglant sa plus longue étendue à celle de quatre vers de six pieds, ou à ce que nous pouvons prononcer d'une seule haleine. Demetrius, l'Orateur, & le Sophiste Alexandre soutiennent au contraire qu'une periode qui a plus de quatre membre est trop longue, & qu'elle n'a plus cette symmetrie periodique, comme parle Demetrius; où consiste sa perfection. C'est le même qui observe que les periodes étendues conviennent principalement au genre de l'Eloquence sublime. D'où vient que le vers Hexametre, qui est le plus

*Dem. Ph.
de Eloc.
Lib. 9.
cap. 4.*

*Præm.
lib. 2.
de fig.*

grand de tous, est nommé Heroïque, & destiné à représenter les actions memorables de ceux que les anciens appelloient des demi-Dieux: Au contraire des vers d'Archilochus, & d'Anacreon, qui comme fort petits ne sont propres qu'au plus bas genre d'écrire. Venons maintenant aux périodes qui pèchent dans l'autre extrémité pour être trop courtes, & où je voi que l'abus est d'autant plus grand, qu'il trompe sous l'apparence du bien, le vice aiant été pris en cela, comme quelquefois dans la Morale, pour une vertu.

De même qu'il n'y a rien de plus ennuyeux que le langage de ceux qui usent de ces longs propos, qu'on voit souvent tenir au Docteur Gratien de la Comedie; aussi peut-on dire que le style trop concis qui fait les courtes périodes que nous voulons reprendre, ressemble au parler d'un asthmatique, & de ceux qui ont une continuelle palpitation de cœur. Que si d'une part ces périodes témoignent la courte haleine de ceux qui les coupent si menu, il semble d'ailleurs qu'elles ne soient bonnes que pour des personnes à qui quelque débilité spirituelle fait rejeter les discours plus étendus; comme il y a des malades qui ne se peuvent nourrir que de hachis, & qui ne sauroient digerer les viandes solides. Ce monstre de

Caligula jaloux de la reputation de Seneque, lui voulut imputer de n'avoir écrit que pour ceux-là, & l'accusa d'avoir mis beaucoup de gravier ensemble, sans chaux, & sans liaison, nommant ainsi sa façon de s'expliquer aussi libre & austere que sa vie : Mais cet illustre Philosophe n'a pas besoin de nôtre defense sur cela, l'injure aiant été rejetée il y a long-tems sur l'humeur tyrannique de son Auteur, qui ne pouvoit souffrir une gloire dont il étoit également indigne & envieux. Que si l'Eloquence Philosophique de Seneque n'a pas observé par tout ce que prescrivent les regles de l'Eloquence Oratoire, cela s'est trouvé tellement recompensé par la grandeur & par le prix de ses pensées, que son merite n'en a point reçu de diminution. On peut néanmoins reconnoître par l'invective de cet Empereur, qu'un style trop entrecoupé a toujours été tenu pour fort vicieux. Ceux qui s'en servent encore aujourd'hui le veulent rendre recommandable, parce qu'il semble avoir d'avantage de pointes que celui qui est plus diffus; & d'autant que beaucoup de figures, comme les antitheses, & les allusions, y paroissent avec un éclat nonpareil. Il faut pourtant avouer que toutes ces petites gentillesses, ne sont considerables, que comme

Mascar-
di tratt.
dell. art.
Hist.
p. 614.

Malvez-
zi.

les moindres étoiles qui brillent à nos yeux en tremblottant; au lieu que la vraie Eloquence doit être comme un Soleil plein de chaleur & de lumière, dont les influences peuvent tout sur nos esprits. Et puisque nous ne saurions mieux comprendre une chose si divine, que par des comparaisons prises du Ciel, j'ajouterais que le style rompu, & les périodes brisées, sont bien capables d'exciter dans nos ames une émotion semblable à celle que cause ici bas le mouvement de trepidation, dont les effets ne sont quasi pas confiderez. Mais qu'une haute & magnifique Eloquence ravit les esprits & les emporte comme un premier mobile, sans que rien lui puisse résister. Au surplus la liberté qu'ont pris les Italiens d'accuser un François de la corruption de leur Eloquence, & de dire que l'Historien Mathieu avoit depuis peu donné l'exemple chez eux de cette mauvaise façon d'écrire dont nous parlons, est cause que je ne ferai nulle difficulté de remarquer ici, que l'Auteur moderne du *Romulo*, du *Davide perseguitato*, & de quelques autres petits Traitez de même étoffe, qui ont ébloui d'abord de certains esprits, est peut-être le plus depravé, & celui qui a le plus péché au style que nous reprenons, de tous ceux de ce

tems. Sa maniere de s'expliquer est toute semblable à l'allure des petits enfans qui ne vont que par secousses; & il y paroît une foiblesse comme au vol des oiseaux qui n'ont pas l'aile assez forte, & qui n'osent encore se hasarder que de branche en branche. En effet, vous n'y voiez rien d'étendu, ce ne sont que sens brisez si court, qu'on en est surpris, & tout y va par des contrepontes, dont la plupart sont fondées sur un jeu de paroles qui n'a rien de sérieux. Il fait souvent des faillies violentes, mais c'est pour se reposer tout aussitôt; ses reprises sont si fréquentes & si subites, qu'elles nous représentent le sauter d'une pie; & il y a si peu de liaison entre les périodes, & souvent en elles-mêmes, que je ne pense pas que cela se puisse assez expliquer que par le Proverbe des Latins, *scope dissolutæ*. C'est ce que j'ai bien voulu dire d'un étranger, afin de me taire de ceux de nôtre Nation, qui sont pis que lui. Car si beaucoup de considerations m'ont empêché de nommer ceux d'entre-nous, que j'eusse crû pouvoir donner pour patrons d'une singuliere Eloquence; il y en a de plus fortes encore, & de plus conformes à mon humeur, qui me defendent de parler de qui que ce soit en mauvaise part, & qui ne consentent pas que

j'offensé jamais personne par un mauvais trait de plume.

Disons maintenant quelque chose des qualitez d'une periode, que l'on considere selon qu'elle est nombreuse, bien sonante, ornée de figures & accompagnée de quantité de conditions, dont les Rheteurs nous ont laissé un assez grand nombre de preceptes. Mais pource que je n'écris pas une Rhetorique, me contentant de toucher simplement les points que j'ai crû importer d'autant plus à l'Eloquence de ce tems, qu'ils sont moins confiderez; il n'y a pas lieu, ce me semble, de nous arrêter beaucoup sur ces qualitez, & ce fera assez d'y faire quelques legeres reflexions. Car premierement pour ce qui est des nombres & du son des periodes, il faut avouër que nôtre langage a reçu depuis peu tant de graces pour ce regard, que nous ne voions gueres de periodes mieux digerées, ni plus agreablement tournées dans Demosthene, ou dans Ciceron, que sont celles de quelques uns de nos Ecrivains. Il me seroit aisé de prouver ce que je dis par l'autorité de leurs ouvrages, si je ne craignois d'offenser beaucoup de personnes dans le choix de deux ou de trois. L'un d'entré eux, que je croi avoir le plus mérité en cette partie, comme au re-

ste des ornemens de nôtre Langue, a couru la fortune de tous ceux qui excellent en quelque profession, par l'envie qui s'est particulièrement attachée à lui. Ce seroit augmenter cette ombre importune de sa vertu de le designer d'avantage; je ne dois pas d'ailleurs rompre pour lui le vœu de mon silence; & c'est sans doute, quoique nous nous taisions, qu'il éprouvera aussi bien que Menandre, les jugemens de la Posterité plus favorables que ceux de son siecle. Il me suffit de dire cependant, que lui, & ceux qui ont heureusement travaillé comme lui à cette agreable harmonie des periodes, s'en sont acquitez de telle sorte, que je ne pense pas qu'on puisse porter plus haut une si importante partie de l'Eloquence. Car ce seroit se tromper de croire qu'encore que l'Oraison n'ait pas les pieds & les membres si sensibles que la Poësie, ils soient moins à considerer pour cela dans la prose que dans les vers. Tant s'en faut, les Maitres assurent que la cadence nombreuse d'un Orateur est bien plus difficile à observer que celle d'un Poëte; pour cette raison entre autres, que celui-là est obligé d'éviter soigneusement les mesures poëtiques, n'y ayant rien de plus vicieux dans une Oraison, que d'y glisser inopinément quelques

*Cic. in
Orat.*

*In Pro-
gym.*

vers. Si est-ce que ç'a été une chose si difficile aux Anciens, de ne pas tomber quelquefois dans cet inconvenient, qu'Isocrate le plus exact de tous les Grecs, & qui donnoit quelque fois dix années entieres à composer une de ses pieces, se trouve avoir laissé couler des vers par mégarde dans une prose si étudiée. Et ce qui est bien considerable, & qui montre la grande difficulté de ne le pas faire, c'est que le Peripateticien Hieronymus, qui prit la peine d'examiner sur cela Isocrate, & qui trouva jusqu'au nombre de trente vers mesurez dans toutes les œuvres de ce grand Orateur, ne pût s'empêcher lui-même de commettre la faute qu'il reprenoit, dans le livre écrit exprès contre ce vice. Le Sophiste Theon assure, qu'il n'y a point eu d'Orateurs à qui il n'en soit arrivé autant, & qu'Ephore ayant composé une belle Oraison pour montrer combien cette locution trop nombreuse & trop poétique étoit vicieuse en prose, ne laissa pas de faire un vers, sans y penser dès le commencement de son discours. Il ne faut pas douter que ce défaut ne soit aussi blâmable en notre Langue qu'en aucune autre; c'est pourquoi nous voions que ceux dont je viens de parler, qui ont le mieux entendu les delicatesses de l'Eloquence Françoisse, se sont fort

curieusement éloignent des limites de la Poësie dans leurs compositions oratoires. Ceci soit dit à l'égard des nombres, & de la cadence des périodes; car la Poësie a d'ailleurs beaucoup de choses qui ornent merveilleusement l'Oraison, & qui la rendent plus magnifique, com me Demetrius le prouve par l'éloquence d'Herodote & de Thucydide. Je n'avancerai donc rien d'avantage sur ce sujet, sinon qu'encore qu'on ne puisse trop estimer les périodes nombreuses, il faut néanmoins user de tempérance en cela, comme en toute autre chose. Homere même ne s'est pas soucié bien souvent de la quantité d'un vers, pour suivre l'impetuositè de son grand genie, qu'il n'eut pas voulu arrêter sur si peu de chose. Et il me souvient que le Sophiste Eunapius ajoute à ce propos, qu'on doit imiter Phidias qui travailla de telle façon, que sans être trop exact aux moindres mesures, il fit cette Pallas qui fut la merveille de plusieurs siècles. Ceux de cette profession qui se sont exercés en petit avec quelque réputation, comme Calamides, & Callimachus, ont quelquefois été loués d'avoir achevé des piéces avec beaucoup de subtilité & d'elegance; mais on ne les a jamais comparés aux Phidias, ni aux Polycletes, qui égaloient dans leurs ouvrages

*Tr. de
Eloc.*

*In Aca-
cio.*

*Ex Dion.
Halic. in
Iud. 150c.*

la majesté des Dieux qu'ils representoient. L'Eloquence est encore plus austere en ceci que la Peinture, ou la Statuaire, ne pouvant souffrir qu'on s'assujettisse bassement à toutes les regles d'une artificieuse élocution. Nous voions en effet que l'harmonie trop affectée, & le son trop recherché des periodes de Me-

Dial. de cenas & de Gallion; ne plaisoit pas à ces
clar. Or. grands Orateurs qui examinoient les causes de la corruption que l'espace d'un siecle seulement avoit mis dans leur Eloquence. C'est pourquoi l'on peut dire que cette divine faculté méprise quelquefois de parer ses periodes avec trop de curiosité, comme si c'étoit prendre les habits ou le sard d'une Courtisane qui ne songe qu'à l'exterieur; au lieu que l'Eloquence veut plaire avec dignité, & paroître avec cette majesté que merite le grand empi-

Proa. l. 8. re qu'elle exerce sur nos ames. *Majore ani-*

mo aggredienda eloquentia, dit Quintilien, quæ sitoto corpore valet, unguës polire, & capillum reponere, non existimabit ad curam suam pertinere.

L'erreur où j'apprends que vivent des personnes qui croient que tout rencontre de voielles soit vicieux, & qu'on m'a dit même avoir composé des livres où ils ont soigneusement évité de tomber dans cet inconvenient, m'oblige d'en dire ici un petit mot.

Il ne faut pas douter qu'il n'y ait de certains concours de voyelles, qui sont grandement à fuir à cause du mauvais son qui en procède, dont il n'y a point d'oreilles qui ne se trouvent offensées. Mais aussi ne faut-il pas penser que ce soit une maxime générale, qu'on ne doit jamais souffrir deux voyelles qui se touchent. A la vérité Demetrius nous apprend qu'Isocrate & ses Disciples la voulurent établir; en quoi ils furent contredits par d'autres qui prenoient ce conflit, ou collision de voyelles, comme les Latins en parlent, pour une chose du tout indifférente. L'avis de Demetrius, qui doit, ce me semble, être suivi, tient le milieu entre ces deux extrémités. Et comme il veut qu'on s'abstienne quelquefois d'un certain choc de voyelles, qui blesse notablement l'ouïe; aussi montre-t-il que d'en vouloir absolument défendre le rencontre, se seroit souvent se priver de la plus grande douceur, & des plus sensibles graces de l'Oraison. Il justifie cela par beaucoup d'exemples dans sa Langue, où les noms d'Aïax, de Aïaïa, & assez d'autres, font voir que l'union de plusieurs voyelles forme des paroles très agréables. Les diphthongues mêmes se joignent quelquefois en Grec mélodieusement, outre qu'elles relevent, dit-il,

*Ex Dion.
Halic. in
Iud. Isoc.*

le discours, & le rendent plus magnifique. Je ne m'amuserai pas à rapporter là-dessus ce qu'il allegue des Prêtres d'Egypte, qui prononçoient les sept voielles de suite à l'honneur des Dieux de ce tems-là, ne se pouvant rien ouïr de plus doux à l'oreille. Mais je

Quintil. l.ii. c.5. dirai simplement que, comme la Langue Latine souffre le rencontre des voielles, & n'est en rien differente pour ce regard de la Grecque, la Françoisse n'en a pas davantage d'aversion, & tant s'en faut qu'elle y soit plus scrupuleuse, que nous avons des triphthongues qui montrent bien que nôtre parler n'est pas ennemi des voielles. C'est donc une moquerie de vouloir apporter ici tant de severité, & de penser que ce soit mal dit, j'ai aimé, ou quelque chose de semblable; pource qu'il y a plusieurs voielles de suite; puisqu'au contraire elles ont fort bonne grace, & se prononcent là, & souvent ailleurs très doucement, par ceux mêmes qui ont une parfaite connoissance de nôtre Langue. Je pense en verité qu'on peut bien dire de ceux qui se donnent de ces peines inutiles parmi nous, la même

Ep. ad C. l.iii. & in Rh. prec. chose que nous lisons dans Denys d'Halicarnasse, quand il parle du style de Theopompe, l'un des imitateurs d'Isocrate. Car il témoigne que si Theopompe eût méprisé ce

rencontre de voielles, & negligé quelques figures qu'il affectoit trop, aussi bien que les nombres de toutes les periodes, il eût été bien plus excellent Ecrivain, & se fût surmonté lui-même en beaucoup de façons.

Quant aux Tropes ou Figures, il y en a qui les ont distinguées. Le Sophiste Alexandre veut que les Tropes soient des vertus de la diction, comme les barbarismes en sont les vices: Et que la Figure ne s'emploie que dans la liaison du discours, à qui elle donne tant d'ornement, que le solœcisme le gâte. Mais beaucoup de Rheteurs avec Quintilien ne mettant point de difference entre les Tropes & les Figures, en quoi nous les imiterons ici, puisqu'e nous n'avons que deux mots d'avis à donner, en remarquant qu'elles sont d'autres ornemens de periode fort considerables. Car les metaphores dont nous avons déjà parlé, les epithetes, les paronomasies ou allusions, les hyperboles, & le reste des Figures qu'on peut voir dans les livres de Rhetorique, sont autant de lumieres d'Oraison, qui lui donnent un lustre merveilleux. C'est pourtant aussi une maxime generale, qu'il n'en faut pas user avec excès, pource que les plus belles choses du monde perdent leur grace, & deviennent même odieuses, si on s'en

*Proxym. l.
1. de fig.*

*Lib. 9.
cap. 1.*

sert immoderément. L'œil est bien la plus belle partie du corps, mais vous n'y en fauriez mettre plus de deux sans difformité; & quoique la pourpre soit la plus excellente des couleurs, il n'est pas permis de l'appliquer indiscrètement, ni sans mesure, puisqu'elle ne peut être mise aux yeux sans les offenser, selon que Platon l'a gentiment remarqué en quelque autre sujet. Or cette regle s'étend non seulement sur les moindres Figures, mais même sur celles qui peuvent comprendre plusieurs périodes, comme font quelquefois les Ironies, & les Allegories ou Metaphores continuées. C'est pourquoi Longinus dit que Platon fut repris par quelques-uns d'avoir usé de ces dernières avec trop de licence, & qu'un certain Cecilius lui osa préférer pour cela l'Orateur Lysias, comme celui qui avoit été bien plus retenu en cette partie.

Pour ce qui est de la métaphore simple, j'ajouterais deux ou trois petites considérations à ce que nous avons dit. Et premièrement, que le précepte commun touchant l'usage de cette Figure, est de ne s'en servir guères que quand le mot propre manque, ou que le métaphorique vaut mieux que celui qu'il chasse. Secondement, que la maxime

*Lib. 4.
de Rep.*

Cap. 28.

*Quintil.
l. 8. c. 5.*

d'Aristote porte, que la plus excellente de toutes les translations, est celle qui donne de l'action aux choses qui n'en ont point, & qui rend animé ce qui ne l'est pas. Comme au contraire celle qui au lieu d'augmenter, diminue le sujet, est la pire dont on se puisse servir; parce que le propre emploi de cette Figure, selon l'observation de Demetrius, est lorsqu'on veut amplifier une matiere, & la rendre plus magnifique qu'elle ne paroîtroit dans les termes ordinaires. Il faut aussi remarquer avec ce même Orateur, que les metaphores ne sont pas toujours reciproques. Car le Poëte, dit-il, a bien pû appeller la racine ou le bas du mont Ida son pied; mais il n'y auroit point d'apparence qu'on nommât le pied d'un homme la racine. Et pource qu'au défaut des mots propres, qui manquent souvent dans toutes les langues, on est contraint d'en employer de metaphoriques, ainsi que nous l'avons déjà observé dans la premiere section de ce discours, nous prendrons encore ce mot de leçon du même Auteur: Que les translations qui sont approuvées par l'usage commun, quelques étranges qu'elles puissent être, sont toujours bonnes. Voire même que les mots metaphoriques qui sont autorisez de la sorte deviennent propres: n'y

*Tr. de
Eloq.*

aiant point de doute que quand les Grecs ont dit l'œil de la vigne, & quand ils ont appelé la voix blanche, comme nous la nommons douce, pour dire agreable, ils n'aient parlé, & nous aussi, très proprement, puisqu'il n'y a point de paroles propres en Grec, ni en François, pour signifier cela.

L'Hyperbole est une espece de metaphore, aussi bien que l'Allegoric, & la Carachrese; & ce n'est pas sans sujet qu'on a fait de grandes invectives depuis peu contre ces abus qui se commettent en l'usage de cette Figure. Si n'est-elle pas simplement à blâmer, & pour être *ultra fidem*, comme en parle Quintilien; elle n'a rien de vicieux, pourvu qu'elle ne soit point *ultra modum*. Il me souvient d'une remarque de Strabon au premier livre de sa Geographie, qu'il y a des hyperboles d'hyperbole, comme quand les Grecs disent qu'une chose est plus legere que l'ombre du liege, ou que quelqu'un est plus craintif qu'un lievre de Phrygie. Car l'hyperbole est assez notable de dire plus legere que le liege, & plus craintif qu'un lievre, sans parler de l'ombre du liege, ou de la patrie du lievre, qui le rend encore plus apprehensif. Ce sont principalement ces hyperboles qu'il faut grandement fuir, n'y aiant rien qui nous jette plus avant dans le Cacoze-

le, c'est à dire dans la plus grande corruption de l'Eloquence, qui abhorre sur tout ce vice de mauvaise affectation. C'est pourquoi Theophraste opposant au genre sublime de l'Oraison, celui qu'il appelle froid, nous décrit le dernier pour être tout dans cette sorte d'hyperboles. Ainsi quelqu'un ne se contentant pas de dire que Polypheme avoit jetté un rocher plutôt qu'une pierre pour se venger d'Ulyse, ajouta que pendant que ce rocher voloit en l'air, il y avoit des chevres dessus qui ne laissoient pas de brouter l'herbe qu'elles y trouvoient. Lorsque cette Figure arrive à une telle extremité, ou bien qu'elle est rendue trop frequente, Aristote la nomme à bon droit puerile; par où il marque la froideur, & la mauvaise affectation de ceux qui s'en servent si mal à propos.

*Dem. Ph.
de Eloc.*

*Lib. 3.
Rh. c. 11.*

Les epithetes relevent merveilleusement une periode; mais il en faut user, selon la comparaison de ce même Philosophe, comme l'on fait des assaisonnemens, dont on ne se sert que pour aiguiser l'appetit, & qui ne passent jamais pour viandes solides. Autrement, son opinion est qu'il n'y a rien de plus froid, ni de plus mauvaise grace; & Quintilien compare l'Oraison qui est par trop remplie d'epithetes, à une armée où il y a autant

Ib. c. 3.

*Lib. 8.
cap. 6.*

Cap. 2.

de goujats que de soldats, & qu'on voit par ce moien fort grande en nombre, & très petite en courage & en forces. Longinus avertit aussi, que ceux qui pensent relever beaucoup leur style par des epithetes empoulez & pris de trop loin, se trompent fort. Car de nommer Xerxés le Jupiter de Perse, & les vautours des sepulcres animez, ce n'est pas, dit-il, avoir la diction grande ni sublime, mais c'est être vain & ridicule; & il compare ces façons de parler aux meteoires, qui sont fort hauts en l'air, & fort bouffis, bien qu'ils ne produisent gueres que des vents.

Lib. 4. ad
Heren.

Les allusions ne sont pas non plus toutes à rejeter. A la verité, comme Aristote ne vouloit pas qu'on nommât les petits hommes beaux; mais gentils seulement; Cicéron a dit au même sens, qu'encore que les allusions eussent de la grace, & de la gentillesse, elles ne possedoient pas pourtant cette beauté, ni cette dignité qui doit toujours accompagner l'Oraison grave & severe. *Est in his lepos, & festivitas, non dignitas, neque pulchritudo.* C'est pourquoi il est d'avis qu'on s'en doit abstenir dans le genre de l'Eloquence austere, afin de ne rien ôter aux forces de la verité par un jeu de paroles qui semble plus propre à recréer qu'à persuader avec au-

torité. De là vient cette invective du Poète *Perf. sat.*
 satyrique contre un criminel, qui balançoit, *I. crimina*
 dit-il, devant ses Juges tous les crimes avec *ralis li-*
 des antithetes. Mais cette exception n'empê- *brat in*
 che pas que la paronomatie bien appliquée n'ait *antithe-*
 souvent beaucoup de grace, & que tous les *tis.*
 grands Orateurs n'en aient usé dans leurs
 plus sérieux ouvrages. Je n'en rapporterois
 point d'exemples, vû qu'ils sont infinis, s'il
 n'y en avoit un dans Platon, accompagné d'u-
 ne particuliere instruction touchant l'usage
 de cette Figure. C'est dans son Convive, où
 après avoir dit que Paulanias fit une pose, par
 une allusion aussi expresse au Grec qu'au Fran-
 çois, il ajoute que les sages lui ont appris de
 se jouer ainsi quelquefois innocemment des
 paroles. Et veritablement, pourvû que les
 allusions se presentent d'elles-mêmes, &
 qu'il n'y paroisse rien d'affecté, ni de recher-
 ché, ce qui rendroit le jeu digne de moque-
 rie, on ne peut pas être blâmé de s'en servir.
 Il faut pourtant que ce soit rarement, pource
 qu'autrement on n'éviteroit pas le soupçon
 de s'y plaire plus que la bienveillance ne le per-
 met. Diodore Sicilien fait une description
 du genre d'eloquence de ce renommé Rhe- *Lib. 12.*
 teur Gorgias Leontin, où l'on peut fort bien *Hist.*
 remarquer ce que nous disons. Il conte que

les Leontins aiant besoin du secours des Atheniens contre ceux de Syracuse, choisirent ce Gorgias pour leur Ambassadeur, comme le plus propre à être envoyé vers un peuple qui étoit alors gouverné par les Orateurs. En effet, il se fit admirer dans cette savante ville d'Athenes, & son bien dire eût le succès que ceux de son pais s'en étoient promis. Mais rien ne ravit tant ce peuple accoutumé aux harangues, que la nouveauté des figures dont Gorgias ornoit son discours. Car c'étoit la première fois que les Atheniens avoient vu ce rencontre de dictions exposées, ou imitables, qu'on nomme antithetes, isocolles, parisés, & omoiotelevtes, qui sont des mots aussi barbares en nôtre Langue, qu'ils sont connus dans toutes les Ecoles des Rheteurs. Or comme ces nouveaux ornemens d'Oraison furent pour lors merveilleusement bien reçûs, aussi a-t-on bien reconnu depuis, dit Diodore, qu'ils ont en eux une certaine curiosité qui se rend facilement ridicule, si elle paroît affectée, & qu'on en use trop souvent.

Comment est-ce que l'intemperance ne seroit pas vicieuse en cela, si elle est même blâmée dans l'usage des sentences, dont il semble qu'on ne puisse trop avoir non plus

que de bonnes pensées? Aristote observe qu'il n'y a point d'hommes qui se servent de tant de sentences en parlant, que les Rustiques; & il nous donne avis sur cela de ne les employer qu'avec beaucoup de jugement, & de moderation. C'est une chose d'ailleurs fort à craindre, qu'on ne se rende odieux si on discourt trop sentencieusement, parce que c'est faire en quelque façon comme les Precepteurs, qui veulent être crus de tout ce qu'ils disent, & qui ne parlent qu'avec des axiomes. Et par consequent bien que la sentence soit la plus essentielle partie de l'Oraison, elle ne laissera pas d'être un vice, si on la rend trop frequente. Voilà ce que j'ai crû devoir dire de l'application des figures, parce qu'il me semble avoir remarqué que beaucoup pechent autant par scrupule, quand ils s'en abstiennent tout-à-fait, que par trop de liberté, quand ils en usent immoderement.

Il me reste une consideration à faire, où me porte tant de noms étranges que nous venons de prononcer, & que les François aussi bien que les Latins, ont emprunté des Grecs. Ce n'est pas que je ne sache bien qu'elle ne sera pas au goût de plusieurs personnes; mais il y a long-tems, que j'ai re-

noncé aux recherches de la Pierre Philosophale, & d'une approbation universelle, comme les tenant aussi difficiles à trouver l'une que l'autre. Tant y a que je ne ferai point de difficulté d'avancer, que pour avoir une parfaite connoissance de nôtre Langue, & en pouvoir résoudre solidement toutes les difficultez, il est; sinon nécessaire, au moins très avantageux d'entendre la Grecque. Le grand rapport qu'il y a de l'une à l'autre, non seulement à cause de l'origine de beaucoup de mots, mais encore eu égard aux phrases ou façons de parler, m'oblige à être de ce sentiment. Je n'examine point ici si cela vient de ce que la Langue Grecque étoit autrefois fort communé parmi les Gaulles, ou si l'on en peut donner quelque autre meilleure raison. Il me suffit de dire, qu'outre une grande quantité de paroles quasi toutes Grecques, nous avons souvent leur liaison, & leur emploi, du tout conforme avec le Grec, & non pas avec le Latin. Quant aux paroles, il y a des Dictionnaires entiers qui ont été faits exprès pour montrer leur extraction Grecque. Et pour ce qui est de nos formules qui semblent venir du même principe, Henri Etienne, Perionius, & assez d'autres, se sont déjà donné la peine de les remarquer.

C'est une chose certaine que nous avons des Preterits indefinis, que les Grecs ont nommé Aoristes, & que les Latins ne connoissent point. Ceux-ci au contraire ont des Supins, & des Gerondifs, au lieu desquels nous nous servons aussi bien que les Grecs de l'Infinitif des verbes. Car pour exprimer *venio spectatum, turpe dictu*, ou quelque chose de tel, nous dirons, je viens regarder, vilain à dire, & ainsi des autres. La phrase Grecque, que je ne rapporte point afin d'être moins importun, est toute semblable à cela. Le même Infinitif joint à l'article dont nous nous servons au lieu du nom, lorsque nous disons le boire, ou le manger, est tellement une locution Grecque, que quand les Latins en ont usé, leurs Grammairiens ont nommé cela un Hellenisme ou Grecisme. C'est la même chose si nous mettons l'article devant l'Adverbe, en disant, le dedans, le dehors, le dessus, le dessous: ou lorsque des noms nous en faisons des adverbés, comme en ces façons de parler, aller fort, & aller vite, pour aller fortement & vitement. Et qui ne fait que deux adverbés négatifs qui tiennent lieu d'affirmation en Latin, nient davantage qu'un seul, en Grec, & en François? Or puisqu'il y a une

si grande ressemblance en plusieurs choses de nôtre Langue à la Grecque ; n'est-il pas vraisemblable , que celui qui ne saura que la Grammaire Latine, se trouvera bien empêché à rendre raison de beaucoup de nos phrases Françoises & que peut-être il en condamnera quelques-unes pour ne savoir pas d'où elles ont pris leur origine, ni les raisons qui les appuient, si tant est qu'il se trouve quelque difficulté en ce qui regarde l'usage ? Je ne veux pas dire pour cela que tous ceux qui savent le Grec, soient capables de juger de la beauté ni de la pureté de nôtre Langue. Je sai bien qu'au contraire il n'y en a point souvent qui l'entendent moins, & qui la parlent avec plus d'imperfection. Ce n'est pas aussi mon intention de conclure que ceux qui n'ont nulle connoissance du Grec, ne puissent être très eloquens en François. Il y a une infinité de personnes qui parlent & écrivent en perfection les Langues vulgaires , encore qu'ils ignorent la Grecque & la Latine. Mais je pretends bien, qu'ou il sera question de donner son avis aux choses douteuses de nôtre Langue, que le peuple n'a pas encore déterminées, & qui peuvent avoir quelque rapport à la Grecque , comme il se voit par les exemples que nous venons de donner, celui

qui possedera le Grec & le François sera tout autrement capable d'en juger, que s'il n'étoit instruit que du François simplement. La raison de cette proposition se tire de ce que nous ne savons bien les choses, que quand nous les connoissons par leurs causes. De sorte que comme Aristote dit que celui qui n'a que la Logique naturelle, encore qu'il argumente bien, ne fait qu'à demi ce qu'il demontre, pource qu'il n'est pas assuré de savoir, n'y ayant que les regles de la Dialectique artificielle qui nous donnent cette certitude : De même, celui qui prononcera sur une difficulté de la Grammaire Françoisé, telle que nous venons de dire, encore qu'il arrive que son avis soit bon, ne pourra pas le rendre sûr, ni l'autoriser suffisamment, s'il ignore la Langue Grecque, à cause de la conformité qu'elle a en beaucoup de choses avec la Françoisé, & que la plus ancienne communique souvent à l'autre ses preceptes. Tout le Monde avoué qu'une infinité de Dames & de Cavaliers parlent excellemment par la seule bonté de leur nourriture, & de l'air de la Cour; s'ils y ajoûtent néanmoins les regles de l'art, c'est sans doute qu'ils se rendront incomparablement plus capables de juger de tout ce qui concerne la pureté & les graces

de leur Langue. Je dis aussi, que bien qu'il y ait assez de personnes à qui les seules Grammaires vulgaires suffisent pour se rendre très entendus en ce qu'elles enseignent, s'ils conjoignent d'abondant la Grecque avec la Françoisé, il ne se peut faire qu'ils ne rendent leur connoissance beaucoup plus parfaite, vû la grande dépendance qu'a nôtre parler de celui des Grecs, & le merveilleux rapport qu'il y a de l'un à l'autre.

Le respect que je porte à cette illustre Academie, que les soins de Monsieur le Cardinal viennent d'ajouter aux plus grands ornemens de la France, m'empêcheroit d'établir mes sentimens avec tant de liberté, si je pouvois m'imaginer qu'une si celebre Compagnie fut pour ne les pas approuver. Mais comme je proteste que je ne connois aucun de ceux qui la composent, qui ne possede avec une extraordinaire capacité, ce que je croi être requis pour juger parfaitement de toutes les parties de l'Eloquence; je presume facilement que ceux avec qui je n'ai pas l'honneur d'avoir assez d'habitude pour en pouvoir dire autant, ne leur sont nullement inferieurs. Et c'est ce qui me donne la hardiesse d'embrasser une opinion que je pense d'avoir être appuïée par tant d'hommes de
merite,

merite, me soumettant à la quitter, comme toutes les autres dont je m'explique ici, dès le moment qu'ils les auront condamnées. Comment manquerois-je de cette deference vers une Assemblée dont je croi l'établissement aussi glorieux à Monsieur le Cardinal, que tout ce qu'il a fait de plus important pour le bien de cet Etat? Cesar après avoir persecuté Cicéron, lui rendit néanmoins cet honneur, qu'il avoit plus merité de triomphes étendant les limites & la capacité de l'esprit Romain, comme il avoit fait par la puissance de son éloquence, que ceux qui avoient porté fort loin les bornes de l'Empire par la violence de leurs armes. Nous pouvons dire, suivant une si belle pensée, que l'affection nonpareille de Monsieur le Cardinal pour la grandeur de cette Monarchie, ne paroît pas moins dans la peine qu'il a voulu prendre de former ce beau corps d'Eloquence François, qui doit subsister toujours à la gloire de nôtre Nation; que quand il a donné ses conseils, & employé son courage à nous applanir les Alpes, & à rendre à la France ses anciennes limites du côté du Rhin. S'il m'étoit permis de parler des écrits immortels de son Eminence, & de tant de rares pieces d'Eloquence, qui semblent avoir été recueillies de sa bou-

che, pour servir de modele à tous ceux qui aspirent à la perfection de cette divine faculté; je passerois bien plus outre sur un si grand sujet, & il ne faut point douter que tout ce traité n'en reçut un merveilleux enrichissement. Mais je me tais, étant obligé à un silence qui se trouve même intéressé dans ce peu que je viens de dire.

Nous ne saurions finir par un plus bel endroit ce second article de nôtre discours. Le premier consideroit les dictiones toutes seules, où se commet le barbarisme. Le deuxieme à été des periodes, dont les vices se nomment en Grammaire solœcismes, lorsque la liaison des paroles que les Grecs ont appellé syntaxe, & les Latins construction, n'est pas bien ordonnée. Nous avons parlé de tout cela suivant les loix de la Rhetorique, & nous avons fait voir en l'un & en l'autre article, ce me semble, qu'encore que l'Orateur vise toujours à la perfection, son éloquence neanmoins doit être genereuse, & non pas servile, ni assujettie aux moindres choses. Plin le Jeune disoit d'un Declamateur de son tems, fort correct à la verité, mais qui pour se tenir trop dans les regles ne s'élevoit jamais jusqu'au genre sublime de l'Oraison, qu'il ne pechoit qu'en une chose, de ne commettre

*Sext. Em-
pir. adv.
Math. 1
1. cap. 10.*

*Lib. 9.
ep. 26.
Nihil
peccat,
nisi quod
nihil pec-
cat.
Lib. 9. c. 4.*

jamais aucune faute. C'est aussi ce qui faisoit prononcer hardiment à Quintilien, qu'il ne savoit lequel étoit le plus contraire à l'Eloquence d'un trop grand soin, ou d'une trop grande negligence. Et à la verité, l'Orateur aussi bien que le Preteur des Jurisconsultes méprise les petites occupations. C'est un Hercule qui considere les choses basses comme des Pygmées indignes de l'arrêter. Et quand son genie l'emporte, il fait gloire de fouler aux pieds les preceptes, comme un cheval genereux qui rompt ses entraves pour franchir une belle carriere. Cela se reconnoitra encore mieux par le troisieme & dernier article qui regarde l'Oraison entiere, & qui contemple l'Eloquence dans sa plus grande majesté. Je le commence ainsi.

Ce n'est pas assez pour être éloquent d'avoir fait un choix exquis de belles paroles, & d'en avoir formé en suite des periodes bien nombreuses, & qui contentent l'oreille parfaitement. S'il n'étoit question que de cela les meilleurs Musiciens seroient encore les plus grands Orateurs. L'Eloquence se propose une fin bien plus relevée, & si l'esprit ne demeure pleinement satisfait en toute ses parties, elle ne possède rien de tout ce qu'on lui attribue de grand & de magnifique. Il y a donc

quelque chose dans une piece d'Eloquence qui importe davantage que la beauté de la diction, & que la justesse ou plénitude des périodes. Pour prendre une plus parfaite connoissance de ce que ce peut être, il faut à mon avis que nous définissions l'Eloquence.

Quintil.
l. 10. c. 1. Et puisque Ciceron, au dire du plus capable d'en juger de tous les Romains, a égalé lui seul la force de Demosthene, l'abondance de Platon, & la douceur d'Isocrate, nous lui ferions tort si nous empruntions d'un autre la définition que nous cherchons.

Præf. ad
l. 1. cont.
Lib. 10.
cap. 1. Je ne me laisserai jamais de parler avantageusement de ce grand homme; à qui je dois les plus agreables divertissemens de mes études. C'est l'unique esprit, dit Seneque, qu'ait eu la Republique Romaine égal à l'étendue de sa domination. Dès le tems de Quintilien Ciceron n'étoit plus le nom d'un homme, mais celui de l'Eloquence même; & on prenoit pour une preuve certaine d'avoir beaucoup profité en cette science charmante, si on recevoit un plaisir extraordinaire en la lecture de ses écrits.

In part.
Orat. Or il me souvient d'avoir lu dans cet incomparable Orateur, que l'Eloquence n'est rien autre chose qu'une belle explication des pensées d'un homme sage, *Nihil est aliud*

eloquentia, quàm copiosè loquens sapientia.

C'est une definition qui se rapporte fort bien à ce que nous avons avancé dès la premiere partie de ce discours, qu'il étoit comme impossible d'être éloquent, sans l'aide de la Philosophie. Elle me fait encore souvenir de

ce que nous remarquons dans Philostrate, que les plus anciens Sophistes qui étoient les sages de leur tems, faisoient profession d'enseigner la Rhetorique; & que les mêmes Precepteurs qui donnoient des leçons du bien dire, instruisoient encore à bien faire. Aussi comme le

nombre des hommes sages a toujours été très petit, Marc Antoine disoit ordinairement, qu'il avoit assez vû de beaux parleurs en sa vie, mais qu'il n'avoit pas connu un seul homme éloquent. Ce qu'il devoit avoir re-

tenu d'un certain Mnesarchus, qui lui soutint dans Athenes, qu'encore qu'il se trouvât beaucoup de personnes du métier de bien discourir, il n'y avoit néanmoins que le sage qu'on peut dire véritablement Orateur. Je veux

bien faire encore ici une observation très expresse, pour montrer que l'éloquence & la sagesse ont une merveilleuse convenance entre elles. Peu de personnes ignorent combien la trop grande felicité est ennemie du bon esprit, que les afflictions aiguës

*Lib. 1. de
viris
Soph.*

*Disertos
se vidisse
multos,
eloquen-
tem om-
ninó ne-
minem.
Cicer. in
Orat.*

*Orato-
rém, nisi
sapiens
esset, es-
se nemi-
nem.
Cic. lib.
1. de
Orat.*

sent, lui donnant la meilleure trempe qu'il puisse recevoir; d'où vient l'opinion de quelques-uns, qu'il n'y a point de plus grand malheur que de n'avoir jamais été malheureux. Seneque soutient de même, que rien ne ruine tant l'Eloquence que l'excès de la bonne fortune, qui empêcha Mecenas, homme de très-grand esprit, de réussir un des premiers Orateurs de son siècle. *Ingeniosus vir ille fuit, dit Seneque, magnum exemplum Romane eloquentiae daturus, nisi illum enervasset felicitas, imò castrasset.* Voilà comme ce n'est pas sans sujet qu'on conjoint la sagesse & l'éloquence, puisque non contentes d'être bien ensemble, elles ont encore les mêmes ennemis.

Mais si nous voulons rechercher la cause pourquoi la sagesse entre dans la définition de l'éloquence, nous trouverons que c'est pource que la bonne conception est le fondement de toutes les belles paroles, & qu'il est impossible de bien dire sans avoir bien pensé. En effet, il n'est point plus vrai dans les principes de la Philosophie Peripatetique, que les formes sortent de la puissance de la matiere, qu'il est certain dans l'art du discours que les principales graces du langage doivent venir de l'excellence des choses qu'il explique, & que les plus grands ornemens de l'Oraison

se tirent ordinairement du merite des pensées. De là procedé en partie ce que disoit Socrate, que tout le monde est naturellement éloquent en ce qu'il sait bien; & ce que Cicéron soutient être encore plus veritable, qu'il n'y a personne qui puisse avoir de l'éloquence en traitant des choses dont il n'est pas assez instruit. *Lib. 1. de Orat.*

Il y a encore une autre doctrine très importante à recueillir de nôtre definition; c'est qu'il ne faut jamais s'amuser à chercher de beaux termes pour expliquer des bagatelles, en quoi il me semble que beaucoup abusent tous les jours merveilleusement de leur loisir. Nous voions de bien gros volumes écrits avec un très grand soin, & un choix de paroles fort exquisés, dont neanmoins la lecture apporte si peu d'utilité, qu'on la peut comparer aux promenades qui se font dans des forêts de Cyprés, ou dans ces jardins d'Adonis & de Tantale, selon le proverbe des Grecs, dont on ne rapporte jamais aucun fruit. Ce sont des toiles d'araignée, pleines de subtilité & d'artifice; mais qui ne sont bonnes qu'à prendre des mouchérons. Si est-ce qu'il y en a qui veulent faire passer ces miserables travaux pour des pieces d'Eloquence, & qui la reduiroient volontiers à cette vaine curiosité.

té du langage, jointe à quelque petit nombre de regles grammaticales; comme si elle n'étoit rien que cela, & comme si la grandeur des matieres, & le merite des pensées, n'en faisoient pas la plus essentielle partie.

*Tract.
de eloc.*

Qu'ils apprennent de Demetrius Phalereus, que nous devons imiter le Peintre Nicias, qui ne s'amusoit jamais à peindre des fleurs, ni des oiseaux, n'employant son pinceau qu'en de grands sujets, comme sont les combats sur mer, & sur terre, qui obligent d'eux mêmes, & par leur propre importance à beaucoup d'attention. De même que le merite de la fable sert de fondement & de recommandation à la Poësie, disoit Nicias, l'argument d'un tableau le rend souvent aussi considerable que la main de l'ouvrier, & fait la meilleure partie de sa peinture. Il en faut

*Diog.
Laert.
in Dem.*

croire autant de l'Oraison, qui ne peut être belle ni grande si son sujet n'y contribue. Et ce même Orateur de qui les Atheniens briserent par envie les trois cens soixante Statuës d'airain, qu'ils avoient élevées à sa vertu, nous enseigne en un autre endroit, que d'employer de beaux mots à expliquer une chose de neant & ridicule, c'est faire comme ceux qui donnent des habits Royaux à un singe. Et sans mentir, nous pouvons soute-

nir, que les plus belles paroles du monde sans la solidité des choses, ne sont pas plus considerables que des coups de canon sans boulet, qui font quelque bruit & ne touchent personne. Prendre bien de la peine à écrire, & ne rien dire de serieux; c'est cultiver soigneusement son champ, & manquer à le remplir de bonne semence. Et tant s'en faut qu'un tel discours, qui n'a rien que l'écorce polie & luisante, soit à estimer, que s'il en falloit faire élection, ou d'un autre plus grossier, mais qui auroit le sens meilleur, c'est sans doute que je m'arrêteroïs toujours au dernier: *Malim indifertam prudentiam, quàm stultitiam loquacem.* Cic. 3. de Orat.

Je serois bien fâché qu'on crût que je voulusse ici condamner absolument ce genre de livres qui se font principalement pour la recreation; il y a des fables ingenieuses dont Aristote confesse qu'un Philosophe peut être amoureux, & l'on peut au contraire traiter des matieres importantes d'une conception si basse, que quelque ornement de langage qu'on y apporte, le discours en sera toujours méprisable. Les contes Grecs d'Heliodore, de Longus, & d'Achilles Statius; les Latins de Phédrus, de Petrone, & d'Apulée même, quoi que fort éloigné de la pureté Latine, sont

écrits de telle sorte, qu'ils passent pour ouvrages des Muses. J'avoué aussi que nous avons vû depuis peu de ces livres de Bergeries & d'avantures amoureuses, compozés avec tant d'art, de grace & de jugement, qu'on ne leur peut dénier un rang avantageux entre les pieces eloquentes de ce siecle. Ce n'est donc pas aux Romans simplement à qui j'en veux, ni à tout ce qui est écrit de bon sens sur quelque matiere que ce puisse être. Je me moque de tous ceux qui veulent triompher de quelques mots bien arrangez, ce leur semble, bien qu'ils n'aient aucune conception raisonnable; qui nous pensent débiter de la crème fouettée pour une solide nourriture; & qui écrivant à la mode, comme ils disent, mais sans science & sans jugement, ressemblent à ceux qui chantent sans paroles, pour n'avoir encore que la simple connoissance des notes de la Musique.

On m'a fait quelquefois une objection là dessus, que je veux bien rapporter ici pour la résoudre, si je puis. C'est que l'Eloquence étant une faculté populaire, & qui demande l'approbation de la multitude, il semble qu'on ait tort de mépriser les ouvrages qu'elle estime, comme il paroît bien qu'elle fait ceux dont nous parlons, par le cours qu'ils

ont, & le grand debit qu'en font les Libraires. La premiere de deux réponses que je veux donner à cela, est particuliere, & regarde les Romans & les Livres d'Amour, qui pour être très mal faits, comme ils sont assez souvent, ne laissent pas d'être plus recherchez que les meilleurs qui se publient. Car je pense qu'au lieu d'attribuer à leur propre mérite l'affection, que tant de personnes témoignent avoir pour ces Livres fabuleux; on la peut bien mieux rapporter à cet instinct naturel que chacun ressent de connoître non seulement ce qui a de l'admiration, selon le dire d'Aristote, mais encore ce qui est indefini & sans limites, comme sont les fables, à cause qu'elles ont en cela quelque sympathie avec nôtre esprit, dont l'activité ne se borne point, parce que sa nature est infinie. C'est une raison de Physique, en voici une autre prise de la Morale. On ne doute point que les passions n'agissent bien plus puissamment sur les ames vulgaires & ignorantes, que sur celles des Savans, qui ont appris à les moderer, & qui les ont comme domtées par la meditation. Or c'est le propre des narrations fabuleuses, d'exciter les passions humaines qui nous charment le plus. Ce n'est donc pas merveille si les Livres de fables

plaisent davantage à la multitude impertinente, qu'aux hommes savans & judicieux, qui sont en fort petit nombre; & par conséquent, si ces compositions sont les plus recherchées de toutes, non pas à cause de leur éloquence, ni de leur bonté formelle, mais seulement pour l'amour de la matiere qu'elles traitent.

La seconde réponse que je donne à l'objection proposée est plus étendue, & peut servir à rendre raison de l'état qu'on fait de tant de Livres qui s'impriment journellement sur toute sorte de sujets & qui pour n'avoir rien de bon ni de recommandable, ne laissent pas d'être dans une assez generale approbation. Je dis donc que cela procede souvent du naturel de beaucoup de personnes, qui ne prirent jamais rien que ce qu'ils croient pouvoir imiter. Ils bornent la capacité & le bien dire des autres, à la portée de leur petit esprit; & ils limitent l'empire de l'Eloquence aux termes de leur suffisance, comme s'il n'y avoit rien au delà. Ciceron s'est plaint en plus d'un endroit de l'injustice de tels juges; & nous pouvons dire que ce sont ceux qui persécutent encore aujourd'hui avec le plus d'audace & d'animosité les travaux qu'ils désespèrent de pouvoir éгалer. Car comme il y a

Tantum
quisque
laudat,
quantum
se posse
sperat
imitari.
In Orat.
Quem
sperandi
sibi, eum-
dem &
benedi-

fort peu de génies qui osent aspirer à cette suprême Eloquence, qui gouverne souverainement en tous les lieux où elle se rencontre, il y en a une infinité d'autres au dessous, qui condamnent effrontément, par la raison que nous venons de rapporter, tout ce qui excède leurs forces. Ce sont les mêmes qui donnent du credit autant qu'ils peuvent aux ouvrages que nous blâmons, pour n'avoir rien de solide. Et comme une multitude peut beaucoup principalement quand elle joint l'artifice à la force, il ne faut pas s'étonner si la cabale des ignorans, & le monopole des hommes de petit talent, l'emportent sur ceux dont ils ne peuvent souffrir le mérite. En effet, les Livres courent leurs destinées aussi bien que les hommes, & la vie ou la mort de ces enfans spirituels n'est gueres moins hazardeuse que celle des autres. Il y en a qui finissent d'eux-mêmes, comme n'ayant rien de bon qui les puisse faire subsister. Les Siècles d'ignorance sont des calamitez publiques, qui en font périr beaucoup d'autres. Mais la conspiration de certains envieux, & l'artifice de ceux qui ne se conservent que par de mauvais moiens, en oppriment la meilleure partie. On dit que Menandre demanda autrefois de fort bonne grace à Philemon,

cendi finem proponit.

Lib. 2.

Tusc.

Quest.

Quæso Philemon.

bonâ ve- s'il n'avoit point de honte de l'avoir si sou-
 nia dic vent vaincu par la pluralité des voix? A la
 mihi, verité, il y a peu de Menandres aujourd'hui.
 cùm me vincis, Nous ne laissons pas pourtant de voir un bon
 non erit- nombre de ces Philemons, que la faction de
 befcis? leurs semblables élève dans les cabinets, &
 A. Gell. dans les ruelles de lit, beaucoup au dessus
 l. 17. c. 4. de ce qui leur est dû. Et de là vient cette
 reputation mendicée, qui fait valoir des pie-
 ces de nulle considération, comme si elles
 possedoient toutes les graces, & toutes les
 richesses de l'Eloquence.

Afin qu'on ne pense pas que je mes-estime
 tout-à-fait ceux qui n'ont que la seule con-
 noissance des mots, avec l'artifice de les bien
 arranger; je veux leur donner ici un conseil
 qui témoignera que je les prise autant que je
 dois. Je serois donc d'avis qu'ils entrepris-
 sent la traduction des bons Auteurs en nôtre
 Langue, où je croi qu'ils peuvent acquérir
 beaucoup d'honneur. Ce n'est pas qu'il ne
 me souviene fort bien d'un proverbe des
 Arabes, qui porte que nous ne valons gue-
 res, si nous ne pouvons faire autant que l'a-
 raignée; qui tire sa toile de son propre ven-
 tre sans rien emprunter de personne, soit
 pour la forme, soit pour la matiere. Mais
 je pense qu'il faut prendre cela comme une

exhortation à ceux qui ont assez de naturel & d'industrie, pour imiter en tout ce laborieux animal. Ce qui n'empêche pas que beaucoup d'autres ne puissent s'occuper loüablement à de moindres travaux, selon la portée de leurs forces; & que plusieurs mêmes ne se soient souvent amusez à traduire par quelque sorte de divertissement, qui étoient très capables de produire de leur chef de fort bonnes choses. Car encore que Seneque ait fait quelque invective dans une de ses Epitres contre les Interpretes, comme s'ils n'avoient rien de genereux; que plusieurs les comparent aux petits Peintres, qui s'amusent à copier des Originaux; & qu'on leur reproche souvent ce demi-vers d'Horace,

Lib. 4.
ep. 33.

O imitatores servum pecus:
Si est ce qu'il est certain que les plus grands personnages n'ont pas souvent dédaigné de s'appliquer à ce travail. Et on ne peut nier que nous n'aions vû depuis peu des traductions si excellentes, qu'elles n'ont gueres moins acquis de gloire à ceux qui les ont faites, que le premier ouvrage en pouvoit avoir donné à son Auteur. La raison de mon conseil est fondée, sur ce que ne manquant à ceux à qui je le donne que la valeur des pensées, & la grandeur de la conception, puis-

Lib. 1.
ep. 19.

qu'ils ont l'élocution excellente; c'est sans doute que quand ils appliqueront la beauté de leur langage à quelque bonne matière toute digérée, ils en pourront former des pièces d'Eloquence qui seront de très grand prix. Et je m'assure qu'ils reconnoîtront alors, que la majesté des choses qu'on traite est celle qui donne de nouvelles forces à l'esprit pour se bien exprimer, & qu'ils m'avouèrent eux-mêmes, que l'abondance des belles paroles doit naître de la fertilité du sujet où on les emploie. Car c'est pour cela qu'Herodote & Xenophon ont été prisez d'avoir sçu choisir de plus beaux thèmes d'Histoire que n'a pas fait Thucydide, qui n'a écrit qu'une guerre très mal entreprise & aussi très mal-heureuse; y aiant un merveilleux desavantage pour ceux qui pechent comme lui en cette élection.

*Dion.
Hal. ep.
ad Cn.
Pomp.*

Ce peu que nous venons de dire en faveur des traducteurs, m'avertit de parler des citations en suite, parce que celui qui cite s'appuie, aussi bien que celui qui traduit, sur l'autorité d'autrui. Or d'autant que ceux qui declament contre les allegations, ont principalement en horreur de voir rapporter les passages entiers des Livres en la Langue qu'ils sont écrits, quand celle de l'Oraison où ces passages

passages sont couchez , est differente , nous examinerons un peu leurs raisons. Pource que si elles ne sont pas bonnes , & qu'il n'y ait rien en cela de contraire à l'Eloquence ; beaucoup moins devra-t-on trouver mauvais, que quelques-uns citent des Auteurs pour donner plus de credit à leurs sentimens quand ils se les approprient aucunement par la traduction.

On dit contre les allegations en Langue étrangere, qu'un discours qui contient beaucoup de passages differens non seulement pour le style ; mais même pour le langage, ressemble à une robe de diverses couleurs, & de plusieurs pieces rapportées, qui la rendent ridicule. Que comme la Cigale d'Anacreon n'étoit ni sang, ni chair, ni os, on ne sauroit dire non plus si un tel discours est Grec, Latin, ou François. Mais qu'on ne le peut mieux comparer qu'à la victime tavelée, desagreable à Dieu , & que les Prêtres de l'ancienne Loi rejettoient de leurs sacrifices. Ceux de cette opinion ajoutent que c'est chercher bien mal à propos de la reputation dans la varieté des Langues, puisque la seule malediction divine les a introduites. Aussi peut-on voir dans Josephe , que les Juifs n'eurent jamais aucun cas d'en savoir beaucoup, ne

Lib. 20.

Antiqu.

cap. ult.

*Lib. 2. devoulans point, comme il en parle, avoir ce-
Orat. la de commun avec des esclaves. Et le pere
Ut quis- de Ciceron disoit à ce propos en riant, qu'un
que opti- serviteur de Syrie, d'où étoient les Juifs, se
mè Græ- trouvoit ordinairement d'autant plus mé-
cè sciret, chant qu'il savoit mieux parler Grec. Par où
ita esse il semble que si les Peintres ont bien donné
nequissi- le nom de corruption à la mixtion de leurs
mum. couleurs, il peut être appliqué encore plus
proprement à la confusion du langage, qui
perd tout-à-fait l'Eloquence: Et qu'on peut
soutenir, que toutes ces citations dont nous
parlons, ne sont pas plus utiles dans une Ora-
ison, que les fleurs rouges & bleuës, qui sont
la ruine des bleds où elles croissent. Voions
à cette heure les raisons du parti contraire.*

*A. Gell.
lib. 17.
cap. 17.*

Premierement pour ce qui est de la diver-
sité des Langues, le reproche de leur origi-
ne n'empêche pas qu'elles ne soient un don
du S. Esprit. La connoissance en a toujours
été si glorieuse, qu'on disoit d'Ennius qu'il
avoit trois cœurs, pource qu'il savoit le Grec,
le Tolcan, & le Latin. Et S. Augustin con-
fesse d'avoir offensé Dieu, méprisant d'ap-
prendre en sa jeunesse la Langue Grecque.
Quant au mélange des idiomes, qu'on dit
avoir mauvaise grace, & préjudicier même
à l'Eloquence, les plus grands Orateurs, &

entre autres Ciceron , dont je me fers à tout propos, comme Patrocle du bouclier d'Achille, n'ont pas été de cet avis. Le bien dire ne fut jamais plus fleurissant dans Rome , que de tems d'Horace, qui remarque qu'on entrelasloit alors le Grec & le Latin aussi agreablement, que quand on ne faisoit du vin de Falerne & de celui de Chio qu'un seul breuvage ; encore qu'il reprenne au même lieu Lucilius d'avoir trop rempli de dictions Grecques toutes ses poesies. Et certes on peut dire suivant sa comparaison , que comme il y a des vins qui ne sauroient être passez d'un vaisseau dans un autre , sans qu'il s'évapore la meilleure partie de ce qu'ils ont de spirituel & de genereux ; il en est de même de certaines passages des meilleurs Auteurs, qui sont si exprès, & si significatifs en leur langue, que quand on les pense traduire, on est tout étonné qu'ils ont perdu quasi toute la grace & la force qu'ils possédoient auparavant. D'ailleurs c'est une chose certaine, que cette Academie des morts dont parle Lucien, est merveilleusement puissante à nous persuader en nous instruisant : Que les Hebreux avoient sur cela bonne grace d'enterrer les defunts en la posture d'un Docteur en chaire : Et que les raisons des grands personages qui nous font

*Lib. 1.
Sat. 10.*

*νεκρική-
δημία.*

rapportées comme sortant de leur bouche, nous enseignent & nous émeuvent tout autrement, que quand nous les entendons d'un autre organe, sans qu'ils les autorisent.

Il seroit besoin d'user de beaucoup de distinctions sur ce différent, que nous omettrons, puisque nous ne parlons ici que de l'Eloquence Françoise, & que je me suis restreint à dire seulement ce que je pense pouvoir servir à ceux qui écrivent en nôtre Langue. Je ne rapporterai donc point la regle que quelques-uns ont voulu établir, de ne mêler jamais des discours d'une langue postérieure dans le corps d'une autre plus ancienne, comme du François ou de l'Espagnol dans une Oraison Latine, prétendant qu'il y a je ne sai quoi qui repugne à cela, & qu'il est des langues comme des greffes, dont il s'en trouve de telle nature, qu'elles ne peuvent être entées sur de certaines plantes. Mais pour venir à ce qui nous touche, il me semble qu'il faut considérer, que l'Eloquence n'est pas uniforme, & n'a pas toujours un même visage. Elle en change au contraire, & paroît toute autre, selon la diversité des matieres, des tems, des lieux & des personnes. Car par exemple l'éloquence de Cicéron dans ses Epitres, & dans ses livres de

Cardan.
2. Sap.
p. 67.

Philosophie, est bien differente de celle dont il use dans ses Oraisons. Et nous voions qu'il n'a pas fait difficulté de mêler beaucoup de Grec, & de poésies Latines dans son style epistolaire & philosophique, dont il s'est abstenu dans ses declamations au Senat, ou devant le peuple. La raison est à l'égard du peuple, que comme il étoit de son tems juge absolu de la vie & des biens d'un chacun, & qu'autant qu'il y avoit de Citoiens Romains, on peut dire que c'étoient autant de petits Rois, qui donnoient la loi aux plus grands de la terre; il falloit les informer de tout, & s'accommoder à leur capacité, qui ne souffroit pas qu'on leur parlât Grec, pource que la plûpart d'entre eux ne l'eussent pas entendu. Ainsi les Orateurs Romains étoient obligez de former leur Eloquence à ne se servir que de la Langue Latine, de sorte que quand ils haranguoient au Senat, ils en usoient encore de même, tant par l'accoûtumance qu'ils avoient prise, que par une certaine raison d'Etat, qui leur faisoit craindre d'offenser la majesté de leur Republique, s'ils emploioient une autre Langue que la sienne. De là vient que nous ne voions dans toutes les Oraisons de Cicéron que deux paroles Grecques, l'une en la seconde invective contre

Verres, & l'autre en la cinquième. Comme je ne pense pas qu'il ait rapporté de vers que dans son Oraison pour P. Sextius, dans celle qui est contre Pison, & dans un autre pour le Roi Dejotarus. Quant aux Grecs, outre les mêmes causes d'instruire & d'émouvoir une multitude ignorante de tout autre langage que le sien, qui les obligeoient à ne parler que Grec, ils n'avoient pas sujet comme les Romains, & la plupart des autres Nations, de brouiller aucun idiome étranger avec le leur. Car les Grecs ont eu cela d'avantageux, que les sciences ne leur étoient enseignées dans les Colleges ou Academies qu'en leur langue; du façon que quand ils eussent sçu l'Egyptien, ou l'Hebreu c'eût été une chose ridicule à eux de s'en servir sans nécessité, & pour n'être pas entendus. Je sai bien qu'on a dit que Cadmus avoit apporté en Grece les lettres de Phenicie, par où il sembleroit que les Grecs auroient pû avoir quelque connoissance des langues Orientales. Mais sans nous amuser à examiner une histoire qui est tout-à-fait du tems fabuleux, on ne sauroit nier que la Langue Grecque n'ait cela d'excellent, qu'elle seule sans rien prendre des autres leur prête les mots principaux & plus essentiels de toutes les

disciplines. Ce qui montre bien que les Ecoles de Grece n'empruntoient rien du dehors, & par conséquent que les Orateurs d'Athenes n'avoient pas sujet d'alterer leur langage pour se bien exprimer, comme ceux de Rome, & des autres païs, qui n'ont appris les sciences, ni l'Eloquence même, qu'avec des termes Grecs. C'est donc pourquoi Ciceron écrivant à ses amis, qu'il favoit avoir fait le cours de leurs études dans Athenes comme lui, ou bien traitant des matieres de Philosophie, & de Rhetorique, n'a fait nulle difficulté d'employer, non seulement des paroles Grecques, mais même souvent dans ses lettres des passages entiers en Grec, sans qu'on puisse dire qu'il ait fait tort par là à son Eloquence, ni qu'il ait été moins disert dans ses œuvres Philosophiques, que dans ses Oraisons.

Il faut maintenant appliquer cela à nôtre usage, & dire que comme l'Eloquence Romaine a plusieurs formes, & qu'elle se pare bien differemment selon les lieux où elle se veut faire voir, & les matieres qu'elle doit traiter; l'Eloquence Françoise peut être considérée avec les mêmes diversitez, se donnant quelquefois la liberté de prendre des parures étrangères, qui lui seroient fort messeantes

en un autre tems. Car il n'y auroit point d'apparence de mêler du Grec ni du Latin dans un Roman, parmi un discours populaire, ou dans quelque ouvrage de piété, qui doit être vû par l'un & par l'autre sexe, & dont la lecture doit arrêter les yeux du peuple, aussi bien que ceux des savans. Mais quand un Orateur entreprend de discourir sur un sujet d'autre nature, lorsqu'il parle pour être écouté principalement des hommes d'étude, & que sa matiere a besoin d'être appuïée de l'autorité des grands personnages, je ne pense pas qu'on doive condamner ses citations, ni que quelques paroles Grecques ou Latines puissent préjudicier à son bien dire. A la verité, s'il en composoit un discours de la façon de ceux que les Latins ont nommé Centons, & que ce ne fussent que des textes de differens Auteurs attachez les uns aux autres, comme Lipse les a mis dans ses six livres de Politique, j'avouë qu'un tel travail ne pourroit pas passer pour une piece d'Eloquence. Il y a de la retenuë, & quelque bien-seance à observer en cela. Ce qui n'empêche pas que comme beaucoup de personnes pechent en l'usage immodéré des allegations, il n'y en ait assez d'autres ridicules dans une sottise affectation de ne citer ja-

mais personne, & de prendre tout chez eux; semblables à cet Hippias Elie, qui se vantoit badinement de ne rien porter que ses mains n'eussent fait. Car j'attribue facilement à cette vanité le grand mépris que quelques-uns font de toute sorte d'autoritez, pour montrer qu'ils ne produisent rien que d'eux-mêmes, que les belles pensées sortent de leur tête, comme Pallas de celle de Jupiter & qu'ils engendrent comme lui sans l'aide d'autrui. A quoi néanmoins on pourroit répondre, que la generation se fait par une action si commune dans tous les ordres de la Nature, qu'il n'y a pas lieu de faire tant de cas d'une chose si facile; au lieu que c'est un miracle de resusciter les morts en les faisant parler de telle sorte, que comme on a dit dans la Religion que les ossemens avoient operé plus de merveilles que les corps animez, on peut soutenir de même dans la Rhetorique, que ceux qui ne sont plus, ont beaucoup plus de force à nous persuader, que n'en ont les vivans. Tant y a que nous voions dans ce beau Dialogue des plus illustres Orateurs de Rome, qu'ils ne croioient pas que leur éloquence pût être corrompue par des citations, le discours d'Aper nous apprenant qu'on desiroit alors que les oraisons fussent parées des beautez de

la poésie d'Horace, de Virgile, ou de Lucain; pour ne rien dire de celle d'Ennius, ou de Nevius, qui remplit des pages entières dans les œuvres Philosophiques de Cicéron. Ce qui n'est nullement contraire aux preceptes de la Rhetorique, puisqu'Hermogene témoigne dans son livre de l'Eloquence, que les vers ont fort bonne grace parmi la prose. Et nous pouvons encore remarquer par l'Apologie d'Apulée, l'une de plus eloquentes pieces de toute l'Antiquité, nonobstant les impuretez de quelques locutions dont nous avons déjà parlé, que du tems des Antonins on ne pensoit pas que les passages Grecs & Latins dussent gâter un bel ouvrage, vû que celui-là est rempli de texte de Platon, & de plusieurs autres Philosophes, avec un grand nombre de vers d'Homere, de Catulle, & de Virgile.

Ce seroit ici le lieu de dire nôtre avis des styles differens, dont on se sert aujourd'hui, puisque ceux qui condamnent les citations les considerent sur tout comme ennemies du beau style. Mais desirant me tenir aussi éloigné de l'offense que de la flatterie, je rendrai mon discours le plus general qu'il me sera possible, sans venir à aucune particularité qui puisse être mal prise par qui que ce soit.

Premierement, il faut faire distinction entre les styles, & les caracteres, ceux-ci étant limitez, & souvent semblables en plusieurs Auteurs; là où les styles sont infinis, & toujours differens comme les visages, qui ne manquent jamais de quelque air particulier qui les distingue. Nous pouvons faire élection de celui des trois caracteres qui nous agrée le plus, pource qu'ils dépendent de l'Art absolument; au lieu que c'est la Nature qui nous forme le style, d'où vient qu'on ne juge pas moins regulierement des mœurs d'un homme par son style, que par ce qui dépend de la Physionomie. Enfin ce sont choses si peu semblables, qu'encore que beaucoup d'Ecrivains aient convenu d'un même caractere, comme dans ces belles Nuits Attiques Pacuvius, Ulysse, & Carneades du Lib. 7. cap. 14. grand; Terence, Nestor, & Diogene du moindre; Lucilius, Menelaus, & Critolaus du mediocre; ils ont tous eu pourtant leur style à part, & chacun d'eux a retenu sa façon d'écrire conforme au genie qui le possédoit. Car c'est la varieté des humeurs qui cause celle du style, qu'on peut dire n'être rien autre chose qu'une certaine façon de s'expliquer, qui dépend du temperament de chaque personne. Pour le moins est-ce l'opi-

nion de Seneque, quand il soutient que le style de Mecenas n'étoit pas moins dissolu que sa vie, ni son éloquence moins licentieuse que les mœurs: *Quid ergo, dit-il, non oratio ejus æque soluta est, quàm ipse discinctus?* Et lorsqu'en un autre endroit il veut que nôtre discours soit un miroir qui exprime parfaitement toutes les bonnes ou mauvaises qualitez de nôtre ame; *Oratio vultus animi est, si circumtonsa, & fucata est, & manufacta, ostendit illum quoque non esse sincerum, & habere aliquid fracti.* Voire même il juge des mœurs du tems par l'Eloquence du siecle: *Argumentum est luxuriæ publicæ orationis, lascivitiæ;* posant pour maxime que par tout où le mauvais style passe pour bon, il n'y a pas moins de corruption en ce qui touche la Morale: *Ubicumque videris orationem corruptam placere, ibi mores quoque à recto descivisse non erit dubium.* Or pource que les Ecoles traitent assez tous les jours de ce qui concerne les trois caracteres, & la subdivision de chacun en trois autres; je pense qu'il seroit aussi ennuyeux qu'inutile de repeter ici une leçon si connue, ou de m'engager dans l'explication des sept idées & formes d'Oraison, selon qu'Hermodogene les a conçues. Je me contenterai donc de faire quelques observations, que je

Lib. 1.
& 2. de
form.
Orat.

croi être très importantes à toute sorte de styles, & dans quelque caractère que l'on écrive. *Quint. l.*

Nous avons déjà remarqué en parlant de l'obscurité des mots inusitez, que la première perfection du discours étoit d'avoir beaucoup de clarté, & d'être fort intelligible. *1. c. 6. & lib. 2. c. 3. Epist. ad Tuber.*

C'est pourquoi Denis d'Halicarnasse reprend si aigrement de certaines personnes qui ne loüoient de rien tant Thucydide, que de ce qu'il n'étoit pas entendu d'un chacun, comme s'il n'eût dû l'être que des hommes savans. Il leur reproche que par une si dangereuse maxime, ils veulent établir dans la Republique des Lettres, une espece de tyrannie de peu de personnes, qui posséderoient seuls les livres & se rendroient maitres absolus d'un bien d'autant plus estimable, que plus de monde en est participant. Ce n'est pas qu'il ne trouve bonne cette composition austere, aspre & amere, comme il la nomme, que Thucydide & Demosthene ont quelquefois affectée, avoüant qu'il n'y a rien de plus puissant à émouvoir les affections. Mais il ne peut souffrir que pour parler autrement que le commun, Thucydide se serve de beaucoup de façons de s'expliquer étranges, qui approchent, dit-il, du solécisme, & qui jettent ce grand Orateur Historien dans une

vicieuse obscurité qu'on doit éviter sur toute chose.

Et à la vérité, puisque nous ne visons, soit en parlant, soit en écrivant, qu'à mettre nos pensées en évidence; d'où vient que les Grecs ont nommé la voix, comme si elle étoit la lumière de l'entendement; c'est sans doute que l'oraison qui explique le plus nettement & le plus facilement ce que nous avons médité, doit être estimée pour ce regard la plus excellente. Dieu qui est nommé le Pere de la lumiere, la crea le premier jour, afin qu'elle éclairât le reste de ses œuvres; nous apprenant par là de ne rien faire qu'avec le plus de clarté qu'il est possible. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu de très grands personnages qui se sont plus à rendre leurs travaux fort obscurs, comme Heraclite fit les siens de Theologie, pour en cacher les mysteres à un peuple grossier, qu'il tenoit aussi indigne qu'incapable de les entendre. Les Pythagoriciens se sont servis à même fin de leurs symboles, les Platoniciens des Mathematiques, & les Egyptiens de leurs lettres Hieroglyphiques. Aristote écrivit ses livres Acroamatiques de telle sorte, qu'encore qu'il les eût donnez au public, il assura Alexandre qu'il ne les avoit pas rendus communs pour cela. Et les Poëtes n'ont

*Φωνη, Φως
vov.*

*Diog.
Laërt. in
eius vita.*

inventé la meilleure partie de leurs fables, que pour couvrir des veritez qu'ils ne pensoient pas devoir être divulguées à tout le monde. Mais nous ne parlons pas ici de ce qui se fait à bon dessein, & pour des raisons dont la solidité se pourroit examiner ailleurs. On fait bien que les sciences ont un style à part, qu'elles appellent didactique, ou enseignant, qui ne pretend à rien moins qu'à la gloire de l'Eloquence. Nôtre intention est de reprendre ceux qui preferent sans sujet les tenebres à la lumiere, qui croient qu'il n'y a rien de mieux dit que ce qui est de difficile intelligence, & qui prennent plaisir à imiter les obscuritez d'Antimachus, comme fit l'Empereur Hadrien, avec le même jugement dont il preferoit Caton à Ciceron, Cecilius à Saluste, & Ennius à Virgile. Car comme il y a des Ecrivains qui ne s'expriment jamais qu'avec des enigmes, & à la façon des Oracles, le plus souvent par un vice de mauvaise conception, qui fait qu'ils ne peuvent rien produire ensuite qui ne soit defectueux; Il se trouve des Lecteurs de même, à qui rien ne semble être spirituel, ni bien dit, si leur esprit n'a beaucoup de peine à l'entendre; & qui ne trouvent jamais les choses grandes & admirables, que quand elles sont dans la con-

*AEI.**Spar. iii**Hard.*

fusion & dans l'obscurité, comme il arrive à tout ce qui est vû de nuit, qui nous paroît pour cela toujours plus grand & plus considerable qu'il n'est en effet. Le défaut de ceux qui écrivent ainsi, est semblable à celui de la premiere digestion, qui ne peut être réparé par la seconde ni par la troisième. Une chose mal conçue ne sauroit jamais être bien enfantée: Et le manquement du principe paroît necessairement en tout ce qui en dépend. Quant à ceux qui n'admirent dans les livres que ce qu'ils ne peuvent comprendre, ils le font ordinairement par une simplicité ignorante. J'ai vû des femmes ne trouver point de plus capables Predicateurs, que ceux qu'elles entendoient le moins. Et Lucrece combattant les principes d'Heraclite, soutient que beaucoup ne les suivent, que pource qu'ils ne sont pas intelligibles;

Lib. 1.

*Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,
Inversisque sub verbis latitantia cernunt.*

Ces vers ne peuvent être mieux appliquez qu'au sujet dont nous parlons.

Encore que l'abondance des paroles ne laisse pas d'être quelquefois accompagnée d'obscurité, si est-ce qu'elle se trouve bien plus souvent dans le style concis, que dans celui qui est plus étendu. Horace confesse, que

Brevis
esse la-

tachant

tachant de dire beaucoup en peu de mots, il devenoit insensiblement moins intelligible. Or ce qui fait que plusieurs affectent cette façon d'écrire pressée, & comme les anciens la nommoient Laconique; c'est l'opinion qu'ils ont que les paroles doivent être considérées ainsi que les métaux, dont les plus nobles pesent en moindre masse, & valent davantage que les autres. C'est pourquoi les Lacedemoniens se vantoient que leurs réponses courtes & significatives, étoient tout au rebours de leur monnoie de fer, dont il falloit de bien grosses pieces pour satisfaire à peu de chose. Et sans mentir, ils ont été admirables pour ce regard, & on peut dire que leurs propos ressembloient aux fruits à qui le Soleil par une extraordinaire maturité a laissé fort peu de corps & beaucoup de substance. Mais l'Eloquence ne souffre pas toujours une si grande austerité que la leur. J'avoué qu'il est à propos de retrancher d'un discours les superfluités qui ne sont bonnes qu'à le grossir inutilement; & qu'il n'y a point de plume si bien taillée, qui n'ait besoin de faire de ces heureuses ratures. Cela vient de la fécondité de l'esprit qui produit plus qu'il ne faut, & qui a, aussi bien que le corps, ses coctions, & souvent ses excemens qu'il est expedient

boro, ob-
scurus
fio.
*Lib. de
arte Poet.*

de rejeter. Il ne faut pas pourtant reduire l'embonpoint à la maigreur, & à la secheresse, puisque la santé de l'Oraison, selon l'avis des plus grands Maitres, est également distante de l'enflure, & de l'excessive attenuation. Sur tout on se doit bien empêcher de croire que toute sorte d'abondance soit ici vicieuse, n'y ayant rien qui fasse faire aujourd'hui de plus temeraires jugemens à ceux qui condamnent sans discretion tout ce qui peut être dit en moins de paroles. Il se trouve une superfluité que les Grecs ont nommée pleonasme, & les Latins redondance; qui est une des vertus du discours, lorsqu'elle sert à l'ornement du langage, ou à l'expression de la pensée. C'est pourquoi Alexandre le Sophiste l'a mise entre les figures de l'Elocution. Et Quintilien confesse qu'on ne la peut reprendre, que quand elle est oisive, comme il'dit, ou tout-à-fait inutile, c'est à dire, lorsqu'elle n'apporte ni grace, ni force aucune au discours. Il faut que j'ajoute encore un mot d'avis à ceux qui rejettent absolument le repetitions. Car comme il y en a de fort impertinentes, il s'en trouve aussi d'autres qu'on ne sauroit blâmer sans injustice, & qui sont même nécessaires. L'éloquence d'Ulyse nous est représentée par

*Cic. lib. 4.
ad Heren.
Quint. l.
1. cap. 4.*

*Lib. 2.
cap. 10. de
fig. Lib. 8.
c. 3. & lib.
9. cap. 3.*

la facilité qu'il avoit à rapporter diversement un même conte,

Ille refert aliter sepe solebat idem.

Le Proverbe permet de dire les belles choses jusqu'à dix fois. Et le Sophiste Theon observe que Demosthene a bien repeté en mille façons un même sens dans une seule Oraison.

*Ovid. 2.
de arte
am. In
Pro-
gymn.*

Voilà comment toute sorte d'abondance ou de répétition n'est pas à reprendre, non plus que tout raccourcissement d'Oraison à louer; étant besoin de faire en sorte que sans être trop diffus d'une part, on s'éloigne d'autre côté, le plus qu'il sera possible de cette brieveté vicieuse, qui a été toujours estimée fort voisine de l'obscurité. Celui qui se souviendra que toutes les vertus consistent en une certaine mediocrité Geometrique, également distante de l'excès & du défaut, ne s'étonnera pas que nous mettions toujours l'Eloquence entre deux extremités à fuir, puisque ses Professeurs l'ont qualifiée l'une des plus grandes, & des plus éclatantes de toutes les vertus.

Quò magis virtus, eò magis medietas.
*Arist. 2.
mag. mor.
cap. 3.
Esse u-
nam ex
summis
virtuti-
bus.*

Les exemples qui nous émeuvent davantage que les enseignemens, sont souvent encore plus instructifs qu'eux; & si le chemin de l'imitation est bien plus court que celui des preceptes. C'est pour cela, que comme

*Cicer. &
Quint. 1.
2. c. 20.*

Sen. ep. Epicure conseilloit dans la Morale d'avoir
11. & toujours devant les yeux un Socrate, ou
Arriani. quelque autre personnage de vertu heroïque,
l. 2. c. 18. afin que vivant comme en sa presence, le re-
 spect qui lui est dû tint nôtre vie dans le de-
 voir, & nous portât aux plus belles actions:
cap. 12. Longinus croit aussi que rien n'est tant capa-
 ble d'élever l'Orateur à cette sublime Elo-
 quence dont il traite, ou de le faire conce-
 voir hautement toutes choses, & de lui don-
 ner la force de les exprimer avec dignité; que
 s'il se represente toujours comment Demo-
 sthene ou Cicéron manieroient le sujet qu'il a
 entrepris, & de quels termes vraisemblable-
 ment ils useroient en une pareille occasion.
 Il veut même qu'on se figure ce que la poste-
 rité pourra penser de nous par nos écrits, &
 quel jugement elle devra faire de nos ouvra-
 ges, n'estimant pas que sans ces considera-
 tions nôtre ame puisse avoir d'assez genereux
 mouvemens, pour arriver à cette majestueu-
 se Eloquence qu'il represente. A la verité,
 ceux qui écrivent pour tout le genre humain,
 & pour tous les siècles à venir, ne se soucient
 gueres de la faveur des particuliers, ni de la
 reputation d'un peu de jours, ou de quelques
 années. Une si belle idée qu'est celle de tou-
 te l'Eternité n'engendre point de petites pen-

sées. Et comme les hommes d'éminente vertu ne voudroient pour chose du monde changer le caractère de leurs mœurs, à l'appetit d'un peuple grossier; ceux dont nous parlons seroient la même difficulté de former le style de leurs écrits au goût dépravé de quelques personnes, aiant pour but la satisfaction de toutes celles qui ont l'usage de la raison. Quant aux patrons de l'Eloquence sur qui Longinus veut qu'on se perfectionne, j'en proposerois volontiers quelqu'un de nôtre Langue, sans les considerations qui m'ont jusqu'ici retenu de nommer personne: Joint que si nous en voulons parler franchement, & user de la liberté des anciens, (de laquelle neanmoins nous avons encore plus degeneré que de leur Eloquence) nous serons contraints d'avouër, que nous n'avons point de modele chez nous à donner, qui puisse représenter cette parfaite forme de bien dire dont nous traitons. Ce n'est pas qu'on n'use aujourd'hui d'un choix très exquis de belles dictions, & que l'art de bien tourner une periode ne soit arrivé au plus haut point de sa perfection, selon nos conjectures precedentes. Mais pource que l'Eloquence demande quelque chose de plus que tout cela, comme nous l'avons aussi déjà remarqué, je confesse

que je ferois conscience d'égaliser aucun de nos Orateurs à ces vieux Grecs & Romains, qui ont conjoint la grandeur des pensées à la beauté du discours, & une connoissance parfaite des sciences à l'élegance du langage.

Cic. lib. 3. de Orat. Monsieur du Vair ne nioit pas, il y a fort peu de tems, que nous ne fussions encore bien loin de ces grands hommes-là. Que si nous nous sommes avancez de quelques pas depuis lui, comme cela ne peut être disputé sans injustice, ce n'est pas à dire que nous puissions pretendre avec raison d'aller du pair avec eux. Nous nous arrêterons donc à l'imitation de ceux que toute l'antiquité a reconnus pour les Dieux de l'Eloquence.

Traité de l'Eloquence. Et quoique Cicéron declare que de son tems la force des Orateurs Atheniens étoit tout-à-fait ignorée, & qu'il n'y avoit que leur reputation qui fût venué jusqu'à lui; Bien que par conséquent nous ne puissions pas esperer aujourd'hui de pouvoir remarquer les principales graces qui sont dans leurs ouvrages; de bien discerner le style Rhodien, comme moïen entre l'Attique & l'Asiatique, ni de juger si Eschines avoit raison de reprocher à Demosthene qu'il ne parloit pas le pur Athenien: Si est-ce que pour peu que nous meditions sur ce qui nous reste de leurs incomparables travaux, il est

De opt. gen. Orat. Atticorum Oratorum visignota est, nota gloria.

Il. de Orat.

impossible que nous n'en tirions insensiblement beaucoup de profit, de même que ceux qui prennent de la couleur & se hâlent sans y penser en se promenant au Soleil. Pour ce qui est des Latins, il semble que comme nous sommes plus proches d'eux en toutes façons que des Grecs, leur Eloquence nous soit aussi plus connue. Et néanmoins, qui est-ce qui reconnoit à présent dans Tite-Live *Quint. l. 1. cap. 5.* cet air de Padoué que Pollion lui a reproché? Qui oseroit reprendre un style pour avoir trop du Toscan, & du Sabin, comme Lucilius faisoit celui de Vectius? Et qui peut s'apercevoir de ce je ne sai quoi de lache & d'enervé que Calvus & Brutus trouvoient dans les discours de Cicéron? *Dial. de cla. Or.* Mais encore que nous ne penetrions pas peut-être toutes les finesses d'une langue qui n'est plus que dans les livres, & que toutes ses beautés n'arrivent pas jusqu'à nous; il en reste assez néanmoins dans ses principaux Auteurs pour nous servir d'exemple, à former les plus riches traits de nôtre Eloquence Françoise, qui ne peut tirer *In Th. Soph. Pro. gym.* sa nourriture de meilleur endroit, pour parler comme Apollonius de Rhodes, quand il disoit que la lecture étoit l'aliment de l'Orateur.

Je me sens ici obligé de donner deux avis.

Satir.
Rufum
qui to-
ties Cice-
ronem
Allobro-
ga, di-
xi.
Lib. 17.
cap. 1.

Le premier, que ce n'est pas merveille si nous n'avons personne parmi nous à imiter, qui n'éprouve la rigueur de beaucoup de Censeurs, puisque nous venons de voir que Demosthene & Ciceron n'en ont pas été exemts de leur tems. Ce dernier fut accusé de mal parler par un Gallus Asinius. Aper trouve que Calvus & Brutus avoient raison de le reprendre, comme nous avons dit, lui préférant même l'Orateur Corvinus. Il semble que quelqu'un lui impute dans Juvenal d'avoir eu une Eloquence étrangere, ou Savoiarde. Et Largius Licinius fit un livre qui avoit le titre de *Ciceromastix*, comme qui diroit le fouët de Ciceron. Nous apprenons cela de Aulu-Gelle, qui repare à mon jugement de fort bonne grace l'honneur de ce parfait Orateur, quand il compare ces injustes Censeurs à de certains monstres d'hommes, pour les nommer comme lui, qui osent bien écrire des impietez, & faire paroître les mauvaises opinions qu'ils ont de la Divinité. Le second avis sera plutôt de Seneque que de moi, puisqu'il le donne à ses enfans dans la Preface du premier livre de ses Controverses. C'est qu'il ne faut jamais s'arrêter à l'imitation d'un seul Auteur, quelque excellent qu'il puisse être, parce que celui qui copie n'égale

jamais son original, toute ressemblance aiant cela de propre, qu'elle est toujours inferieure au sujet qu'elle represente. Quintilien a *Lib. 10. cap. 2.* volontiers embrassé cette opinion, non seulement, dit-il, à cause qu'un homme qui n'a pour but que de suivre les pas de celui qui le precede, ne le devance jamais; mais encore pource qu'il est quelquefois plus facile de faire davantage, que simplement autant qu'un autre, & de le surmonter, que de l'égaliser seulement. *Plerumque facilius est plus facere, quam idem.* De là vient qu'après avoir exalté l'esprit de Cicéron sur tous ceux de la Grece, & déclaré qu'il ne falloit point chercher ailleurs que dans ses œuvres la perfection de l'Eloquence; il conseille néanmoins qu'en imitant un si excellent prototype, on tache d'y ajoûter la force du style de César, l'âpreté (c'est ainsi qu'il l'appelle) qui recommandoit l'Orateur Cœlius, la diligence de Pollion, & le jugement de Calvus. Nous imiterons, en usant de la sorte, le Peintre Zeuxis, qui tira la beauté de sa belle Helene de toutes les graces que les plus belles filles de Crotonne possedoient séparément. Et nous ferons comme ce vilain païsan, dont parle Denys d'Halicarnasse à ce propos, qui *In Rhet. præc.* exposa aux yeux de sa femme les plus beaux tableaux qu'il pût acheter, de crainte qu'elle

ne fit des enfans qui lui ressemblassent, si elle n'avoit point de plus agreable objet à regarder. Le Sophiste Theon montre que non seulement Demosthene imitoit de la sorte les Orateurs Lycurgue, Lysias, & tous les autres qui l'avoient precedé ; mais qu'il n'y en a point eu qui n'aient ainsi paraphrasé plusieurs Auteurs, dont ils tachoient de ramasser en un toutes les perfections.

Mais quelque belle image que nous contemplions en crayonnant nos conceptions, & quelque peine que nous prenions à copier ces beaux originaux de l'Antiquité, ou ceux de ce tems que nous jugerons dignes d'être imitez, il le faut faire avec beaucoup de discretion, & se souvenir que le plus grand artifice de tous, consiste à bien cacher celui dont on se fert. Tous les Rheteurs ont convenu de ce principe. Seneque le Declamateur se moque de l'impertinence de ceux qui ne penseroient pas être subtils, s'ils ne faisoient paroître leur subtilité, qui cesse néanmoins d'être telle, aussi-tôt qu'elle est rendue visible: Et Quintilien dit en general la même chose de l'art dont il faisoit profession, qu'au lieu de se perdre en le couvrant, comme quelques-uns s'imaginoient mal à propos, c'étoit le ruiner tout-à-fait que de le faire pa-

*In Pro-
gymn.*

*Proam.
l.1. cont.*

*Lib. 4.
cap. 2.*

roître, & qu'il n'y avoit plus d'art s'il étoit reconnoissable. La raison de cela se prend, de ce que la fin de l'Orateur est d'être crû comme véritable, à quoi il semble qu'il n'y ait rien de plus contraire que l'artifice. Car c'est une maxime fort assurée, que par tout où l'on en remarque beaucoup, on pense toujours qu'il y ait fort peu de vérité. Il vaut donc mieux user de cette negligence diligente, dont parle Cicéron, que de travailler avec une peine trop exacte, & où l'on puisse remarquer plus de curiosité que la bien-séance n'en demande: Vû même que comme il observe ailleurs, l'Eloquence n'est pas venue de l'artifice, mais au contraire celui-ci est né de l'Eloquence, qui l'a précédé. Et peut-être que le soin excessif de garder tous les preceptes des Rheteurs, a donné lieu au reproche qu'on leur a fait, d'avoir causé autant de desordres dans l'Eloquence, que les Sophistes en ont introduit dans la Philosophie. Platon veut qu'on se porte aux plus serieuses actions avec quelque sorte de récreation, parce que c'est ainsi qu'on imite l'Auteur de la Nature, qui n'a fait, dit-il, l'homme même son chef-d'œuvre, que comme en se joüant. Non content d'en avoir donné le precepte, ce divin Philosophe l'a pratiqué lorsqu'il a traité

In Orat.

Quaedam
etiam ne-
gigen-
tia est di-
ligens.

*Lib. 3. de
Orat.*

Non elo-
quen-
tiam ex
artificio,
sed arti-
ficium
ex elo-
quentia
natum.

*Dial. de
cl. Orat.*

*Lib. 6. de
leg.*

Cicer. l. i. de Orat. de l'Eloquence : n'ayant paru nulle part plus grand Orateur, que quand il s'est moqué si gentiment des Orateurs dans son Gorgias. Or les choses qui sont écrites de la sorte avec facilité, ont toujours un air qui les rend plus agreables, & elles n'en sont pas moins excellentes pour cela. *Lib. ii. cap. 1.* Tant s'en faut ; c'est une observation que fait Quintilien, en citant, comme il lui arrive si souvent, son grand maître Cicéron, qu'il n'y a point de pieces plus admirables dans toute l'Eloquence, que celles qui paroissent les plus aisées, & qui sont néanmoins les plus difficiles à imiter.

Comment est-ce que cette souveraine faculté se pourroit assujettir basement à quoi que ce soit, si elle fait profession de commander par tout, & de donner ses loix en Monarque, sans les recevoir de personne ? Platon le dit ainsi dans son Politique, & montre que l'Eloquence a quelque chose de commun avec la dignité Royale. C'est pourquoi il y en a qui ont soutenu que Pericles n'étoit pas moins Tyran d'Athenes, que Pyfistrate, sans y reconnoître d'autre difference, sinon que celui-ci exerçoit son Empire armé, & l'autre sans armes par la seule terreur de sa parole, qu'Aristophane comparoit à un foudre, comme Homere celle d'Ulyse à un tor-

rent, qui entraîne tout avec soi par sa violence. De là vient aussi ce que d'autres ont remarqué, qu'Alexandre n'avoit pas eu moins de peine à faire taire l'éloquente ville d'Athènes, qu'à contraindre la généreuse Sparte à servir. En effet, ce que peut le fer en une armée, l'éloquence le fait en une assemblée d'hommes raisonnables dont elle se rend maîtresse absolue. Et certes c'est une chose admirable, que comme nous avons obtenu un commandement absolu sur le reste des animaux par le moyen de la raison, & de la parole qui en est l'image; nous puissions encore posséder la même autorité entre les hommes, par un plus parfait usage de cette même parole, & par une plus exquise communication du discours, & de la raison, que nous donne l'Eloquence. Il ne faut pas penser qu'une vertu si élevée, & si majestueuse, s'aille abaisser servilement jusqu'aux moindres règles de Grammaire ou de Rhetorique. Elle est si jalouse de sa liberté, qu'on a cru qu'elle ne se plaisoit que dans les Etats populaires, où elle ne trouve rien qui ne ploie sous ses volontez. Comme si c'étoit pour cela qu'il a paru plus d'Orateurs dans les petites Democraties d'Athènes, ou de Rhodes, pour ne rien dire de celle de Rome, que dans tou-

*Ilia. Y.**Cic. l. 1.
de Invent.
& l. 1. de
Orat.*

tes ces grandes Monarchies de Perse, ou de
Dial. de Macedoine. Je sai bien qu'on en donne une
cl. Orat. autre raison, & qu'on a dit que l'Eloquence
 étoit une faculté populaire, qui trouvoit son
 principal lustre dans le trouble des Etats com-
 mandez par une populace. Car comme les
 bons Capitaines se font en tems de guerre, il
 semble que les plus excellens Orateurs se
 soient rendus tels, dans ces violentes agita-
 tions que souffrent quelquefois les Republi-
 ques. C'est pourquoi ils ont été plus rares
 dans les Etats bien policez, tels que ceux de
 Crete, & de Sparte, pource que leur bonne
 constitution ne souffroit pas de si grandes al-
 terations. De sorte que, comme il se trou-
 ve fort peu de Medecins où il n'y a gue-
 res de malades, le nombre des Orateurs a
 été très petit dans les gouvernemens moins
Cap. 39. seditieux. Mais quoiqu'il en soit, Longinus,
 qui veut que les Democraties soient les me-
 res nourrices de l'Eloquence, se fonde sur
 ce que la servitude est son ennemie mor-
 telle, & sur ce qu'il y a une opposition
 formelle entre la condition d'un homme
 serf qui tremble toujours, & celle d'un
 Orateur dont tous les mouvemens doivent
 être hardis & genereux.

Cette grande liberté n'empêche pas pourtant qu'il ne soit obligé d'observer de certaines choses très soigneusement. Et premierement il ne se peut pas dispenser de garder le plus d'ordre qu'il lui sera possible en tout ce qu'il écrira. L'ordre est ce feu de Prométhée, sans lequel tous nos ouvrages paroissent inanimes. C'est la chaîne d'or qui lie tout ce qu'il y a de beau dans le monde. Et il est particulièrement dans le discours, ce qu'est dans une armée la discipline, sans qui la valeur des soldats seroit inutile. Voire même comme une assemblée de trente mille hommes ne fait pas une armée pour cela, si l'ordre militaire n'y est observé; & comme une grande quantité de matériaux ne peuvent pas former un Palais, s'ils ne sont arrangez avec la symmetrie que demande l'architecture; les plus belles paroles, & les plus nobles conceptions que nous pouvons avoir, ne sauroient non plus composer une Oraison parfaite, si elles n'y sont disposées en bon ordre. Il y'en a qui ont dit que l'homme Cicer. de offic. seul avoit du sentiment & de l'amour pour lui, ne considerant pas que les moindres insectes, comme les mouches à miel, & les araignées, sont assez paroître en leurs petits

*Lib. 8.
Physic.*

travaux combien elles se plaisent aux choses bien compassées. Je trouve la maxime d'Aristote bien plus raisonnable, quand il soutient que tout ce qui se fait contre ordre, se fait contre la nature qui est admirablement ordonnées en toutes ses parties. Ainsi rien ne nous pouvant exempter de suivre ses loix en ceci, il n'est pas en la liberté de l'Orateur de parler avec confusion, & sans ordre.

*Caput
artis, de-
cere.
Cic. lib.
1. de
Orat.*

*In Pro-
gymnas.
p. 230.*

Il ne doit pas non plus s'éloigner tant soit peu de cette bien-seance que Roscius disoit être la principale partie de son art, encore que ce fut la seule chose que l'art ne pouvoit enseigner par preceptes. Le même se peut dire dans celui de la Rhetorique, où il faut sur tout avoir égard de ne rien prononcer qui ne convienne au tems, au lieu, & aux personnes. C'est pour cela que le Sophiste Theon loüant Homere de n'avoir fait parler personne dans son Poëme que fort convenablement à sa profession, reprend au contraire Euripide d'avoir souvent peché en cette partie, comme quand il attribué des discours Philosophiques à Hecube, qui sont du tout au dessus de sa portée. Je n'entreprendrai pas d'exprimer nettement en quoi consiste cette bien-seance, puisque Roscius & Ciceron ont cru qu'il n'étoit pas possible d'en donner

donner aucune leçon suffisante. Nous prendrons néanmoins un exemple des plus notables, qui nous en fera reconnoître l'importance. Lyfias composa une fort belle harangue pour Socrate, qui lui fut portée dans sa prison, afin qu'il s'en servit. Elle étoit des plus éloquents & des plus artificieuses, comme aiant été faite par un des premiers Orateurs de ce tems là. La piece fut aussi trouvée très-bien écrite par Socrate: Mais, dit-il, on me pourroit bien apporter de même des souliers Sicyoniens très bien faits, & de fort bonne mesure pour mon pied, dont néanmoins je ne me servirois jamais, parce qu'ils ont quelque chose d'effeminé, & d'indigne d'un homme de ma sorte. Je ne pense pas que je doive user non plus de la belle oraison de Lyfias, quoiqu'elle soit des plus disertes, puisqu'elle n'a rien de cette générosité Philosophique dont je fais profession. C'étoit parler en Socrate véritablement. Si est-ce que voulant observer un peu après la bien-seance que Lyfias avoit négligée, il usa bien de termes propres à un pere commun de tous les Philosophes; mais qui l'étoient si peu à l'égard de ses juges, quand il leur soutint qu'au lieu de le punir, ils étoient obligez de le faire honorer & nourrir par le public, qu'il attira sur lui, par ces

propos trop libres pour le lieu, le plus inique jugement que la Grece ait jamais rendu. En effet, tout le monde a cru que si Socrate eût été Orateur & Philosophe tout ensemble, & qu'en conservant sa dignité il eut pû accommoder son discours à ce que demandoit une assemblée qui jugeroit souverainement de sa vie & de son honneur, jamais Anytus & Melitus n'eussent eû le pouvoir de le faire condamner. Or sans examiner davantage le procedé d'un si grand personnage, dont on ne sauroit parler avec trop de respect, nous remarquerons qu'outre la bien-seance qui doit être gardée aux choses importantes, & en ce qui touche les pensées; il y a encore je ne sai quoi en la façon de les debiter, & qui s'étend par tous les membres de l'Oraison, où il faut curieusement éviter ce qui approche seulement de l'indecence. C'est en cela que Roscius disoit que l'art étoit defectueux; & c'est sur ce sujet que Platon reprochoit Xenocrate de n'avoir pas sacrifié aux Graces, sans que personne ne peut qu'inutilement prétendre à l'Eloquence. Ces mêmes Graces pourtant nous apprennent qu'elles ne doivent pas être prodiguées indifferemment ni mal à propos. L'Empereur Constans haranguant les Sarmates en termes choisis, & tels qu'il eut

pû employer parlant à un Peuple Romain, l'un de ces barbares, que l'Histoire dit avoir été Silesien, eut la hardiesse de lui jeter des ordures dont il lui couvrit tout le visage. Tant il est vrai qu'il faut user des graces mêmes avec discretion; & que la bien-seance est quelque chose au delà, & qui ne se peut bonnement exprimer.

Unus à
Quadis.

Il faut encore que l'Orateur se tienne dans l'observation de beaucoup de preceptes importants, dont les maîtres de Rhetorique ont fait de bien gros Commentaires. Ce doit être néanmoins noblement, & d'une façon libre & genereuse, dont je pense que nous nous sommes assez expliquez. A la verité, un Ancien a écrit qu'il n'étoit pas tant sorti de Heros du Cheval de Troye, que de l'Ecole d'Isocrate. Denys d'Halicarnasse exprime la même pensée d'une autre façon, quand il dit que comme plusieurs colonies d'hommes avoient été tirées de la ville d'Athenes, il n'étoit pas moins parti de colonies d'Orateurs de la seule classe d'Isocrate. Et c'est sans doute qu'on ne sauroit arriver à l'Eloquence par une voie plus courte, ni plus sûre, que par celle des regles de l'art, dont ce grand homme & ses semblables nous ont fait des leçons, pourvû que ce soit avec la modera-

In Rhet.
præc. Ind.
Isocr.

tion qu'eux-mêmes nous ont prescrite, & que nous y apportions le temperament que nous avons dit. Je remarquerai sur le sujet de cette comparaison, que Longinus en con-
Cap. 3. danne une de Timée toute semblable, que je n'ai jamais crû devoir être prise pour froide comme Longinus la nomme, ni meriter une si rude censure que la sienne. C'est où cet Historien disoit qu'Alexandre le Grand prit toute l'Asie en moins de tems, qu'Isocrate n'en avoit employé à composer son Oraison panegyrique, qui portoit les Grecs à l'entreprise de la guerre contre les Perses. Longinus s'écrie là dessus, qu'il ne se peut voir une plus inepte conception, ni une comparaison plus ridicule, que celle d'un si brave Empereur avec un simple Sophiste. Je dis premierement, que pourvû qu'une comparaison soit propre au sens pour laquelle elle est donnée, on ne la peut reprendre comme mauvaise, encore qu'elle ne s'ajuste & ne convienne pas en tous les rapports qu'on voudroit lui donner. C'est pourquoi cette-ci n'ayant été faite que pour mesurer le tems de conquêtes d'Alexandre, à quoi elle est très propre, c'est une injustice de la vouloir rejeter pource qu'il n'a pas assez de ressemblance entre Alexandre & Isocrate. Autrement la precedente qui met en parallele une

Ecole avec le Cheval de Troye, & les disciples d'Isocrate avec tous les Heros de la Grece, ne seroit pas moins ridicule, que Cicéron pourtant a trouvée bonne, & qui n'a jamais été reprise de personne. Je réponds en second lieu pour Timée, que tant s'en faut qu'il ait voulu égaler en tout un Declamateur à cet invincible Monarque, que sa comparaison contient en soi une opposition de l'un à l'autre, avec une loüange très exquise d'Alexandre, à qui il ne falut pas tant de tems pour domter toute l'Asie qu'un Orateur en consuma dans les preparatifs de sa harangue.

Pour retourner à nôtre principal propos, il est nécessaire sur tout que celui qui desire arriver à cette sublime & excellente forme d'éloquence, se souviene qu'encore que les trois vertus d'être correcte, claire, & ornée, se doivent trouver dans toutes les différentes especes d'Oraison; il y a quelque chose de plus dans le souverain genre de bien dire, & dans cette suprême Eloquence, qui tient en main le gouvernail de nos ames, & qui conduit où elle veut toutes nos volonteés. C'est d'elle que vouloit parler Cicéron, quand il disoit qu'il n'estimoit point de véritable Eloquence, que celle qui nous ravit d'admiration. Et je me souviens que Plin le Jeune compare pour cela l'Orateur à celui

*Lib. 2.
de Orat.*

*Quintil.
l. 1. cap. 5.*

*Ep. ad
Brutum.*

Eloquen-
tiam, quæ
admira-
tionem
non ha-
bet, nul-
lam judi-
co.

Lib. 9.
ep. 26.

Cap 19.

qui chemine sur la corde, dont l'adresse remplit d'étonnement tous ses spectateurs. Car il y a des Eloquences vulgaires, qui ne laissent pas d'avoir leur prix, comme la plus petite étoile a sa lumiere & son influence aussi bien que la plus grande. Celles-là sont bonnes en beaucoup de lieux où il ne se rencontre pas de grandes difficultez à obtenir la fin qu'on s'est proposée. L'Ecclesiastique dit qu'un lourdaut est aussi aisé à persuader, qu'un enfant à faire pleurer, car c'est ainsi qu'on peut interpreter ces paroles, *A facie verbi parturit fatuus, tanquam gemitus partus infantis.* Ce n'est donc pas merveille s'il se trouve à proportion des personnes qu'une fort mediocre faculté de discourir tourne comme elle veut. Mais quand il est question de gagner creance parmi les plus habiles hommes, de convaincre les plus solides esprits, & de forcer les plus opiniâtres & les plus incredules à suivre les opinions que nous avons entrepris de leur faire recevoir; c'est alors qu'il est besoin de la plus haute Eloquence, qu'il faut déployer ses maitresses voiles dont on a tant parlé, & qu'à moins d'user du plus parfait genre d'Oraison, pleine de merveilles & d'admiration, on ne fera jamais rien qui approche de la gloire des anciens. J'apprens d'eux qu'il est besoin pour

cela d'une étude consommée dans la plûpart des sciences. Quintilien compare ceux qui n'ont pas fait leur provision des choses nécessaires à l'Eloquence, aux hommes qui n'ont point de patrimoine, qu'on voit toujours aux emprunts & dans la basse nécessité. Il veut, pour éviter cet inconvenient, qu'on ait fait choix & amas de longue main de tout ce qui concerne le langage, mais que le principal soin soit des choses, & des matieres, qu'il faut posseder en pleine propriété, comme disent les Jurisconsultes, afin de s'en servir utilement & de bonne grace aux occasions. Et il donne pour le plus important avis de tous, de ne nous amuser pas à cultiver le champ de l'Eloquence; avec ce seul dessein de le remplir de lis & de violetes; au lieu de bleds & de vignes, preferant toujours l'olivier, qui porte du fruit, au myrte qui ne sert qu'à l'ornement, & qui n'a qu'une verdure inutile. Et néanmoins il y en a qui font conscience de faire paroître quelque doctrine dans leurs écrits, qui croient même qu'il n'y a rien de plus contraire à l'Eloquence, & que les lettres, qu'on appelle, ont je ne sai quoi de corrosif qui affoiblit l'esprit, & qui lui dérobe une partie de ce qu'il a de meilleur. Sans mentir, elles lui otent quelque chose, ne fut-ce que la rouille & les ta-

ches de l'ignorance; la science est honteuse, mais c'est parmi les barbares; & j'avouë qu'elle fait préjudice à l'Eloquence, si on s'en sert sans jugement, & qu'au lieu de la bien employer on en abuse. Car comme il se trouve des personnes qui méprisent tout-à-fait l'étude & les Livres, il y a des demi-savans, pour ne rien dire de pis, qui se rendent les plus importuns du monde en ce peu de connoissance qu'ils ont. Ils veulent passer pour ce qu'ils ne sont pas, & font comme les petits hommes qui deviennent ridicules à force de s'élever sur le bout des pieds pour paroître plus grands que la Nature ne les a faits. Et quoique tout ce qu'ils produisent se ressent le plus souvent de la foiblesse d'un principe defectueux,

Et patrum invalidi referant jejunia nati,

si est-ce qu'ils sont aussi insupportables en ce qu'ils ne savent qu'à demi, & qu'ils débitent toujours mal à propos, que ceux qui ont une profonde & véritable suffisance paroissent moderez en tout ce qu'ils font, avec une discretion qui n'ennuie jamais personne. La decision de ce different est si expresse dans le passage que je vai rapporter, que je ne puis m'empêcher

Quint. l. 2. c. 12. de le coucher en ses propres termes: Nihilominus confitendum est etiam detrahere doctrinam aliquid, ut limam rudibus, & cotes hebetibus, &

vino vetustatem: sed vitia detrahit, atque eo solo minus est quod literæ perpolierunt, quo melius.

Je finirois par ce bel endroit, s'il ne me restoit à dire au sujet de la haute Eloquence qui nous remplit d'étonnement; que comme rien ne la recommande davantage que l'excellence d'un savoir extraordinaire, il n'y a rien aussi qui soit plus capable de la deprimer que ce soin trop exact, & cette basse curiosité que nous avons blâmée, tant au choix des paroles, qu'en la construction des périodes, dont on ne feroit trop s'éloigner dans tout le cours de l'Oraison. Et sans mentir nous n'admirons pas les petits ruisseaux, encore que leurs eaux soient toutes claires & sans ordures; là où le Nil, le Rhin, & le Danube, sont toujours respectez, bien qu'ils soient souvent fort troubles, & que leur limon paroisse mêlé de mille saletez. On ne fait pas grand cas non plus d'un petit feu; pour clair & pur qu'il puisse être; là où nous mettons au rang des plus rares merveilles de la Nature ces embrasemens d'Etna, & du Vesuve, qui jettent avec leurs flammes une infinité de soufre & de pierres. L'Eloquence vulgaire coule fort nettement à la vérité, & elle a les lumières si pures, & si éclatantes que rien plus. Mais la grandeur de l'Eloquence dont nous parlons, peut être comparée à celle de l'O-

cean, plutôt que d'une simple riviere; & toutes les bouches de Vulcain ne causent point de tels incendies que celle d'un Orateur, de laquelle nous avons déjà dit qu'il sortoit des foudres dont personne ne se peut garantir. Longinus, que j'ai tant de fois cité dans ce discours, montre par les plus beaux exemples qu'il pouvoit choisir dans sa Langue, combien les grands Auteurs se sont donné de liberté à commettre des fautes, que de moindres qu'eux n'eussent pas voulu faire. Et premierement on peut voir, dit-il, dans le poëme heroique, qu'Apollonius qui avoit écrit le voyage des Argonautes, s'est toujours tenu dans l'observation des regles; tout au contraire d'Homere, qui les méprise par tout, & qui prend des licences qu'on pardonneroit difficilement à un autre. Cependant y a-t-il personne qui aimât mieux être Apollonius qu'Homere? Pindare entre les Lyriques a imité Homere en ses libertez. Et néanmoins personne vraisemblablement ne lui voudroit preferer le Poëte Ion; qui a été beaucoup plus retenu & plus exact que lui dans ses ouvrages. Que si nous considerons le grand nombre d'erreurs dont Sophocle ne s'est pas soucié de remplir ses Tragedies, nous aurons occasion de nous étonner, que cela n'empêche pas qu'il ne soit cent fois plus estimé qu'un Bacchilides, qui n'eût pas vou-

Il laisser le moindre défaut dans les siennes. C'est ainsi que ce Rheteur prouve son dire par la comparaison des premiers hommes de sa nation avec leurs inférieurs. Ajoûtons-y l'observation de Macrobe, que Virgile s'est plu à tomber parfois dans de certaines negligences d'Homere, que d'autres reprochoient comme des vices, & qu'il a voulu suivre pour ne paroître pas moins libre que lui. Si nous osions tirer des paralleles semblables entre nos Ecrivains de ce tems, il seroit aisé de faire connoître que ceux qui travaillent le plus religieusement selon les preceptes de la Grammaire, & de la Rhetorique, ne sont pas toujours pour cela les premiers de leur métier, ni ceux qu'on doit sans exception prendre le plus à imiter. Quant aux anciens Orateurs, nous avons déjà montré combien ils ont donné de prise sur eux à tous ceux qui se sont voulu mêler de les censurer, & le peu de préjudice qu'en a reçu leur reputation, ne croiant pas qu'il soit besoin sur cela de grossir davantage ce discours.

Je ne veux pas aussi qu'on m'impute comme à Protogene, d'avoir tenu trop long-tems la main sur ce petit tableau. Si ce que j'y ai représenté peut être de quelque instruction à ceux qui font une étude particuliere de ce qui doit servir à la perfection de nôtre Eloquence François.

*Lib. 5.
Satur.
cap. 14.*

se, j'aurai obtenu la fin que je m'étois proposée. Celan'empêchera pas, que ceux qui ont assez de naturel & d'acquis, pour former le corps d'une Rhetorique entiere, ne le fassent quand il leur plaira au profit & à la gloire de notre Nation.

*Suet. in
Hor. vita.*

Auguste écrivit en riant à Horace, que les petits livres dont il lui faisoit présent, témoignoit assez qu'il avoit peur d'en faire de plus grands qu'il n'étoit. C'étoient des termes de raillerie d'un Empereur, sur la petite taille d'un Poëte qu'il honoroit de ses bonnes graces. J'en tire pourtant une leçon serieuse, qui m'apprend qu'étant petit en toutes façons, mais principalement en suffisance, il n'est pas à propos que je me charge de grands travaux. Que s'il y en a qui trouvent que je n'ay pas laissé d'entreprendre beaucoup au delà de mes forces, & que j'ai été trop temeraire de parler d'une faculté que je ne possède pas; Je les supplie de se souvenir des raisons que j'ai fait précéder mon entreprise; de donner la même faveur aux divertissemens d'autrui, qu'ils demandent pour les leurs; & en tout cas de considerer qu'il n'est pas impossible que les moindres hommes ne servent quelquefois aux plus grands, vu que quand il a plû à Dieu les Ances mêmes ont bien instruit les Prophetes.



IX.

OBSERVATIONS

DIVERSES

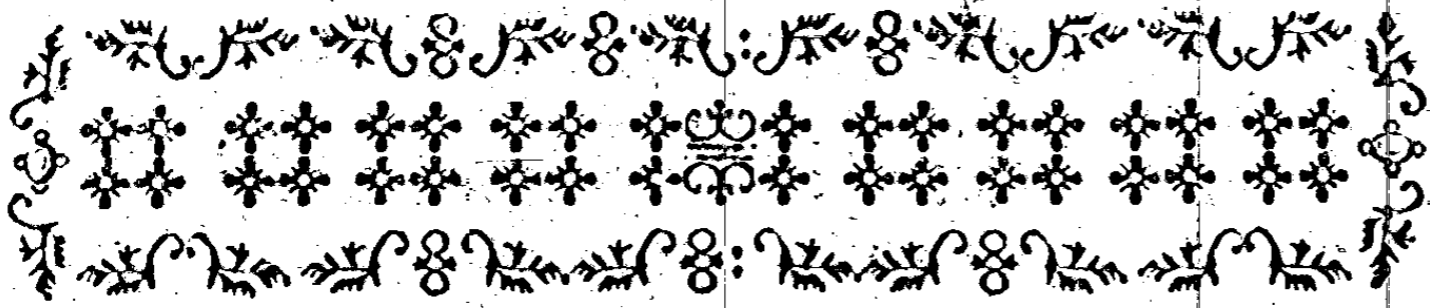
SVR LA

COMPOSITION,

& sur la lecture des Livres.

**Les microfiches ci-jointes présentent certains défauts
ou lacunes inhérents au document original. Nous vous
prions de nous en excuser.**

Graphisme défectueux



AU LECTEUR.

S Si vous êtes d'humeur à ne chercher dans les livres, que cette sorte de belles paroles, que Lucien nomme si bien des anemones, ἀνεμώναι τῶν λόγων, anemonæ verborum, parce qu'elles ne contentent que la vue seule par le brillant éclat de leurs couleurs, je suis contraint de vous avertir que vous ne trouverez pas bien ici vôtre comte. Je n'ai jamais fait grand état du langage seul, & j'ai toute ma vie appréhendé de préférer les Syrenes aux Muses contre le précepte de Pythagore. Quand les Grecs ont donné le même nom de λόγος à la raison, & à la parole, ils nous ont voulu apprendre, ce me semble, que l'un ne doit point être sans l'autre, & que le discours seul, s'il n'explique quelque bonne pensée, n'est nullement considérable. C'est pourquoi ceux qui n'estiment que le tour d'une période ronde, quelque creuse qu'elle soit, & destituée de sens, font ce me semble la même faute que commettent les ignorans de la Peinture, qui n'en jugent que par le coloris, & par quelques adoucissimens, sans avoir égard ni au dessein, ni à la conduite, ni aux

In Lexi-
phan.

AU LECTEUR.

autres parties que l'Art enseigne être les principales. Il se voit des compositions qu'on a eu raison de comparer à ces Poupées, qui sous des robes magnifiques n'ont que du plâtre & des hillons. Mais que dirons nous de certaines personnes, qui croient par une autre fantaisie contraire, que l'élégance des paroles bien arrangées porte préjudice au raisonnement, qu'ils ne trouvent jamais si beau, ni si fort, que quand il ne doit rien aux termes, d'ont l'on s'est servi pour le faire entendre. L'Octavius de Minutius Felix avance encore plus hardiment cette maxime, que je ne peux absolument approuver, quand il dit quo imperitior sermo, hoc illustrior ratio est, quoniam non fucatur, pompa facundia & gratia, sed, ut est, recti regula sustinetur. A suivre exactement un tel axiome, le plus bas stile, & même le plus barbare, seroit encore le plus propre à faire recevoir les meilleurs sentimens.

Pour moi qui ne saurois croire que l'Eloquence bien employée puisse faire tort aux bonnes pensées, je me contente de dire qu'elle ne doit pas être seule considérée dans un discours, ni beaucoup moins être tenue pour sa principale partie. Cette Eloquence est si changeante dans toutes les langues vivantes, qu'elles n'ont point d'ouvrages qu'il ne falut rebouter après quarante ou cinquante ans de durée, s'ils n'étoient estimable

AU LECTEUR.

mables que par elle. Le Predicateur Barlet la possédoit à un si haut point de son tems, qu'elle fit prononcer ce plaisant mot, qui nescit barlettare, nescit prædicare, elle rendroit aujourd'hui ridicule celui qui la voudroit employer. Il ne faut pas néanmoins être trop curieux observateur des moindres diction, ni prendre à imiter en cela l'Empereur Antonin surnommé le Pieux, & par un autre mot de raillerie *cuminifector*, L. 70. à cause, dit Dion Cassius, qu'il s'amusoit à de petites bagatelles de langage qui n'en valloient pas la peine, *quod curiosus in minimis maximam diligentiam poneret*. Dans les ouvrages sur tout de sciences, & d'erudition, l'on ne doit pas condamner ni les façons de parler qui sentent un peu l'Ecole, ni des mots qui tiennent plus du Latin, ou du Grec, que du François, lorsqu'ils expliquent seuls parfaitement la chose dont l'on traite.

Au regard des termes un peu anciens, mon avis seroit aussi que les personnes qui sont si religieuses à ne s'en point servir, ce qui leur est permis, ne censurassent pas toujours les Ecrivains, qui en usent en faveur du bon sens, qu'on comprend mieux & plus facilement par leur moien, que si l'on en mettoit d'autres en leur place. Il y a diverses raisons qui peuvent encore obliger à ne pas négliger ces termes dont nous

AU LECTEUR.

parlons. J'ai, par exemple, employé librement le mot de gausserie, tant pour ne repeter pas toujours celui de moquerie, ou de raillerie, que pour n'appauvrir point sans sujet nôtre Langue d'une diction, qui n'a, ce me semble, ni caducité, ni autre vice qu'on lui puisse justement reprocher. Elle vient du gaudium Latin, que les Stoiciens n'ont pas voulu interdire à leur Sage; aussi disoit-on autrefois gaudisseur, au lieu de gausseur, & se gaudir, pour se rejouir, ce que je tombe d'accord, qu'il n'est plus permis de proferer. Mais il n'en est pas de même de la gausserie, qui s'est maintenüe avec son verbe gausser, & qui au fond ne donne point de mauvaise idée en la prononçant, comme la raillerie, qui dans un son desagreable du gozier approche du raler, & du ralenient, ou raillement des personnes mourantes. J'écris ceci en raillant moi-même, quoi qu'à parler serieusement soit de ce mot, soit de quelques autres qu'on voudroit faire passer pour trop vieux, je pense qu'on se doit toujours souvenir que la vieille monnoie, dont le prix n'est pas souvent reconnu, ne perd rien neanmoins pour cela de sa bonté interieure. Une parole bien significative conserve toujours de même son estime auprès de ceux qui s'y connoissent; & si parfois elle semble blesser l'oreille, il faut tenir pour une maxime, que la duresse du langage, ou

AU LECTEUR.

pour mieux dire de quelques mots, ne doit pas décrediter un écrit, non plus que la dureté des marbres n'empêche pas qu'ils ne soient de prix & fort estimez. On peut dire même que celle des Dames leur sert souvent à les rendre plus aimables; tant il est vrai que toute dureté ne doit pas être haïe, ni méprisée.

En tout cas les fautes de Grammaire ne sont pas comme celles de la Morale, ou l'on est plus coupable de faillir sciemment que par ignorance. Si un Grammairien peche exprès & de propos deliberé, contre quelque regle de son Art, à laquelle il ne veut pas s'arrêter, comme Homere en a usé dès le premier vers de son Iliade, & comme les plus celebres Autheurs l'ont souvent osé faire, il n'y a pas lieu de le lui reprocher, ni de l'obliger à rougir, par cet aphorisme reçu, Grammaticus non erubescit solœcismum, si sciens facit; erubescit, si nesciens. Il a ses raisons particulieres qui le mettent à couvert, & s'il s'écarte en cela de l'usage le plus commun, il en est quitte pour se dire à soi-même, j'ai quitté le grand chemin pour éviter l'haleine du peuple, à la presse vont les fous; & on ne lui impute jamais à grand crime ce qu'il a fait à dessein & de gaieté de cœur.

Je place au même rang ce qui paroitra le moins correct dans ce petit écrit, touchant l'or-

AU LECTEUR.

thographe des mots que je permets à chacun de changer comme bon lui semblera. Il fera plus en cela contre l'Imprimeur qui en est presque toujours le maître, que contre moi qui mets ce soin entre les choses qui ne méritent pas beaucoup qu'un Auteur s'y arrête, encore qu'elles soient des plus contestées. Les uns veulent qu'on garde religieusement dans chaque diction les lettres qu'ils appellent caractéristiques, parce qu'elles montrent son origine Grecque, Latine, Italienne, ou de quelque autre langue que ce soit. Ainsi nous avons des livres imprimés, faits & accentuez par des gens considérables en savoir & en dignité, qui n'omettent jamais le b, en parlant d'un livre, à cause qu'il vient du liber Latin, & écrivent toujours livre. Ils changent nôtre toutefois en toutevoies, croyant qu'il répond au tutta via des Italiens, d'où ils le dérivent; & cette façon de parler l'on dit, est écrite par eux l'huom dit, dans la persuasion où ils ont été que c'est une traduction Françoise du Latin homo dicit. Il y a d'autres personnes qui ne s'attachent qu'à la prononciation, ne pouvant souffrir dans l'écriture, des lettres qui ne sont point entendues quand on profère les dictiones où elles sont communément employées. Cette pensée est favorisée par ceux qui ont égard à la facilité qu'elle donne aux Etrangers d'apprendre & de

AU LECTEUR.

parler nôtre langue, n'y aiant rien qui les peine davantage, que de remarquer qu'elles sont les lettres qui s'écrivent, & qui ne doivent point être articulées, ni faire de son en parlant. L'on oppose beaucoup de raisons à cela ; mais sans m'y arrêter, je dirai seulement que ce grand Chancelier d'Angleterre Verulamius, après les avoir soigneusement examinées, donne ce jugement, qu'il n'y a rien de plus vain ni de plus inutile, que de assujettir à écrire exactement les paroles selon qu'on les prononce, scriptio-nem pronunciationi consonam, ponendam esse in genere inutilium subtilitatum. Lib. de augment. scient.

L'on se peut ici souvenir qu'on a voulu rendre ridicules des Jurisconsultes de considération, pour s'être amusez à disputer sur l'orthographe du mot Posthumus, ou quelques-uns ne vouloient point d'h, fondez peut-être sur l'opinion de Celsilius, qui dit dans Aulu-Gelle, Posthumus pro-L.2. c.16. les non eum significat, qui patre mortuo, sed qui postremo loco natus est. L'Evêque Thomasin a contesté depuis sur la même lettre au nom de Petrarcha, que Pignorius, & Querengus soutenoient devoir s'écrire sans ce caractère d'aspiration. Fortunius Licetus consulté là-dessus ; en a fait une grande dissertation, où il prononce en faveur de ceux qui mettent la lettre h à Petrarcha. Ceux qui excusent de telle

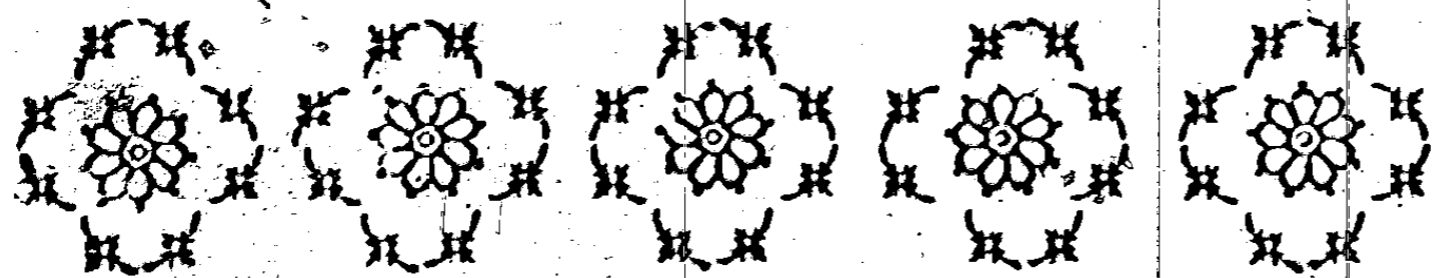
AU LECTEUR.

Quæst.
per ep.
tom. 3.
ch. 39.

Gen.
c. 17.

minuties de Grammaire, peuvent prendre Platon à garend, qui n'a pas jugé dans son Cratyle ce soin indigne de la Philosophie; non plus qu'Aristote l'examen curieux des moindres insectes. Et quand Dieu changea le nom d'Abram en celui d'Abraham; il semble avoir fait voir que les moindres choses sur ce sujet, ne doivent pas être négligées.

Il ne me reste qu'à déclarer nettement, que ma plume n'a visé qu'à me faire passer le tems ne pouvant plus le mieux employer. Je peux bien prendre la liberté de parler ainsi, après que le savant Pape Pie II. connu par le nom d'Eneas Sylvius devant son Pontificat, n'a pas fait difficulté d'écrire son histoire pour sa propre satisfaction, avoiant dès sa preface qu'il n'esperoit ni la loüange des bons, ni n'apprehendoit le blâme des autres. In hoc opere, dit-il, nec optimorum speramus laudem, nec pessimorum timemus vituperium. Qui pourroit craindre de faillir après un si bel exemple? Je serois bien aise de contenter les plus difficiles; mais en tout cas, le bon parti me suffira, probi dum me probent, improbos nil moror. Il est des personnes de qui j'apprehende plus l'approbation, que la censure. Si mon petit genie ne penetre pas jusqu'où celui de beaucoup d'autres pourroit arriver, je ne leur envie pas la gloire de faire mieux; mais il faut qu'ils avouent, qu'on voit assez souvent des Peintres, qui pour avoir la vie courte, ne laissent pas de faire d'excellens tableaux.



OBSERVATIONS

DIVERSES

Sur la composition, & sur la lecture des Livres.

✿ P UISQU'IL est raisonnable de croire
que Dieu ne prolonge nos jours, que
pour nous donner le moyen de les
rendre meilleurs ; ce seroit mal user de ses
graces dans l'âge de quatre-vingts ans où je
suis, si je me laissois aller à cette sorte de fai-
neantise honteuse, que j'ai toute ma vie con-
damnée. Au lieu de corriger mes defauts je
les augmenterois, & je pecherois contre les
plus considerables loix de la Morale, dont
j'ai fait jusqu'ici profession. Car après tout,
l'oisiveté doit être tenue pour la mere nour-
rice de tous les vices, *otia dant vitia*, & il se
trouvera toujours que les plus criminels des
hommes, seront ceux qui se plaisent davan-
tage dans un reprochable loisir. Il faut par-
ler ainsi, parce qu'il y a un doux repos qui
est le grand ami de la Sagesse, & de cette
Minerve, que les Romains nommoient *Va-*

cunam Deam, à cause que les Sages qui la reconnoissent pour leur patronne, *maximè vacare debent*, n'y aiant qu'eux qui sachent profiter de l'exemption des travaux ordinaires. Leur repos est l'heureux partage des personnes vertueuses; aussi n'est-il pas absolument sans action; puisque dans leur tranquillité elles agissent de l'esprit, donnant aux autres l'exemple & les regles de bien vivre.

Mais si la faineantise est honteuse en tout tems, & à toute sorte de gens, on peut dire qu'elle est même criminelle en ceux de ma condition, & qui sont dans l'arrière-saison de leur vie, lors qu'ils ont encore quelque talent pour continuer à être utiles au public à qui ils ont donné une partie de leurs veilles. Quelle honte à un vieillard d'accompagner les rides de son visage, & la blancheur de ses cheveux, d'un desistement de bien faire, ou, qui pis est, d'un abandonnement tantôt à la nonchalance, tantôt aux emportemens qui ne sont presque pas pardonnables à une jeunesse évaporée. Car les passions sont de toutes saisons; & la caducité ne remédie pas toujours aux mauvaises habitudes. Il ne se voit que trop d'occasions de faire à plusieurs personnes le reproche dont usoit Varron dans une de ses Satyres, contre un homme comblé d'années

aussi bien que de vices, *tu quoque adhuc adolescentiaris?* Cependant il n'y a rien qu'on doive plus soigneusement éviter, que de tomber dans ce défaut, qui rend les hommes ridicules, quand selon le proverbe Arabe rapporté par le Calife Gali, ils éteignent la lumière de leurs cheveux gris dans les tenebres du vice, ou dans l'obscurité d'une vie pareille. Diogene avoit raison de leur dire, qu'ils ressembloient à ceux qui aiant entrepris de courir pour gagner quelque prix, s'arréteroient, ou du moins diminueroient leur marche, lors qu'ils seroient approchez du bout de la carrière. Non seulement ce mot des Italiens est véritable, *non ha il palio chi non corre*, il est encore certain qu'il faut pour obtenir la gloire d'une belle course, la prolonger sans intermission aussi long-tems que l'haleine le permet. C'est le propre des gens d'âge de regarder la terre, la vieillesse tire delà son nom, *τὸ γῆρας, παρὰ τὸ γῆς ἐρεῖν, senium ab eo quod terram spectet.* Mais que leur sert-il de l'avoir long-tems foulée aux pieds en la contemplant, s'ils y demeurent sans action, ou s'il n'en ont qu'autant que les passions les ont agitez; *non illi diu vixerunt, sed diu fuerunt.* Sen. c. 8. de brevi vita.

avoir été parfois bien du tems sur la mer, travaillé de la tempête, & portez par les vents deçà & delà, n'ont pas pour cela fait un grand voyage. Souvenons-nous que les années seules ne nous rendent pas plus considérables, si nous ne les employons bien, *quo magis senes, eo magis bullæ sumus*; & qu'un homme qui ne fait rien, n'est plus qu'une charge inutile sur la terre, *senex quasi seminex*, c'est un homme demi-mort: Il semble que la Parque ne le laisse au monde, que parce qu'il y est si peu de chose, qu'elle ne se souvient pas de lui, ni du jour qu'elle l'y a produit.

Je ne me trouve pas empêché là dessus à me résoudre de continuer mes petits exercices; il me sera aisé de reprendre la plume, & *antiquo me includere ludo*. L'importance est de faire choix d'un sujet, qui puisse avec quelque agrément, & s'il m'est possible avec quelque utilité, contenter un raisonnable Lecteur. Une composition de quelque nature qu'elle soit ne sauroit le satisfaire, si elle n'est accompagnée de ce certain genie sans lequel Martial ne croit pas qu'on lui puisse faire voir heureusement le jour,

Victurus genium debet habere liber.

Sans cette condition l'on peut généralement prononcer de plusieurs livres, l'oracle que

reçut Midas du bon homme Silene, *Optimum eis non nasci, aut quam citissime aboleri.* Aussi ne voit-on gueres de méchans livres qui soient *macrobes*, n'y aiant presque point de plus courte vie que la leur. Ce n'est pas qu'il n'y ait des écrits, qui pour ne contenter pas absolument, & en toutes leurs parties, ne laissent néanmoins pas d'avoir quelque chose qui merite d'être considérée. S'ils ne réussissent gueres à l'oreille, ils sont parfois utiles dans l'interieur; & ce qui ne vaut pas qu'on s'y arrête, est recompensé en d'autres choses propres à donner de la satisfaction, parce que comme porte le proverbe Italien, *possono riescere più a pane che a farina.* Du surplus l'on est obligé de donner beaucoup à l'humanité, qui ne produit rien d'entièrement accompli; & qui nous doit toujours empêcher de prendre pour un crime, si quelqu'un ne réussit pas dans un bon dessein, faisant mal ce qu'il a eu intention de bien faire. Pour moi si je voiois un livre sans fautes, quelque petit qu'il fût, je le considererois comme la huitième merveille du monde. Heureuses les productions d'esprit dont l'on n'observe les defauts que comme des Cometes dans le Ciel, à cause de leur rareté. Il faut avouër qu'on apporte parfois trop de ma-

lignité à les remarquer. Joseph Scaliger fit un écrit de six ou sept feuilles seulement, touchant la vie de son pere, & la race des Seigneurs de Lescale d'où il prétendoit être descendu: Gaspar Schioppius se mit aussi-tôt à l'examiner avec tant de rigueur, qu'il y trouva de comte fait, sauf l'erreur du calcul, quatre cens nonante-neuf impostures. Une imputation si étendue & si pleine d'animosité se détruit d'abord d'elle-même, & obtiendrait bien plus de créance si elle étoit plus modérée.

Je ne sai si je ferai bien de dire là-dessus ce que je pense de tant d'invectives qui se voient aujourd'hui presque dans tous les livres de quelque nature qu'ils soient, & quoi que la matiere dont ils traitent semble requerir autant de douceur, qu'ils apportent d'aigreur contre ceux dont ils contredisent les sentimens. Ils le font avec des charretées de mauvaises paroles & d'iniures, pour user de cette façon de parler des Grecs, *Haud doctis dictis certantes, sed maledictis.* Je me suis déjà plaint en plus d'un lieu de ce condamnable procedé, mais je n'y vois point d'amendement, & quoi qu'il y ait peu d'esperance de mieux pour l'avenir, je ne laisserai pas de m'expliquer encore ici de ce qu'il m'en semble. En effet nous ne nous representons pas

assez dans l'émotion de nos disputes littéraires, que l'esprit de Dieu n'est pas un vent violent, qu'il ne renverse point de montagnes, & n'est pas un feu devorant; mais un doux vent qui n'effraie personne, *sibilus aure tenuis*, comme nous l'apprenons du troisième livre des Rois au chapitre dix-neuvième. Ceux qui veulent imiter ce divin esprit dans leurs contestations par écrit, ou autrement, doivent agir avec moderation, sans injures atroces, & sans ces emportemens dont il semble qu'ils veulent souvent terrasser tous ceux qui ont des sentimens contraires aux leurs. Cependant de petites oppositions tranquilles, & accompagnées de charité, seroient capables de pacifier les plus grands differens; comme nous voions dans la Physique que l'Isthme de Corinthe, quoi que de petite étendue, & de six milles, ou de deux lieues seulement, qui le font nommer Hexamile, arrête les flots impétueux, & empêche les deux mers Ionique & Egée de se choquer. Le même arrive-roit dans la Morale, si nous nous y comportions comme il faut; & calmeroit sans doute ces violentes contestations qui causent tant de scandale. Je sai bien que la Pallas des anciens qu'ils faisoient presider sur toutes nos connoissances, paroissoit toujours armée autant

de fois qu'ils la representoient; pour dire que ceux qu'elle favorisoit devoient être prêts de combattre à toute outrance, sur tout ce que cette fausse Divinité leur faisoit croire qu'ils savoient mieux que les autres. Mais c'est une chose digne de pitié, que parmi nous qui devons être beaucoup plus éclairés qu'eux des lumieres du Ciel qui leur manquoient, nous ne laissons pas de disputer de tout dans le monde materiel, & le spirituel, comme si nous voulions nous prévaloir du texte qui porte que *Deus mundum tradidit disputationi eorum*; sans nous souvenir de ce que le Sage a prononcé, qu'il n'y a point de tems plus mal employé que celui que nous donnons à cette sorte de combats, dont on ne retire jamais que beaucoup de mortification: *Hanc occupationem pessimam dedit filiis hominum*. Je dirois volontiers aux plus opiniâtres, aux plus aigres dans leurs disputes, & aux plus présomptueux tout ensemble, qui se vantent avec tant de fierté, d'avoir plus de perspicacité, & plus de jugement que les autres, qu'il ne faut autre chose que leurs propres paroles, pour leur prouver combien ils sont éloignés des avantages qu'ils se donnent; car s'ils avoient quelque jugement, parleroient-ils si outrageusement des autres, & si insolument

d'eux mêmes? Y a-t-il rien de plus odieux, & qui témoigne inieux le défaut de cervelle, que les loüanges propres, & de semblables pretentions? *Alaba te cesto, que vender te quiero*, dit en se mocquant le proverbe Espagnol.

Il est vrai qu'à l'égard des mauvaises paroles, la raison enseigne que comme l'on ne doit pas tirer vanité des loüanges profuses & excessives; il n'y auroit aussi nulle apparence de se facher beaucoup des injures mal dites; qu'on peut prendre plus à propos, selon le conseil de S. Basile, pour un sujet d'exercer la vraie Philosophie. Ses paroles sont, *γυμνάσιόν σοι πρὸς Φιλοσοφίαν ἔσω τὰ ῥήματα*, *gymnasium tibi quoddam & exercitatio ad philosophiam sint hæc verba*, que la folie de ceux qui vous injurient, dit ce Pere, vous serve à mériter & à faire valoir vôtre vertu. Quand un enfant, ajoute-t-il, tient de sots discours, on ne s'en fait que rire; pourquoi donc s'offenser de ce que dira un homme que la colere ou quelque autre passion aussi maniaque transporte? J'avoue qu'on ne peut pas toujours s'empêcher de contester, lorsque l'on croit être obligé de défendre une bonne cause contre des gens qui veulent emporter de haute lutte ce qui lui est diametralement opposé.

Il se présente même des occasions, où le droit dont l'on s'entretient est si problematique, qu'il ne faut pas s'étonner si l'on se partage, & parfois avec un peu de chaleur, dans des sentimens contraires. Lors de ce grand différent qui fut entre les Grecs & les Troiens touchant la belle Helene, les Dieux même se liguerent les uns contre les autres: Mulciber, autrement appelé Vulcain, ne favorisoit pas les derniers; Apollon qui avoit aidé à bâtir leur ville sous Laomedon, tenoit leur parti. Venus aussi se rangea pour eux, contre Pallas qui les desobligeoit autant qu'elle pouvoit, en faveur des Grecs, à qui elle enseigna la fabrique du cheval de bois qui termina leur querelle. Ce qu'Homere a inventé pour nous donner à connoître que ce n'est pas merveille si les hommes se divisent, & ont parfois des inclinations discordantes, où chacun croit avoir raison de s'opiniâtrer. Ainsi Virgile represente les mêmes Dieux divisez, dans ces combats où Turnus & Enée disputoient à qui posséderoit la Princesse Lavinia;

Liv. 10. Hinc Venus, hinc contrà spectat Saturnia

Æneid. Iuno. Mais dans les combats literaires, aussi bien que dans les sanguinaires, il faut tenir la maxime de S. Augustin, que si la necessité oblige à la guerre, comme sans doute cela arri-

ve parfois, la paix doit être du moins dans le desir & dans la volonté, *pacem habeat voluntas, bellum necessitas*. Car après tout le col de la colombe ne fait point paroître tant de diverses couleurs, que l'esprit humain cause de différentes perspectives sur un même sujet. Les uns trouvent dans un livre des choses, que d'autres disent n'y pas appercevoir; mais selon le mot de Tertullien, *quod Aquila confiteatur, neget Noctua, non tamen præjudicans Aquilæ*; il ne faut pas pour cela perdre la charité, ni, comme parloit cét ancien, qu'étant mortels, nous faisons paroître par des discours pleins d'amertume que nous couvons dans le sein des inimitiez immortelles.

Or ce qui les rend telles, & qui les multiplie ordinairement, c'est qu'une infinité de personnes se plaisent non seulement à les susciter & à les faire naître, mais qui plus est, à donner de l'animosité d'un côté & d'autre, hâlant comme l'on fait des chiens qui commencent à s'irriter, ceux qu'ils desirent voir aux prises. Car il se trouve des hommes qui mettent là leur souverain plaisir, étant d'ailleurs d'un naturel si *eristique*, ou si contentieux, & si contredisant, qu'apparemment s'ils eussent été au conseil de la création & de

la fabrique du Monde, l'on n'y verroit rien de tout ce qui s'y remarque. Aussi faut-il avouer qu'il y a quelque chose qui agrée assez dans les disputes spirituelles, quand les opinions différentes sont fortement balancées par des raisons si bien défendues, qu'elles partagent les jugemens de ceux qui les entendent, les mettant dans un équilibre où est laissée la liberté à chacun de prendre tel parti qu'il voudra. C'est ainsi qu'aux spectacles des anciens ils ne faisoient état que d'une égale résistance, dans les combats soit de gladiateurs, soit de bêtes que l'on commettoit l'une contre l'autre. Mais il ne faut pas imiter une populace accoutumée au sang, & nous devons toujours nous souvenir qu'encore que, généralement parlant, les guerres soit d'épée, soit de plume, ne soient pas absolument à condamner, puisqu'il y en a de justes, & que David n'a pas fait difficulté de dire; *Benedictus Dominus qui docet manus meas ad praelia*: Si est-ce que la loi de Grace met entre les Beatitudes celle des pacifiques, qu'elle nomme enfans de Dieu, *Beati pacifici, quoniam ipsi filii Dei vocabuntur*: & nous ne devons pas être moins raisonnables que les Spartiates, qui nonobstant leur férocité payenne, sacrifioient aux Muses devant que d'en venir aux mains avec leurs en-

Matth.
c. 5.

nemis; pour se faire leçon à eux-mêmes, que la colere devoit toujours être moindre que la douceur & l'équité.

En effet, ce n'est pas seulement un defaut des Grecs, de paier d'injures lorsqu'ils manquent de bonne réponse, comme Cicéron le leur reproche; c'est le vice de la plûpart des Savans Latins, & de plusieurs autres, qu'il faut autant qu'on peut éviter, & dire avec ce grand Orateur, *sit ista in Græcorum levitate Lib. 2. de perversitas, qui maledictis insectantur eos, à fin. quibus de veritate dissentiunt.* Certes l'on peut soutenir avec Lancelot de Perouge, que l'artillerie guerriere n'est pas si à craindre, que celle des livres qu'il appelle *Artigliaria litte Hoggidi varia & impressoria*, quand on se met à dif- tonn. 2. p. 510. famer ceux à qui l'on en veut par des sâtyres injurieuses. Car il y a des naturels si enclins à cela, qu'on ne les voit gueres porter jugement de personne qu'en mauvaile part; ce qui fit dire à Plistarchus, qu'un médisant si effé avoit loué, il faut qu'il m'ait crû mort, n'ayant dit de bien jusqu'à cette heure d'homme vivant. Et je me souviens qu'on fit autrefois une Epigramme d'un autre médisant, qui faute d'autre sujet ne s'étoit pû empêcher de mal parler de lui-même; elle portoit qu'un homme accôûtumé à mentir toujours, avoit

dit cette seule fois la vérité. Il y a bien plus, le Tigre, dit-on, ne peut souffrir l'harmonie, ni ceux de cette mauvaise complexion endurer qu'on dise le moindre bien de quelqu'un. Seneque décrit le Rheteur Oscus pour avoir été de cette trempe, *natus ad contumelias omnium ingenii inurendas: nulli non impressit aliquid quod effugere non posset.* Cependant il n'y a point de plus dangereuse habitude que celle-là, parce qu'on n'oublie jamais une injure, encore que notre memoire soit si labile & si sujette à se perdre pour les bien-faits. Tant y a que de telles gens devroient parler moins, ne fut-ce que pour parler plus long-tems. Deux Theocrites, l'un de Chio, l'autre de Syracuse, un Sotades, & assez d'autres, ont païé de leurs têtes l'intemperance de leurs langues. Sous Tibere M. Æmilius Scaurus souffrit plus qu'Atreé, dont il avoit écrit une tragédie pleine d'invectives contre le gouvernement d'alors.

Dio Caf. sicut l. 58. Cet Empereur dit qu'il feroit de lui un Ajax, pour le punir de son insolence, & par effet il le contraignit de se défaire lui-même. Et ce siecle pourroit fournir quelques exemples de ceux qui pour vouloir trop librement rimer tombent dans un ris amer, & qui, pour user des termes de Fulgence, *dum laudem querunt*

nominis, fragumen reperiunt capitis. Tout le monde n'est pas de cette extraordinaire bonté de Job, *qui bibebat subsannationem quasi aquam*: ni de l'humeur d'Hercule, qui prenoit plaisir aux sacrifices pleins d'injures que lui disoient ces Lindiens de l'île de Rhodes, de qui Erasme dit dans un de ses adages, que les Anglois de Londres sont venus. Je sai bien que nos vertus Chrêtiennes voudroient, que nous ressemblassions en ceci à la plante du Baume, qui jette une liqueur excellente à ceux qui l'on blessée. Et je sai bien que dans la grande perfection, on devoit recevoir les injures comme Salomon prononce qu'on est obligé de prendre les corrections, qui donnent sujet aux ames bien faites d'aimer ceux qui les font, *argue sapientem, & diliget e.* *Prov. 9.* Mais où se trouvent ces ames sanctifiées? où trouverons-nous ce Sage de Salomon? *Vbi est ille Sapiens?* selon la reflexion que fait là-dessus saint Augustin dans une *Ep. 8.* de ses Epitres.

De verité c'est un étrange fait que nous soions si sensibles aux injures, qui à le bien prendre ne nous peuvent offenser qu'autant que nous le leur permettons. *Non me magis ledunt injuriæ, disoit quelqu'un, quam aquæ pluviales fungum.* C'est une pluyé qui tombe

Homil.
20. ad
popu.

sur des champignons, qu'elle arrose sans leur préjudicier. Aussi voions-nous dans Saint Chrysostome, que le grand Constantin se rioit de ceux qui avoient défiguré sa statuë pour lui faire injure, n'ayant point blessé, disoit il, sa tête, son visage, ni le reste de sa personne. Il n'y a point de marque plus certaine de foiblesse, ou de brutalité, que d'être vindicatif. Les femmes, & les enfans, le font bien plus que les hommes. Un crocheteur qui portera bien deux cent pesant, ne peut porter ni endurer une injure sans chercher à se vanger. Si vous pressez jusqu'à la douleur le pied du moindre petit chien, il tachera aussi-tôt de vous mordre. Mais il faut bien se garder d'imiter ces grands mâtins irritez, qui mordant la pierre qu'on leur a jettée, se blessent les dents sans faire mal à ceux qui la leur ont lancée. Fort souvent le ressentiment d'un terme offensant, chagrine & trouble l'esprit des personnes qui s'en piquent, sans que ceux qui l'ont proferé, ou écrit, s'en émeuvent autrement que de joie, d'avoir bien assené & fait sentir leur coup. Ce n'est pas pourtant que ceux qui commettent l'injure, demeurent comme il semble tout-à-fait impunis; ils craignent à proportion de leur offense, *tantum metuent,*

Sen.ep.
105.

quantum nocent; selon le beau raisonnement du grand maître de la Morale Latine. Or cette crainte leur est une punition assez grande, parce qu'ils attendent toujours ce qu'ils ont mérité; *dat penas quisquis expectat, quisquis autem metuit, expectat.*

Mais il faut avouër que souvent nous sommes trop délicats, sur de petites railleries que nous prenons à cœur beaucoup plus qu'il ne faut; sur tout quand ceux qui les font à nôtre préjudice, sont tels, qu'il nous est avantageux de recevoir d'eux toute sorte d'outrages; *æqua laus est à probis probari, & ab improbis improbari*, si Saluste en doit être crû. Il suffit d'être en estime parmi les gens d'honneur, sans nous soucier beaucoup du suffrage des autres. Cicéron proteste en plus d'un lieu, que pourvû qu'il ait l'approbation de Caton, il se moque d'être repris par le reste du monde; comme Isocrate se tenoit plus glorieux de la louange que lui donnoit Socrate dans Platon, qu'il n'étoit fâché de se voir diffamé par ceux qui le calomnioient. Nous nous irritons assez de fois pour des choses, dont il y auroit plus de sujet de nous railler si nous y prenions bien garde. Qui est ce qui ne se moqua point de Momus dans l'Olympe, lorsque ne trouvant rien à redire en la person-

*in Orat.
& de
opt. gen.
Orat.*

ne de Venus, il s'attacha à vouloir reformer sa pantoufle. Et ce Bergamasque ne fut-il pas ridicule, quand ne sachant que dire autre chose d'André Gritti Duc de Venise que chacun estimoit, il lui imputa d'avoir mauvaise grace, manquant d'une goitre à la gorge, comme la plûpart des Bergamasques en ont, *quòd hernia gulæ illi deesset, quæ suis inquilinis esset familiaris*, selon les termes de Cardan dans son action contre Scaliger. Le país de cét homme me fera remarquer, comme le mot de Coion, qui tient lieu en France de grande injure est un surnom honorable dans la ville de Bergame; comme celui de garce qui offense si fort deçà Loire, est attribué innocemment aux filles en Languedoc. Tant il est vrai qu'on se peut piquer de certains termes, qui blessent plus par l'opinion qu'on en a prise, que par eux-mêmes. On peut d'ailleurs prendre à cœur des invectives impertinentes avancées contre nous, qu'on devroit plutôt mépriser à cause de leur absurdité. Un Prince de l'Eglise portant la pourpre s'empêchera bien de se tenir offensé, de ce que Benevento d'Imola a écrit expressément dans son commentaire sur Dante, que le faux prophete Mahomet avoit été Cardinal, la chose étant si notoirement fausse. Je vis il y a peu

*Canto 28.
del Infer-
no.*

de jours un homme d'honneur, à qui l'on avoit imputé insolemment dans la chaleur d'une contestation, qu'il étoit un fou. Il se prit à rire, me disant doucement que c'étoit l'injure ordinaire dont se servoient ceux qui se trouvoient à bout dans une dispute, & puis, m'ajouta-t-il, vous n'ignorez pas le mot de Laberius,

Insanus omnis furere credit ceteros;

Cet homme croit que tout le monde lui ressemble. J'avoué que sa moderation, & l'air dont il me parla, me plurent extrêmement.

Tant y a qu'on ne doit pas être d'une humeur trop austere, ni trop hargneuse, en des rencontres & sur des railleries qui ne meritent pas qu'on les tourne à injure. L'ironie est une certaine illusion, selon que Quinti.^{Instit. l.} lien l'a traduite, dont on a tort de se scandaliser légèrement, lorsqu'elle est accompagnée ^{8. cap. 6} de ces sels que les premiers hommes Grecs & Latins ont tant estimez. Je sai bien qu'il y en a eu qui s'en sont entierement abstenus. Philostrate le dit d'Apollonius Tyaneus; & Diogenes Laërtius de Pythagore. Mais l'autorité de beaucoup d'autres, tels que Socrate & Cicéron, me semble de plus grande autorité, ou du moins m'agrée d'avantage. La raillerie étoit si propre au premier, que

Lucien assure qu'il s'en servoit encore aux Enfers, jusqu'à mettre par là Rhadamante en si mauvaise humeur contre lui, qu'il le menaça de le chasser de l'Île où il étoit. Cela me fait étonner qu'un très savant homme ait voulu depuis peu reprendre Platon, d'avoir fait dire dans son convive à Socrate beaucoup de choses propres à rire & à se recréer. Platon a pris plaisir à représenter Socrate dans son humeur gaie, qui soutient que ses gros yeux sortans presque hors de la tête, étoient les plus excellens de tous, parce qu'ils voioient sans obstacle de tous côtez ; & que la forme de son nez camus étoit de même la plus estimable, n'empêchant aucunement la vue, outre qu'étant d'ailleurs large par le bout en forme d'entonnoir, il se trouvoit plus propre que d'autres à recevoir les odeurs. Quant à l'Orateur Romain, son affranchi Tiron, qu'il appelloit ordinairement son canon, pour dire sa regle, & son correcteur, avoit fait un recueil de ses bons mots, qui doit sans doute être regretté ; & plusieurs les ont encore depuis ramassés autant qu'ils ont pû, comme meritant bien d'être lus & estimez. Mais rien ne peut mieux faire paroître son genie portée à la belle raillerie, qu'une de ses épîtres familières écrite à Volumnius, où il se

plaint à lui de ce qu'il souffroit qu'on lui attri-^{l. 7. ep.} buât des mots qui n'étoient pas assez bons, ni^{33.} assez salez, pour passer sous son nom, usant de ces propres termes si plaisamment figurez, *parum diligenter possessio salinarum mearum à te procuratore defenditur.* Dans son oraison pour Plancius, il soutient aussi qu'on debitoit beaucoup de rencontres aiguës, & de railleries, sous le nom de ce Chevalier, & sous le sien, qui n'étoient point d'eux, à cause seulement qu'ils se méloient l'un & l'autre d'en dire parfois. Il est constant qu'il y a de rusticité à s'offenser d'une gaufferie ingénieuse, & proferé à propos, lorsqu'elle n'est pas outrageuse, & qu'elle demeure dans les termes de la civilité ou urbanité. Aristote a été de ce sentiment, quand il a écrit, *ὁ δ' ἀγχιος εἰς τὰς τοιαύτας ὀμιλίαις, ἀχρεῖος*, ce qui répond aux termes du vingtième chapitre de l'Ecclesiastique, *homo acharis quasi fabula vana.* Mais aussi faut-il demeurer d'accord qu'il y a des mesures à garder dans l'ironie, quelque ornement d'Oraison qu'elle soit, & qu'autrement elle devient infiniment odieuse.

L'on doit de plus observer, qu'encore qu'elle convienne à toute sorte de gens, puisque Lycurgue en faisoit un precepte général à ses citoyens les exhortant à la pratiquer; &

puisqu'Auguste même l'emploioit agréablement, si nous en croions Macrobe, outre qu'il la souffroit de telle sorte tout Empereur qu'il étoit, quand elle le touchoit, que cet Auteur l'admire sur tout en cela, par cette raison que la patience est une vertu plus à priser que le bien dire, *quia maior est patientiæ, quàm facundiæ laus.* Si est ce qu'il n'est pas permis d'en user envers de certaines personnes. Ceux qui sont en calamité ne la peuvent endurer, & certes il y auroit de l'inhumanité de les en affliger, vû ce que Laberius a si moralement prononcé,

In calamitosa risus etiam injuria est.

*l. 4. Eth.
ad Nic.
cap. 8.*

Ajoûtons que la doctrine du Lycée, porte expressément que les hommes grossiers & ignorans fondent leurs railleries sur l'obscurité ou turpitude des termes qu'ils emploient, ce que Aristote appelle *αἰσχρολογία*, qui est une espece de moquerie basse & servile: Mais que les habiles gens en usent d'une autre plus prisable, plus relevée, & plus ingenieuse, lui donnant pour cela le nom de *ὑπόνοια*. L'on peut dire que ceux qui ne sauroient se servir que de la première façon de gaufferie sale & honteuse, ressemblent à de vilains oiseaux, que Pigafretta nomme *caccaucelli*, qui ne vivent vers la Ligne que de la fiente des autres

Ramusio.

volatiles. Vespasien est diffamé par Suetone d'un tel vice en ces mots, *erat Vespasianus dicacitatis plurimæ, & sic scurilis, & sordidæ, ut ne prætextatis quidem verbis abstineret*, c'est à dire en ce lieu là, & souvent ailleurs, qu'il s'expliquoit avec des paroles très deshonnêtes. Et Diodore Sicilien remarque qu'aux sacrifices qui se faisoient parfois à Ceres, l'on y méloit beaucoup de propos sales & honteux, sur ce pretexte qu'il falloit réjouir cette bonne Mere, affligée du ravissement de sa fille Proserpine. Pour ce qui est de la raillerie ingenieuse, accompagnée de ce sel Attique si renommé, & pleine d'Urbanité Latine, la civile conversation ne la rejette pas; & il y a peut-être quelque foiblesse d'esprit à ne la pouvoir endurer. Elle a veritablement quelque chose qui pique, mais qui ne sauroit en être oté, non plus que l'amertume de l'absynthe, sans lui faire perdre tout ce qu'elle possède de recommandable. C'est sur cela que le Philosophe a donné cette definition, *εὐτραπέλιαι πεποιθευμένη ὕβρις ἐστὶ*, *facetia, erudita contumelia sunt*. Si la raillerie est excessive, elle est sans doute imprudente, ce qui n'empêche pas qu'on ne lui pardonne souvent, selon l'observation de Valere Maxime, *liberè dicta l. 6. c. 2. aut facta frequentius aliena venia, quam sua*

2. Rhet.
cap. 12.

providentia tuta. Bon Dieu qu'il y a de gloire, & de satisfaction d'esprit, à mépriser cette sorte d'injures!

Nous avons déjà dit après Lucien, que la raillerie étoit si naturelle à Socrate, qu'il prenoit plaisir à l'exercer même depuis sa mort. Mais nous pouvons écrire ici sur l'autorité
in Ep. 1. d'Arrian, que sa principale & première qualité
2. c. 12. étoit de supporter patiemment les injures qu'on lui disoit. Nazarius s'écrie dans son Panegyrique à Constantin, *O quàm acres habes dolorum aculeos contumelia, quam apponit inferior!* Cependant Socrate qui ne trouvoit rien qui ne lui fut de beaucoup inférieur, dans toutes ses conversations où il avoit toujours le dessus, ne laissoit pas de souffrir généreusement les insolences & les outrages, dont les plus ignorans le paioient n'ayant point de raisons valables à opposer aux siennes. La patience étoit son *proprium quarto modo*, qui le faisoit toujours sortir de ses disputes; & se retirer chez lui, avec grande satisfaction d'esprit, ou, comme sa femme le témoigna, avec le même visage qu'il avoit quand il en étoit parti. Pour être mal-traité de paroles, Socrate ne laissoit pas d'être le plus vertueux de son siècle; comme les étoiles sont toujours l'ornement du Ciel, non-

obstant les tenebres de la nuit, & comme le Soleil ne perd rien de sa lumiere, dit le Persan Sadi dans son Rosaire, encore que les Hibous n'aient rien qui leur déplaît davantage que sa splendeur. Cette Atté d'Homere, qui est la Calomnie, non contente de cheminer sur les plus hautes têtes des hommes, attaque même Jupiter, bien loin d'épargner les Socrates, qu'elle ne peut néanmoins offenser, non plus que le premier des Dieux. Quoi? faut-il donc se laisser toujours diffamer, sans jamais en témoigner de ressentiment? Souvent une injure soufferte ou dissimulée, en attire une autre; *qui non castigat, instigat*; & selon la maxime du Spartiate, *veterem ferendo injuriam, irritas novam*. Il y a même du peril à differer d'en tirer raison, parce qu'en termes de Droit, *actio injuriarum in Inst. dissimulatione aboletur*, en sorte qu'on ne peut pas s'en plaindre après l'avoir negligée. Certes nôtre honneur, & sur tout celui des autels peut être attaqué de telle façon en s'adressant à nous, qu'il y a grande obligation de s'en ressentir, parce qu'il pourroit y avoir du crime à s'en taire;

Verba movent iras non circumspecta Deorum; Ovid.

Les hommes doivent donc être excusés, s'ils

5. Fast.

y sont sensibles, aussi bien que les puissances celestes.

C'est peut-être trop s'arrêter sur un sujet si odieux qu'est celui des injures, dont on voit aujourd'hui tant de livres miserablement farcis. Mais puisque sans y penser, & par une boutade d'esprit, qu'on appelle en Italie *sfogo di mente*, j'ai considéré jusqu'ici ce défaut d'esprit, qu'ont, à mon avis, beaucoup de compositions qui s'impriment journellement, ajoutons y quelques remarques qui peuvent servir à ceux qui se plaisent à les feuilleter. Ils doivent prendre garde qu'il ne leur arrive comme à ces animaux, qui changent de couleur selon les lieux où ils arrivent, devenant blancs aux provinces couvertes de neige, & reprenant une autre couleur, quand ils se trouvent en des contrées que le Ciel benin regarde plus favorablement. Beaucoup de personnes forment tellement leur esprit sur les lectures qu'ils font, que la dernière est toujours maîtresse de leur entendement, défendant opiniâtement ce qu'ils y ont appris, jusqu'à ce qu'un autre livre leur imprime un sentiment contraire. Ainsi Aristote remarque particulièrement des Perdrix, qu'elles ont le chant divers selon les différentes régions qu'elles habitent. Cependant la raison ne

veut

veut pas que nous nous rendions esclaves de la sorte d'autant d'auteurs qu'il nous en passe par les mains, non seulement à cause de l'inconstance honteuse qu'elle peut produire dans nos ames, mais encore parce que plusieurs gens se mêlent d'écrire assez de choses impertinentes, qu'ils rendent vrai-semblables par de belles couleurs qu'enseigne l'art des Rheteurs. Car comme Plutarque l'a sçu fort bien observer, l'on ne s'apperçoit pas aisément des fautes du raisonnement de ceux qui parlent avec une grande éloquence, non plus que des manquemens de la voix en ceux qui chantent avec une flute, ou avec quelque autre instrument de Musique. Il s'en est trouvé même qui ont employé leur plume sur des sujets dont ils étoient pleinement ignorans, & par conséquent qu'il est très-perilleux de suivre dans leurs opinions. Nicander Grammairien, Poète, & Medecin, voulut se faire valoir par des Traitez de l'Agriculture où il n'entendoit rien, aussi eurent-ils le succès que remarque Ciceron en ces termes adoucis, *Nicander homo ab agro remotissimus, de agricultura tamen diligentissimè scripsit, tanta vis est eloquentiæ.* Et Aratus autre Poète Grec de Cilicie fit un Poème des Phenomenes du Ciel, si considerable en quelque façon,

que le même Cicéron prit beaucoup de peine étant jeune de le traduire en Latin ; bien qu'au jugement des meilleurs Astronomes il fut, dit Scalliger, ἀναστρολόγητος, & fort peu entendu dans la theorie des Planetes dont il traitoit.

ep. 19.

Si est-ce qu'il ne faut pas perdre inutilement le tems à la lecture des livres, qui ne se doit faire que pour illuminer nôtre entendement, & pour perfectionner nôtre volonté. Or comment nous assurerons-nous de ceux qui sont propres à cela ; puisqu'il n'y en a presque point, qui ne tâchent de persuader à leur Lecteur qu'ils lui rendront ce bon office. Certes il est bien difficile de donner un avis à suivre là-dessus. Et pour moi je dirai librement, que je m'y trouve presque aux termes où étoit Cicéron, lorsque desirant s'entretenir bien avec Cesar & Pompée, il disoit, *Ego verò quem fugiam habeo, quem sequar non habeo.* A parler franchement, les livres des anciens ont je ne-sai quoi qui me charme tout autrement que les nouveaux, où je trouve qu'ordinairement *vi sono piu le voci, che le noci,* ou comme dit encore un autre proverbe Italien, *piu il fumo, che l'arrostò.* Ma pensée est qu'on peut imiter un Lampridius, que Sidonius Apollinaris recommande en ces termes, *legebat incessanter aucthores, cum re-*

verentia antiquos, sine invidia recentes. Mais je crois que pour profiter des uns & des autres, l'on doit observer deux choses. La première, de s'y appliquer avec attention, parce que ce vers d'Aufone ne peut être contredit,

Quam properè legimus, tam citò negligimus.

Edit. 1.5

L'autre chose à observer, c'est que dans les lectures où l'on se porte, l'on fasse toujours comme les filles, qui s'étant proménées dans de beaux jardins, se parent des fleurs qu'elles y ont cueillies. Car si l'on ne s'approprie ce que les auteurs qu'on prend la peine de lire ont de bon, selon le dessein & le genie que chacun peut avoir, toute l'étude qu'on en fait réussira toujours inutile.

Ce n'est pas seulement dans la composition des livres, qu'on doit garder exactement l'ordre que leur sujet peut demander, il faut en user de même dans leur lecture, qui ne profitera jamais si elle n'est bien ordonnée, & si l'on se porte confusément tantôt à un auteur, tantôt à un autre, bien qu'il n'y ait nul rapport entre eux quant à la matière qu'ils traitent. La raison de cela vient de ce que les choses sortent ordinairement de notre esprit, comme elles y ont été mises, de façon que si l'on en charge la mémoire avec brouille.

rie, & pêle mêlé comme l'on dit, on ne les entend gueres qu'en confusion, & jamais avec le succès qu'on pourroit esperer, si d'abord elles y avoient été bien rangées, & catégoriquement établies. Je me sers des termes de l'école, parce que c'est elle qui nous fournit les livres, & qui nous apprend aussi la bonne maniere de s'en prévaloir utilement. En effet l'ordre qui est la forme de l'Univers, & cette chaîne dorée qui empêche sa dissolution, est absolument requis dans tout ce que contient cet Univers, & si particulièrement nécessaire, soit dans la composition, soit dans la lecture des livres, que sans cet ordre l'on ne s'y peut rien promettre qui profite, ni qui paie agreablement le travail d'une étude serieuse. *Aprende por arte, y iras adelante*, dit l'Espagnol sur ce sujet. Saint Bernard a prononcé une sentence à l'égard de tous les ordres, qui peut s'étendre jusqu'à celui dont nous parlons. *Esto sollicitus circa custodiam ordinis, ut ordo te custodiat.* Si les livres ne sont soigneusement ordonnez dans leur composition, le defaut d'ordre les fait bien-tôt perir; & si leur lecture n'est réglée comme nous venons de le dire, elle est tout-à-fait inutile. Quand les Pythagoriciens desendoient par un de leurs sym-

boles, de parler sans lumière des choses Pythagoriques, Jamblique qui rapporte ce précepte a fort bien reconnu, qu'il alloit à bannir le desordre & la confusion d'une secte philosophique, qui parvenoit par un silence réglé à l'excellence de sa profession.

Ce qui rend le défaut d'ordre qui se trouve dans les livres fort condannable, c'est que ce défaut engendre toujours une vicieuse obscurité, capable de rebuter les plus patients Lecteurs. Ils ne peuvent moins dire à un auteur de tels livres que le mot de la Genèse; *fiat lux*; en lui prononçant avec un ris peu obligeant,

Non lectore tuis opus est, sed Apolline, libris.

Je laisse à spécifier beaucoup d'autres manquemens trop ordinaires, parce que j'en ai souvent parlé ailleurs; outre que mon dessein n'est pas de faire ici le métier de Correcteur d'Imprimerie, ni comme l'on parle au delà des Alpes, de *drizzare le gambe à cani*. Je remarquerai seulement à cause de l'importance du fait, ce qu'assure *Leone Allatio* sur les fausses antiquitez de Volterre, que le Pape Gregoire treizième punit de mort un certain *Alfonso Ciccarelli da Bevagna*, pource qu'il fut convaincu d'avoir commis beaucoup de faussetez en matiere d'histoires, & de genea-

logies; ce qui est une leçon considerable à tant de licentieux Ecrivains, qui croient pouvoir toujours debiter impunément toute sorte de mensonges, portez qu'ils sont d'une humeur entierement contraire à celle de Pomponius Atticus, dont la vie que nous a donnée Cornelius Nepos assure; que *mendacium neque dicebat, neque ferre poterat*. C'est être bien ennemi du mensonge, non seulement de n'en point dire, mais encore de ne pouvoir souffrir que d'autres en proferassent.

Il ne faut pourtant pas que l'aversion loüable qu'on peut avoir pour les faussetez qui se remarquent dans les livres, nous fasse condamner trop legerement ce que des auteurs de consideration nous ont donné par écrit. L'Abbé Lancelot de Peruge a fait un Traité qui a pour titre, *Farfalloni de gli antichi storici*. Je ne veux pas nier qu'il n'ait eu grande raison d'imposer ce nom de *Farfalloni*, qui veut dire là impertinences, à plusieurs narrations anciennes qui ont été cruës trop legerement, comme l'on desere encore aujourd'hui avec la même facilité à beaucoup de modernes. Si est-ce qu'on peut soutenir qu'il s'est un peu précipité parfois dans sa Critique, pour n'avoir pas été assez informé de ce que portent vnaniment les Relations

de long cours, depuis qu'on a passé le Cap de Bonne Esperance. Il y auroit vû que Plin, & son transcripteur Solin, avec assez d'autres qui les ont suivis, ne sont pas si reprehensibles qu'on l'a crû, sur le peu de vrai-semblance qui se remarque dans quelques endroits de leurs écrits. Quelle apparence de vouloir tourner en ridicule Herodote comme il fait, sur ce qu'il a dit qu'en Egypte les femmes faisoient tout le negoce, dont les hommes s'abstenoient: Et cependant Jean Leon Africain, & Marmol depuis lui, nous font voir le même usage en beaucoup d'autres lieux de l'Afrique, jusques-là qu'à Tessel, ville & province de Numidie, il n'y a que les femmes qui étudient, & qui s'adonnent même aux choses de la Religion. Ce qu'on a écrit des habitans de l'Isle Formose vers le Levant, a quelque chose de semblable. Le même Lancelot traite aussi mal Diodore Sicilien, à cause que dans son cinquième livre chapitre quatorzième, il a écrit que les femmes de Corsegue étant accouchées, sortent aussi-tôt de chez elles, le mari se mettant au lit pour s'y reposer. Si est-ce qu'il n'y a rien de plus ordinaire que cette façon de faire dans presque toute l'Amerique, ou bien ce qu'on nous rapporte du Canada, & d'assez

d'autres endroits, doit être tenu pour de pures impostures; à quoi il n'y a gueres d'apparence, vü la condition de ceux qui nous informent de ces pais-là, & l'impossibilité qu'ils convinssent tous dans le dessein de nous tromper. Mais qui ne prendra pas pour le plus grand de tous les *Farfalloni*, ce que Lancelot nous veut persuader de lui-même, qu'ayant écrit toujours & de sa propre main sans être aidé de personne, depuis sa jeunesse, *dalla pueritia in quà*, plus de cinquante gros volumes; sans une infinité d'autres écritures, comme de lettres, & de semblables choses, de peu d'importance; il pouvoit jurer une chose apparemment, dit-il, ineroiable, qu'il a écrit tout cela d'une seule plume, n'ayant fait que rarement lui toucher un peu le bec pour le rendre plus menu. Cela m'oblige à dire qu'il ne faut pas être trop rigoureux envers les autres, afin de meriter d'être excusé par eux, personne ne pouvant se vanter de n'avoir jamais affaire de cette grace; *demus igitur alienis erroribus veniam, ut nostris impetremus*. L'on ne se doit pas plaindre si l'on est mesuré à la même aune dont l'on s'est servi à l'égard d'autrui.

L'on peut considerer encore que les desseins de ceux qui écrivent sont differens, ce

qui fait qu'il y auroit de l'iniustice à juger de leurs livres d'une même façon, & à se servir pour tous d'une même Critique. Un homme qui n'a pour but de faire rouler la presse des Imprimeurs, que pour rouler lui-même en ce monde, s'il peut, hors de la pauvreté, *qui fami non famæ scribit*, & qui sans se soucier de faire des livres qui puissent vivre après lui, ne songe qu'à tirer de quoi vivre de ceux qu'il compose; celui-là sans doute est excusable par les loix de la nécessité, s'il produit des enfans spirituels qui se ressentent de ses incommoditez,

Nam patrum invalidi referunt jejunia nati.

Ce n'est pas à dire pourtant que tout ce qui sort au jour de la sorte n'ait jamais rien de bon. Cela nous porteroit à faire un jugement inique des travaux d'Homere, de Plaute, & de Terence; pour ne point nommer le Tasse & l'Arioste, que Boccacini fait comparoître tous deux sur le Parnasse sans manteau, & avec des habits déchirez à cause de leur pauvreté. Lancelot dans son vingt-septième *Hoggidi* en dit autant du Doni, de l'Anguillare, de Sannazare, de Petrarque, & de Boccacé, qu'il met dans la même Catégorie des Necessiteux; où il se vint faire enroller

lui-même à Paris un peu devant que de mourir. D'ailleurs il y a long-tems qu'on a dit qu'il n'y avoit point de si mechant livre, qui n'eût quelque chose de recommandable, & dont on pouvoit tirer du profit. Les grands Ecrivains n'ôtent pas absolument le mérite aux moindres; non plus que les Astres les plus considerables, n'empêchent pas, que les plus petites étoiles n'aient leur lumiere & leur influence. L'on peut dire même qu'à l'exemple de la Nature, qui a fait que les sens estimez les moins nobles, sont assez souvent les plus necessaires, témoin l'Attouchement qui est bien plus important pour vivre que la vuë; Il se trouve de même de livres dont on ne fait pas grand cas & des auteurs qui ne passent pas pour être de la plus haute classe, qui ne laissent point d'avoir leur utilité, & d'être requis en beaucoup d'occasions studieuses. Ceux qui font difficulté de s'en servir à cause de leur peu de reputation, se font plus de tort qu'à eux; & je serai toujours de l'avis de Seneque, qui dans son livre de la tranquillité de l'ame voulant employer un vers de Publius Syrus, que je serois bien fâché de mépriser autant qu'il fait, pour avoir été Comedien, proteste qu'il n'aura jamais de honte de citer un mauvais auteur, en faveur d'une bonne

pensée qu'il aura eue, *nunquam me in bona re
mali pudebit auctoris.*

Les livres généralement parlant sont à estimer, & l'on peut dire qu'il n'y a que les ignorans, & les vicieux, qui puissent avoir de l'aversion pour eux, à cause de la science & de la vertu, dont les moins accomplis & les plus negligez ont toujours quelque semence. Nous voions de même que les Hibous ne fuient rien tant que la lumière; & que ceux qui ont mal aux yeux ne peuvent souffrir l'éclat du Soleil. En effet le Pape Jules second, tout mal intentionné qu'il ait été pour notre France, ne laissera pas de recevoir de moi cet éloge, qu'il prononça une très belle sentence, quand il dit que les belles Lettres dont les Livres nous font leçon, étoient de l'argent à l'égard des personnes de peu, de l'or aux hommes de condition, & quand elles accompagnent les Princes, des pierreries d'un prix inestimable, *negli huomini plebei argento, nei nobili oro, nei Principi gioie.* Aussi ai-je bonne memoire d'avoir lu dans l'Histoire d'Espagne, qu'un Alphonse Turg. l. 20. Roi d'Arragon, grand ami de la science & des gens de Lettres, s'expliqua de l'estime où il les avoit, en faisant porter quelque tems un livre ouvert pour son enseigne, & prote-

stant qu'il n'y avoit point de meilleurs conseillers que les morts, ce qu'il appliquoit aux livres, dont les auteurs qui ne sont plus ne flattent jamais personne. J'avoue qu'il y a parfois des gens qui en abusent, & qu'on en voit que cette connoissance literaire enfle d'une sotte vanité, plus capable de les faire mépriser, que de leur acquérir une véritable gloire. Cét impertinent Menecrate, qui se vantoit que les Lettres étoient nées avec lui, & ne devoient pas avoir une plus longue vie que la sienne, *secum natus ac moriturus literas*, peut servir d'une preuve convaincante de ce que nous disons. Mais quoi, les meilleures choses peuvent changer de nature, quand elles sont mal employées. Une épée fait un homicide dans la main d'un infame scelerat, qui est l'instrument des actions heroïques, lorsqu'un homme vaillant & vertueux la manie. Le celebre parasite qui disoit que toute la Philosophie ne lui avoit appris qu'à diner sans paier son écot, *ὄσυσβόλως δεῖπνείν* monroit bien le peu de fruit qu'un esprit malfait tire de toutes les connoissances. Cela n'empêche pas que les livres, en ce qu'ils composent le magasin des sciences, ne doivent être tenus pour la plus précieuse marchandise qui entre dans le commerce des hommes. Le

COMPOSITION DES LIVRES. 365

Patriarche Photius n'ignoroit pas la valeur d'un si important meuble, lorsqu'il écrivit à l'Empereur Basile, sur ce qu'on lui avoit ôté tous ses livres, que jamais les loix Romaines, ni autres pour rigoureuses qu'elles fussent, n'avoient ordonné des peines de l'ame aux plus coupables, quelque crime qu'ils eussent commis.

*Baron.
ann. 10.
10.*

Tout ce qu'on peut dire contre les Livres, c'est qu'il s'en voit parfois de si scandaleux, & même de si pernicieux à l'égard des bonnes mœurs, qu'on ne sauroit trop les condamner. Je ne pense pas que personne voulut contredire cela. Les Payens même ont fait brûler les livres qui étoient préjudiciables à leurs autels. On vit consumer par le feu dans Athenes en plein marché les livres de Protagoras, parce qu'il avoit été si impie dans leur commencement de douter de l'existence des Dieux : Et cela de tems en tems s'est toujours pratiqué de même. Fredegaricus recite dans sa Chronique, comme Richaredus Roi des Gots fit apporter à Toledé tous les livres Ariens, où ils furent réduits en cendre. L'Histoire Musulmane fait voir que les Turcs en firent autant à Damas, de ceux qui interpretoient mal à leur sens l'Alcoran de Mahomet. Au crime de leze Majesté huma-

*Diog.
Laert.
& Cic.
l. 1. de
nat.
Deor.*

ne, tous les Etats ont pratiqué la même chose, jusques-là que Camdenus rapporte de la Reine Elisabeth, qu'elle fit couper le poing à un Stubbius pour avoir écrit un livre contre la France, aussi bien que contre la personne de Monsieur d'Anjou frere du Roi, faisant traiter de même Pageus qui avoit distribué cette composition satyrique. Mais il faut aussi prendre garde que les livres & leurs auteurs peuvent être calomniez. Diogenes Laertius nous apprend dans la vie de Democrite, que tout ce qu'il avoit donné au public eût été brûlé, si l'on en eût crû Platon, qui trouva quelques Pythagoriciens qui s'y opposerent: Cependant Platon agissoit par une pure animosité, sur ce que les principes de la Philosophie de Democrite étoient contraires aux siens. Et l'on peut voir dans Lucien que cet imposteur Alexandre surnommé *ψευδομάγισ*, animé de même contre Epicure, fit brûler dans la place publique, avec du bois de figuier pour rendre son action plus solennelle, le livre des sentences de ce Philosophe, en jetant les cendres dans la mer. Il est vrai que cet hypocrite Alexandre se servoit du décri où étoit Epicure, à cause de la volupté mal interprétée où il mettoit le souverain bien, & prenoit encore prétexte de le calomnier sur la

mauvaise vie de quelques uns de ses faux disciples; quoi que si nous en croions Seneque & les plus judicieux, ce Philosophe voluptueux fut, moralement parlant, aussi homme de bien, que Alexandre son calomniateur étoit vicieux & plein de fourberies, dont il pipoit tout le monde.

Certes l'on a fort bien observé, que la condition des livres étoit en cela semblable à celle des hommes, qu'on voit les uns & les autres sujets à perir diversement, quelques uns de maladie, ne devant pas vivre davantage par leur propre constitution, quelques autres par des calamitez publiques qui ne laissent rien subsister, & plusieurs encore par l'artifice de leurs ennemis, ou par la cabale de leurs envieux. C'est Cardan qui en a parlé de la sorte au second livre de sa Sageffe; *Librorum ut hominum conditio est, quidam enim morbis spontè pereunt, quidam inimicorum aut invidorum fraude, quidam in communi calamitate.* Un livre de petite ou nulle consideration, ne peut pas naturellement être de longue vie. Les pais conquis & desolez par le Turc, comme est celui de la Grece, font voir qu'il y'a des maladies chroniques pour les livres, & pour leurs auteurs, qui ne sauroient resister à la violence d'un tems si calamiteux; que les ar-

mes détruisent tous les Arts hormis ceux qui favorisent la guerre. Et nous voyons tous les jours que l'Envie, qui ne regne que trop entre les hommes de lettres, & la cabale de ceux qui cherchent une fausse réputation dans des ruelles, décreditent des ouvrages par complot, qui méritent par raison, & par ce qu'ils valent dans une juste estimation, d'être infiniment prizez. Leur coûtume artificieuse est, de choisir quelque endroit qui plait le moins dans une composition, le mettant malicieusement au plus mauvais jour qu'ils peuvent, & les prononçant si malignement qu'ils le font passer pour tout autre qu'il n'est. Qu'ils sachent qu'il y a des lieux dans les livres, que les habiles Ecrivains y laissent exprès, comme les grands Peintres de certaines obscuritez dans leurs tableaux, afin que les couleurs éclatantes du reste de leur travail paroissent davantage. Les Parfumeurs emploient dans leur Art des odeurs, qui toutes seules ne seroient pas agreables, afin de rendre les autres plus plaisantes. Et les Medecins se servent parfois des viperes, & du poison, pour nous donner la santé. *Nam nec unguentarii nardum, myrrham, ac cinnamā tantum habent, sed & graveolentia sagapena, galbanaque.* Ainsi en usent les plus entendus dans

le

le métier des Muses, qui se moquent de ce que l'envie, & les inimitiez particulières obtiennent par de mauvais moïens; assurez qu'ils ne peuvent pas durer long-tems; tenant en tout cas cette maxime pour certaine & approuvée, que ceux qui écrivent pour tous les siècles, ne doivent jamais regarder à quelque goût depravé du tems où ils vivent, & se soucier encore moins des jugemens que la seule ignorance fait prononcer.

Mais que dirons-nous des livres de pure recreation, dont nôtre humanité se sert comme d'un divertissement nécessaire, pour charmer les dégoûts, soit d'une étude serieuse, soit de mille autres traverses qui accompagnent nôtre vie. Je sai bien qu'à la dernière rigueur on pourroit exiger d'une ame Chrétienne, qu'elle ne songeat qu'aux choses qui regardent son salut. — Et je confesse qu'on ne peut pas donner aux contes fabuleux, ni aux Romians, le même éloge qu'ont mérité les livres d'Esdras, *in quibus est vena intellectus, & Esdr. 4. sapientiæ fons, & scientiæ flumen.* Ce n'est ^{c. 14.} pas à dire pourtant qu'il faille condamner absolument toute sorte de Fables ou de Romans. L'Epicurien Colotes voulut se moquer de Platon, sur cette belle narration qu'il fait, établissant l'immortalité de l'ame, de

ce que rapportoit Eris Armenien de l'autre monde. Colotes dit là-dessus que toute invention mentongere & fabuleuse, étoit indigne d'un Philosophe, *nullum figmenti genus* *veri professoribus convenire.* Mais Macrobe défendant le songe de Scipion, supposé par Cicéron dans ses livres de la République, montre fort bien que ni le Philosophe Grec, ni l'Ouvreur Romain, n'ont rien fait en cela de reprehensible. Il soutient que le sentiment de Colotes est abusif, parce qu'encore que la Philosophie ne reçoive pas toute sorte de contes faits à plaisir, elle ne les rejette pas tous aussi, ne condamnant que ceux qui sont de dangereuse conséquence, *neq̄ omnibus fabulis repugnat Philosophia, neq̄ omnibus acquiescit.* C'est axiome de Macrobe est d'autant plus recevable, que nous voions une infinité de paraboles employées dans la sainte Ecriture, comme étant très instructives. Quant aux Romains, je ne voudrois pas en interdire trop rigoureusement la lecture. Nous en voions de si ingenieux, de si bien écrits, & de si éloignés de tout ce qui est contraire à l'honnêteté, qu'on ne sauroit apparemment les rejeter, ni les condamner avec justice, si ce n'est qu'on y donnât trop de tems, & sur tout celui que la conscience oblige de mieux

employer. Mais quoi, il n'y a gueres de livre si retenu, ni même si saint, dont un esprit mal-fait & dépravé ne puisse abuser par quelque mauvaise interpretation, ou autrement,

Omnia perversas possunt corrumpere mentes; Ovid. l.

2. Trist.

Ce qui n'est pas un titre suffisant pour comprendre dans l'indice ou catalogue des livres prohibez ceux dont nous parlons. Il ne faut pas s'étonner s'ils sont plus recherchés, & lus plus avidement, que d'autres de bien plus grande consideration qui traitent des sciences, ou de quelques matieres qui demandent une entiere & serieuse application d'esprit. Tout le monde semble être capable de lire les Romans. Il ne s'y rencontre point de ces difficultez épineuses qu'on trouve dans les Traitez faits exprès pour examiner les opinions de Platon & d'Aristote, ou quelque paralogisme d'un problème de Mathématique. Puis donc que le nombre est bien plus étendu de ceux qui n'ont nulle connoissance des Disciplines, que des autres qui se plaisent à les cultiver; ce n'est pas merveille si l'on debite plus de Romans, que de livres de sciences. Le but principal des premiers est d'exceiter agreablement les passions, qu'on ne peut nier être bien plus puissantes

dans les ignorans qui font profession d'oisiveté, que dans les savans qui doivent en avoir éteint une partie par leurs fréquentes & abstraites contemplations. Ajoutez à cela, que l'Amour est la passion dominante qu'on voit dans les Romans, celle qui anime leurs Heros dans leurs plus hautes entreprises, & qui les porte à l'exécution des actions qui les font le plus admirer. Or l'on ne sauroit nier que cet amour Romancier ne soit souvent l'occupation des esprits faineans, dont la multitude est sans doute plus nombreuse qu'il ne seroit à souhaiter; & par conséquent leur divertissement fait que les livres qui lui conviennent & qui le fomentent, sont beaucoup plus courus & plus recherchés que d'autres.

Ceux qui tirent une conséquence de ce que les Romans plaisent sur tout aux femmes & aux jeunes gens, soutenant là-dessus qu'ils doivent déplaire aux hommes serieux & de savoir, argumentent fort mal ce me semble. Je sai bien que Plutarque a mis cette sentence dans son Traité de l'Education des enfans, qu'on ne peut plaire à plusieurs sans déplaire aux plus sages, τὸ γὰρ τοῖς πολλοῖς ἀρέσκειν, τοῖς σοφοῖς ἐστὶν ἀπαρέσκειν, vulgò enim placere, sapientibus est displicere. Et il me souvient d'avoir vû priser un livre qui étoit condamné par

le vulgaire, sur cette raison que c'étoit une marque avantageuse pour celui qui l'avoit fait, & qui témoignoit qu'il n'étoit pas un auteur vulgaire. Mais quelle apparence y auroit-il de mêler dans cette sorte de composition qui ne vise qu'à plaire, beaucoup de doctrine pour contenter les savans, qui avoueroient eux-mêmes qu'elle y seroit mal placée, & hors de son lieu. Origene nous apprend dans son septième livre contre Celsus, qu'Aristophane reprochoit Eschyle d'avoir fait proferer des sentences prises du Philosophe Anaxagore, à des femmelettes, & à de misérables valets, sans avoir aucun égard à la bien-seance, & à ce *decorum* qu'Homere a si bien sçu observer dans tous les personnages qu'il fait parler, hommes & femmes, chacun selon le caractère qui lui étoit propre. Aussi avons-nous vû depuis peu, qu'un Ecrivain de nom & de beaucoup de science, aiant voulu enseigner la Philosophie dans un Roman, n'a pas eu tout le bon succès que meritoit son entreprise, quelque loüable qu'elle fut par elle-même, & dans l'intention de celui qui se l'étoit imaginée. Cela doit être attribué à ce que ceux qui veulent se divertir dans un Roman, n'y cherchent pas de la Philosophie; & ceux qui desirent s'instruire de celle-ci, ne

s'avisent pas de prendre un Roman pour se satisfaire.

Dirons-nous un petit mot de ces fameuses Bibliothèques, où le nombre des volumes est parfois bien plus grand, que la capacité de ceux qui en font l'amas. La France ne cede point en cette sorte de curiosité à l'Italie, ni Paris à Rome; encore que P. Victor ait comté dans cette dernière vingt-neuf Librairies d'usage public, & Palladius jusqu'à trente-sept. Si est-ce que devant qu'elle fut devenue la capitale du monde, on l'a vue durant plus de six cens ans qui n'avoit ni Ecole, ni Academiè, publiques, bien qu'elle eût dès-lors par la supputation du même Victor quarante-cinq bordels, & cent quarante-quatre privez ou latrines publiques; ce que l'Abbé dont j'ai déjà parlé, n'a pas oublié dans son troisième *disinganno* de la seconde partie de ses *Hoggidi*. La difference des tems est cause par tout de cette diversité; de quoi l'Allemagne, & particulièrement la Hollande, à present si lettrées peuvent fournir de notables exemples. Contentons-nous d'y faire cette reflexion, que comme la bonté de l'air fait produire les arbres, & donne les fruits excellens qu'on en recueille: Le bon gouvernement des Etats souverains, & sur tout la fa-

veur des Princes, avec l'humanité de ceux qui sont auprès d'eux, obligent les esprits studieux à communiquer au public des ouvrages de merite, qu'autrement l'envie qui se glisse par tout, & la malignité des tems, font souvent supprimer. Au surplus il n'y a point de plus bel ornement de Palais, que celui d'une Bibliotheque considerable, qui me fait souvenir des deux que possede si inutilement l'Escorial en Espagne. Je les ai vues avec estime, & la memoire que j'en ai m'oblige à trouver bon le mot d'un de nos Ambassadeurs parlant au Comte d'Olivarés. Il lui dit qu'en reconnoissance de la bonne chere que sa Majesté Catholique lui avoit fait faire, il souhaitoit que tous ceux qui manioient ses finances s'y comportassent comme les Moines de l'Escorial dans la Bibliotheque dont il les avoit rendus gardiens; parce que possedant un si grand thresor, il avoit remarqué qu'aucun d'eux n'eût voulu en faire son profit particulier, ni s'en prévaloir.

Cette grande multitude de livres qu'on voit accumulez en tant de lieux; a fait douter si elle n'étoit point plus propre à jeter de la confusion dans l'esprit des studieux, qu'à les instruire; & plus propre encore à leur persuader qu'il n'y a plus rien à faire

dans les sciences, où tant de grands person-
 nages ont travaillé, qu'à exciter ceux qui
 viennent après eux à joindre de nouvelles
 connoissances aux leurs, qui peuvent croître
 ainsi, selon le jargon de l'Ecole, *per addita-*
menta, & per juxtà positionem. Je pense
ep. 79. qu'on peut suivre là-dessus l'avis que donne
 Seneque à son ami Lucilius. Il l'exhorte à
 faire une belle description étant en Sicile du
 celebre mont *Ætna*, sans se décourager sur
 ce que Virgile, Ovide, & Cornelius Seve-
 rus, s'étoient déjà exercez si heureusement à
 le représenter. Ceux, ajoute-t-il, qui nous
 ont précédé en de semblables entreprises,
 nous ont plutôt ouvert le chemin, qu'ils ne
 l'ont fermé, *qui præcesserunt, non præripuis-*
se mihi videntur quæ dici poterant, sed aperuis-
se, & ils nous ont plutôt fait voir ce qui peut
 être ajouté à leurs pensées, qu'ils n'ont for-
 mé d'obstacle aux nôtres. Le champ des
 Muses est public, elles permettent à tout le
 monde de s'y promener, soit par de nou-
 veaux sentiers, soit en suivant la piste de
 ceux qui nous ont devancé. *Jurisconsulti ne-*
gant quidquam publicum usucapi. Et certes
 la condition des gens de lettres seroit bien
 mal-heureuse, s'il leur étoit defendu de s'ex-
 ercer après d'autres, sur des sujets qu'ils en-

visagent d'un œil fort différent du leur. Il faudroit en ce cas-là, que ceux qui écrivent aujourd'hui fissent toujours l'écho, & se contentassent de ce qu'ont prononcé les Anciens; de même qu'ils demeurent satisfaits du même Soleil qui les a éclairés, & de la même Terre qu'ils ont foulée aux pieds. On les verroit suivre & interpreter seulement leurs pensées, demeurant toujours comme de petits mineurs sous leur tutelle. Cependant, quoi que je respecte autant qu'il est possible ces Anciens, je ne croi pas qu'ils aient tiré l'échelle du Parnasse après eux, *multum egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt.* Et je suis si ennemi de la servitude, qu'un Auteur recent me plait plus dans la liberté de ses sentimens, que s'il les assujettissoit bassement, à ceux qui n'ont autre avantage sur les siens, que celui de l'antiquité, & de la priorité du tems. *Omnes Sen. istos nunquam autores, & semper interpretes ep. 65. sub aliena umbra latentes, nihil puto habere generosi.* Surquoi je conclus que les plus grandes Bibliothèques ne nous doivent pas étonner, ni faire perdre l'esperance qu'en profitant de ce qu'elles contiennent, un auteur de ce siècle ne puisse ajoûter quelque chose du sien, & faire des compositions qui égalent le mérite de tant d'autres écrits qui s'y voient.

On se peut trop asservir à leur lecture , & je croi qu'il n'est pas à propos d'imiter cet *Æstius Ponticus* dont parle *Athenée*, qui se vantoit de n'avoir jamais vû le Soleil se lever, ni se coucher, l'application qu'il avoit aux livres l'en ayant toujours empêché. Un *Smindirides Sybaride* disoit la même chose dans un sens bien different, le dormir l'ayant toujours tenu au lit & enfermé, lors que cét astre commençoit ou finissoit sa carrière. Or quoi que ce dernier soit bien plus condamnable que le premier, si est-ce que la moderation étant preferable à l'excès en toutes choses, je ne voudrois ressembler ni à l'un ni à l'autre. Et je pretends que c'est contrevénir à ce que les meilleurs livres nous enseignent, d'y être si assidu, & si attaché, que nous en demeurions incommodez, soit du corps, soit de l'esprit, & bien souvent de toutes les deux parties, à cause de leur étroite union.

Aussi bien ne se doit-on pas promettre que nôtre plus grande étude nous donne des lumieres angeliques. Nous sommes trop materiels pour arriver à de si hautes connoissances, & le plus loin où nous puissent mener tous nos raisonnemens, c'est à de legers

soupons de ce qui paroît vrai-semblable, où commence & se termine toute nôtre science humaine. Ἀρχὴ γνῶσεως, τῆς ἀγνοίας ἢ *Scim. d. γνῶσις, principium scientiæ est, ignorantia co- Juc. gnitio*, comme Theodoret l'a fort bien remarqué, la Sceptique Chrétienne ajoutant que, naturellement parlant, la fin de nos travaux studieux n'est gueres plus éclairée que le commencement. Les Philosophes Grecs, quoi-que de creance Gentile, n'en ont pas pensé autrement, quand ils on dit dans leurs mythologies, que cette Pallas, de qui dépendoit tout le savoir humain, étoit sortie du cerveau de Jupiter; ce qui ne veut dire autre chose sinon, qu'il n'y a que les veritez revelées d'enhaut, & venuës du Ciel, qu'on doit tenir pour de veritables sciences. Tout le reste dépendant de nôtre imagination, plus incertaine, & plus sujette à changer, que les couleurs trompeuses qui paroissent sur la queue de cét animal qui devient si glorieux lors qu'il en fait la ronde. Parlons en conscience, & nous avouons que nos plus grands Docteurs sont ceux simplement qu'on croit moins ignorans que le commun; comme ceux-là passent pour les plus sages, qui nous semblent moins sous que les autres; & comme nous tenons pour les plus gens de bien,

ceux qui n'abondent pas en malice à l'égal du reste du monde.

Lib. 12.
Instit.
cap. 3.

Car s'il faut un peu peser sur ce dernier article ; qui n'est point trompé sur l'apparence d'une fausse probité ? qui peut éviter ces hommes que Quintilien dit être *pigritia arrogantioris, in publico tristes, domi dissoluti, captantes auctoritatem contentu ceterorum* ? En vérité il est difficile y faisant quelque réflexion , de ne se pas écrier avec le Thésée du Poëte Tragique.

*O vita fallax abditos sensus geris,
Animisque pulchram turpibus faciem induis,
Pudor impudentem celat, audacem quies,
Pietas nefandum, vera fallaces probant,
Simulantque molles dura.*

Il est tant de ceux qui couvrent leurs Bacchanales avec des discours d'un Curius, ou d'un Caton, & qui, *cantando bene raspano male*, comme porte le proverbe Italien, qu'on ne peut les éviter sans se condamner à la solitude. Cependant la bonne Morale nous apprend qu'on doit detester le vice, sans haïr le vicieux, parce qu'en usant autrement l'on se declareroit ennemi de tout le genre humain. Je louë le zele de Confutius, qui pressé de sa soif ne voulut jamais boire de l'eau de la fontaine Tao, qui veut dire du brigand en langage Chinois, té.

moignant par cette abstinence la grande aversion qu'il avoit des méchantes actions. Mais cela ne m'empêchera jamais de reconnoître que Dieu, qui seul fait tirer le bien du mal, permet que les vicieux subsistent, parce qu'ils ne laissent pas d'être en quelque façon utiles au public, de même que les mauvaises humeurs ne font pas moins subsister le corps humain, que les bonnes.

Retournons au propos que nous avons laissé pour faire cette petite digression, afin qu'on ne me dise comme à ce medecin qui plein d'infirmitez se méloit de guerir les autres,

Ἄλλων ἰατρὸς, αὐτὸς ἔλκεσθι βρύων

Aliis medens; at ipse ulceribus scatens.

De même que ceux qui se promettent de trouver un thresor, sont obligez de remuer bien de la terre, quoi qu'après avoir beaucoup travaillé ils ne rencontrent rien de ce qu'ils cherchoient, mais seulement, comme porte le vieux proverbe, des charbons pour de l'or, *pro thesauro carbones*: Nous nous donnons mille peines pour acquérir ce qu'on nomme science dans l'Ecole, & le mieux qui nous arrive après tant de travaux, c'est de nous éclaircir que toute la science humaine est une pure ignorance, & toutes les subtilitez de nos études des toiles d'araignées, pleines

Poëta
Trag.
apud
Plutar.

d'artifice, mais de nul usage, si ce n'est à se jeter de la poudre aux yeux les uns aux autres. Je sais bien qu'un Arabe a prononcé, pour faire estimer la science, qu'au lieu que les ignorans sont morts avant leur mort, les savans vivent même après avoir perdu la vie. Mais à parler franchement, que fait la Logique autre chose, que nous apprendre des termes trompeurs, & qui souvent bien examinés ne signifient rien. Et où aboutit toute la Physique dans ses plus grandes difficultez, qu'à recourir à des qualitez occultes, à des instincts particuliers, à des influences celestes, à des dispositions originelles, ou à des vertus cachées, qui sont les asyles de l'ignorance humaine, & les refuges de l'opiniâtreté dogmatique. Qui a jamais pû realiser ces idées de perfection que tous les Arts promettent vainement? La Geometrie une quadrature du cercle, la Musique une division du ton en deux parties égales, la Chymie une pierre philosophale; la Mechanique un mouvement perpetuel? Nos sens mêmes, que plusieurs Philosophes ont crû plus certains que notre raisonnement, nous trompent souvent, comme lors qu'ils nous font prononcer que le miel est doux, quoi qu'il s'en trouve d'amer en Corse, & que selon la pensée qu'explique

l'Empereur Julien dans une de ses épîtres, tout miel doit être réputé amer puisqu'il est bilieux, & qu'il engendre des humeurs ameres, ce qu'il ne pourroit pas faire s'il n'étoit amer lui-même. En effet ceux qui ont pénétré le plus avant dans les sciences, ont reconnu leur incertitude jointe à leur vanité; & quoi qu'ils fissent parade de leur connoissance qui leur coûtoit cher, envers le commun des hommes dont ils étoient respectez; si est-ce qu'ils avoient à leurs meilleurs amis, & reconnoissoient interieurement, que tout y étoit abusif. C'est pourquoi nous lisons que ce grand Philosophe d'Orient Xaca, avoit deux doctrines différentes; l'une qu'il nommoit extérieure, & qui étoit toute fabuleuse, pour le peuple; & l'autre intérieure dont il faisoit un secret, par laquelle il détruisoit tout ce que la première établissoit pour constant, & rapportoit toutes choses au Rien; ou à un certain Neant duquel il faisoit son premier principe. Platon n'étoit pas éloigné de ce procédé, puisqu'on voit par une épître qu'il adressoit à Dionysius, qu'écrivant negligentement des épîtres ordinaires, il commençoit par le pluriel des Dieux, mais qu'écrivant sérieusement, il ne disoit que Dieu au singulier. Polybe au sixième livre de son Histoire

*Euseb.
lib. 11.
cap. 15.*

s'explique d'un sentiment qui revient encore à la doctrine de Xaca, & que Casaubon a bien de la peine à deffendre à cause de sa trop grande liberté. Il soutient que dans une Republique de gens vertueux, il ne seroit point besoin de ces opinions fabuleuses des Dieux, & des Enfers, qui n'ont été inventées qu'à l'égard des vicieux, pour les empêcher de mal faire par la crainte, & pour les tenir dans le devoir.

Ne pensons donc pas franchir les barrières que Dieu a voulu mettre au devant de toutes nos connoissances, puisque nous l'entreprendrions inutilement, & que nôtre plus grande gloire dépend de la soumission que nous devons apporter à suivre ce qu'il a ordonné là-dessus.

Nescire velle que magister maximus

Docere non vult, erudita inscitia est.

C'est ce qui faisoit dire à Gregoire le Grand que S. Benoit étoit *scienter nescius, & scienter indoctus*, pource qu'il abandonnoit toute autre doctrine, pour deserer à celle qui nous est venue du Ciel. Certes nous pouvons dire dans la vraie Religion, & après le precepte de l'Apôtre, *stultus esto ut sis sapiens*, le versenaire que chantoient autrefois les Bacchantes, ne pensant pas si bien dire,

Kαὶ

Καὶ τότε Φρονήσεις ὅταν ἔση μάλιστα Φρόνων,
Sapiesque demùm, quando nequicquam sapis.

Plutar.

Il faut mépriser les sciences humaines, pour
 estimer autant que nous devons celle d'en haut
 qui ne fait jamais errer. Suidas appelle κακά
 γνωρίσματα de méchantes pensées, & de dan-
 géreuses connoissances, ces sentences qui
 étoient tenues si certaines, & si approuvées,
 qu'elles avoient autrefois obtenu le nom de
 δόξα κυρία, à cause de leur excellence. Epi-
 cure avoit ainsi appelé celles dont il faisoit
 le plus d'état, qu'il renferma dans un petit
 livret que les Anciens, & sur tous ceux de
 sa secte prisoient autant que Suidas les a dé-
 criées. C'est ainsi que les vues de l'esprit sont
 contraires, & que ce qui paroît blanc aux
 uns, est envisagé comme noir par les autres.
 J'en donnerai deux ou trois exemples en fa-
 veur de la Sceptique. Les Romains offrirent
 aux Cappadociens la liberté d'une République;
 qu'ils refusèrent & demandèrent un Roi. Les
 Romains en furent étonnez, & se moquèrent
 des Cappadociens, qui de leur côté se fussent
 estimez misérables, s'ils eussent dépendu d'un
 peuple. *Cappadoces maximè servos arbitran-*
tur, quorum cervicibus populare jugum immi-
neret, cujus nec superbiam tolerare, nec avari-
tiam explere quisquam potuit. C'est le juge.

B b

ment qu'en fait après les anciens le Pape Pie. Second au Chapitre cinquante-troisième de son Asie. Dans son Europe au chapitre vingt-sixième où il parle de la Lithuanie, il assure que les femmes de considération y exercent, au sçu de leurs maris, un concubinage public, avec ceux qu'on y nomme des aides de lit; bien qu'il soit honteux aux hommes d'entretenir par amour une autre femme que leur légitime. Je veux mettre encore ici les propres termes de ce Souverain Pontife. *Matrone nobiles publicè concubinos habent, permittentibus viris, quos matrimonii adiutores vocant. Viris turpe est ad legitimam conjugem pellicem adjicere.* A la vérité ce n'est pas une chose nouvelle d'abuser du lit conjugal,

Juven.
Sat. 6.

*Antiquum & vetus est alienum, Posthume, lectum.
Concutere, atque sacri Genium contemnere sulcri.*

Mais on a crû aussi que tous les hommes étoient sensibles à l'outrage qu'ils reçoivent de ce côté-là.

Virg. 9.
Æn.

*Non solos tangit Atreidas
Iste dolor.*

Ainsi cet usage des Lithuaniens doit être probablement revoqué en doute. La Grece nous fournira un autre exemple très illustre. Dracon Legislateur des Athéniens vouloit qu'on punit de mort l'Oisiveté & le Larcin,

ne fut-il que d'une seule pomme; aussi lui reprochoit-on qu'il avoit écrit ses loix avec du sang: Lycurgue en donna aux Spartiates de si opposées à celles de Dracon, qu'il leur permettoit le larcin, pourvû qu'il fut subtil & clandestin; outre que d'ailleurs il les invitoit à ne rien faire, nommant l'Oisiveté le plus beau métier que puissent exercer des hommes libres & généreux, tels qu'ont été ceux de Sparte, & véritablement plus que tous les autres peuples de la Grece. Voilà qui montre clairement la diversité de nos sentimens, & combien il est dangereux de soutenir dogmatiquement des opinions autres que celles que nous tenons du Ciel, & dont il n'y a personne qui se puisse départir sans blesser sa conscience.

Quelque doctrine que vous vouliez établir pour certaine, vous trouverez toujours ou un *messer Vinciguerra*, ou un *ser Contrapont* comme l'Italien les nomme, qui vous maintiendront qu'elle est très fautive. L'opinion des choses n'a rien de constant, de déterminé, ni de certain; La fantaisie de chaque particulier est la mesure de leur valeur; & je ne puis assez m'étonner de l'Ordonnance de Louis XII. qui alloit à réduire toutes les voix de ceux qui donnent leur avis dans des assem-

blées établies pour juger, à deux opinions seulement. Ceux qui ont été membres de quelqu'une de ces compagnies, savent bien comme tout s'y passe, & ne contrediront pas le mot ancien, *quot capita tot sensus*; autant de têtes autant d'opinions. S'il est impossible, comme nous le prononçons ordinairement, de mettre deux ou trois de ces têtes dans un bonnet, il n'est guères plus aisé d'obtenir d'elles qu'elles conviennent d'un même sentiment, sinon après de grandes contestations, & par le motif qu'il faut enfin les terminer; *tandemque colophonem imponere*. Quelques-uns ont interprété ce proverbe de la principale pierre d'une voûte, qu'on pose la dernière, & qui est comme la clef d'un bâtiment. D'autres l'ont rapporté à l'excellence de la Cavalerie Colophonienne, qui avoit la réputation de donner la victoire dans tous les combats où elle se trouvoit.

Suidas
rom. 2.
p. 524.

Lib. 1. de
Nat.
Deor.

Mais un Grammairien Grec nous assure, qu'il vient de ce que les douze villes d'Ionie étant partagées de voix, & ne pouvant accorder leurs sentimens dans le Conseil général qui se nommoit *Panionium*; l'on avoit recours aux Colophoniens dont l'avis étoit suivi, & qui prononcoient l'arrêt définitif, ou, pour user des termes de Cice-

ron, *sententiam palmarem*; parce que leur opinion emportoit elle seule la victoire sur toutes les autres.

C'est tout ce que l'on aura présentement de moi ; à l'égard des livres tant anciens que modernes. J'ai parlé de leur composition, de leur lecture, & de ce qu'on peut se promettre de la science qu'ils contiennent, dont on ne retire pas souvent tout le profit que beaucoup de gens d'étude peuvent se l'imaginer. Quoi qu'il en soit, nous devons au moins faire cette réflexion sur le nombre innombrable qu'on en voit dans tant de Bibliothèques publiques & particulières, que tout presque aiant été dit & écrit si amplement & depuis un si long-tems, il ne reste plus qu'à bien faire, ou à bien vivre & à bien mourir, sur tout à ceux qui sont d'un âge si avancé que le mien. Dion

Orat. 33.

Chrysostome reprochoit autrefois de bouche aux habitans de Tharsis, & Apollonius aussi dans une lettre qu'il leur écrivit, qu'ils n'avoient point de plus grand soin, que celui de voir l'eau de leur fleuve Cydnus bien claire, sans prendre le moindre souci de ce qui touchoit la pureté de leurs mœurs, qu'ils corrompoient par mille mauvaises actions dévenuës en eux des ha-

*Philostr.
lib. 1.*

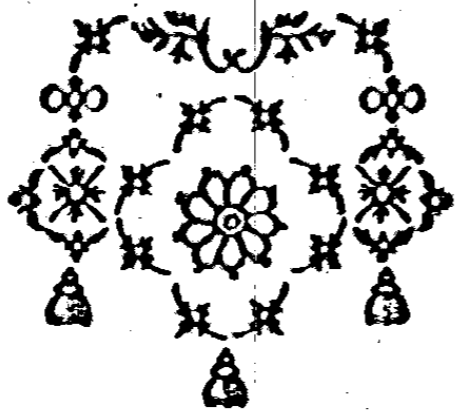
bitudes. Ne serons nous pas bien plus blâmables qu'eux ; si toute nôtre curiosité se porte à feuilleter beaucoup de livres, & à y admirer soit l'éloquente narration, soit la doctrine profonde, pendant que nous mènerons une vie négligée, & pleine de défauts, sans penser à la reformer, en lui appliquant tant de beaux préceptes moraux, que ces mêmes livres nous fournissent ? Seneque use de sa sévérité ordinaire contre la dépravation de son siècle, quand il dit qu'on la peut remarquer par la diligence que chacun apporte à boucher toutes les vuës du lieu de son habitation, & à n'en laisser jamais la porte ou-

Epist. 43. verte. Rem dicam ex qua mores aestimes nostros, vix quemquam invenies, qui possit aperto ostio vivere. En vérité encore aujourd'hui aussi bien que de son tems, on pratique la même chose plus pour cacher ce qui se passe de vicieux dans le domestique; que pour la sûreté de ce qu'on possède, qui ne sert que de prétexte, non ut tutius vivamus, sed ut peccemus occultius. Avoüons-le avec liberté; ce n'est pas la seule vanité qui a introduit la coûtume d'avoir des Portiers, c'est principalement pour empêcher qu'on ne prenne connoissance de ce qui se passe dans la maison, janitores con-

scientia nostra, non superbia opposuit. Si je m'étendois davantage là-dessus, je craindrois de me rendre ridicule, un homme tel que je suis aiant mauvaise grace à faire le réformateur, au hazard d'être mis au rang des *Hoggiyani*, que l'Abbé Olivetan a si mal traitez.

P A R O D I E.

*Plus on apprend, & plus on se défie
D'être savant ; celui qui sait le mieux
N'est vû jamais être présomptueux ;
Voilà des fruits de ma Philosophie.*



Imprimé à PFOERTEN

Chez JEAN TOBIE SIEFARD.

Fautes à corriger.

Tom. II. Part. I.

pag. 19. lin. 6. des,		<i>lisés les.</i>
- 21. - 15. planchit,		- <i>blanchit.</i>
- 31. - 12. <i>lisés</i> naitre &		<i>perir tous les jours.</i>
- 42. - 7. que		<i>lisés qua.</i>
- 55. - ult. baigne,		- <i>baigne.</i>
- 82. - 28. qu'il,		- <i>qui.</i>
- 100. - 21. la,		- <i>le.</i>
- 108. - 21. effacés,		- <i>plus que.</i>
- 124. - 14. à nage,		- <i>à la nage.</i>
- 138. - 20. pas,		- <i>bas.</i>
- 153. - 13. d'une.		- <i>d'un.</i>
- 156. - 12. ajuge,		- <i>adjuge.</i>
- 172. ; 5. d'una. nimal,		- <i>d'un animal.</i>
- 178. - 16. le façon,		- <i>la façon.</i>
- 192. - 15. tira,		- <i>dira.</i>
- 206. - 8. atrabiliaire,		- <i>atrabiliaire.</i>
- 213. - 14. ridiculus,		- <i>ridicules.</i>
- 225. - 4. changerent,		- <i>chargerent.</i>
- 229. - 10. considerai,		- <i>considererai.</i>
- 248. - 9. Carachrese,		- <i>Catachrèse.</i>
- 258. - ult. d'avoir,		- <i>devoir.</i>
- 347. - 13. de rusticité,		- <i>de la rusticité.</i>